

MOTAMOT n° 5

BDAN

Novembre

MOTAMOT est édité par le
Cercle des Auteurs normands

<https://auteurnormand.wixsite.com/>

Pour participer à l'aventure Motamot,
votre revue, merci de nous contacter :

cercleauteursnormands@gmail.com

Écrire, c'est exprimer... une
émotion, une pensée.

Écrire, c'est partager... une
émotion, une pensée.

Lire, c'est ressentir... une
émotion, une pensée.

Lire, c'est partager... une
émotion, une pensée.

Sommaire :

**-les premiers écrits en
français**

-Marie de France

-Maurice

-Philippe

-Marc

-Danydeb

-Contact

Edito :

L'histoire de l'écriture, c'est la
mémoire d'époques plus anciennes, c'est
aussi la compréhension de la vie à ces
époques. Ce sont aussi les ressentis, les
émotions, les pensées, les mots...
Malheureusement? l'écriture est un
moyen de dominer ceux qui n'avaient
accès à ce savoir.

Il est assez remarquable que dès les
balbutiements de l'écrit, la poésie s'est
affirmée.

Le français, enfin son écrit, s'est
confirmé au IX^e siècle, une langue aux
sons de Grèce, de Rome, des Celtes, des
Vikings... entre autres.

Ci-après, Marie de France, un conte du
XII^e siècle.

Vous retrouverez aussi, des écrits en
normand et ceux de nos amies et amis de
Normandie.

Les premiers écrits en français

AN 842 : LES SERMENTS DE STRASBOURG, ACTE DE NAISSANCE DE LA LANGUE FRANÇAISE ?

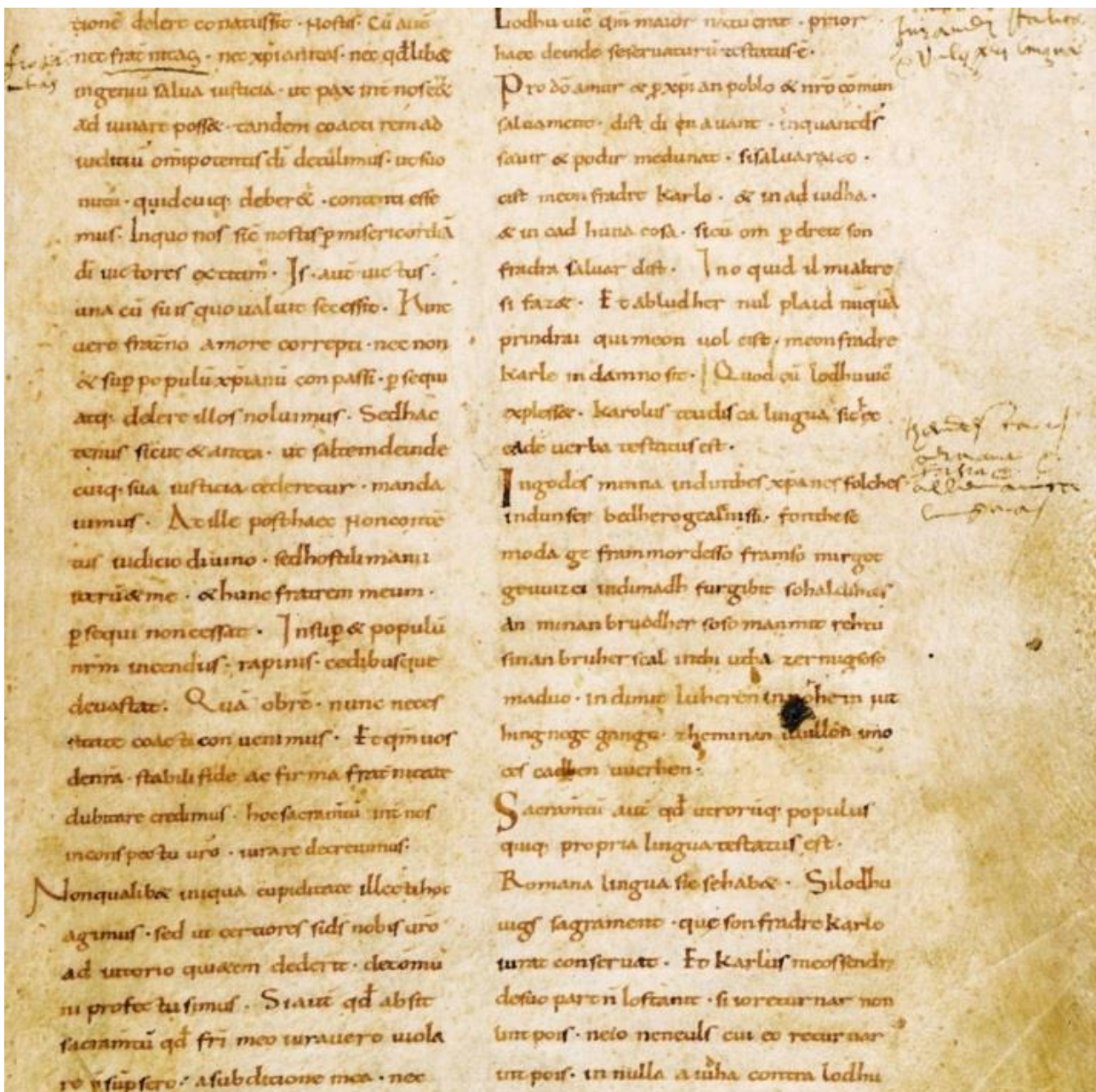
Les Serments de Strasbourg constituent le **plus ancien texte en français conservé**.

Tout commence par une sombre histoire d'héritage entre **les petits-fils de Charlemagne** : Lothaire Ier, Louis le Germanique et Charles le Chauve. Ces deux derniers décident de s'unir contre leur frère aîné. Pour sceller leur alliance, ils signent en février 842 les Serments de Strasbourg, retranscrits par leur cousin le chroniqueur franc Nithard.

Quel rapport, nous direz-vous, entre ces démêlés politiques et la langue française ?

Les Serments ont été rédigés en deux langues : **le roman et le tudesque, ancêtres respectifs du français et de l'allemand**. Il s'agit donc du **premier document officiel écrit non pas en latin, mais en langue romane**.

Le manuscrit de ce texte majeur se trouve à la [Bibliothèque nationale de France](#) (BnF).



LA CANTILÈNE DE SAINTE EULALIE En 1837, un universitaire allemand découvrit à la Bibliothèque de Valenciennes, un manuscrit en minuscules carolines de l'Abbaye voisine de Saint-Amand-les-Eaux. Il contenait, entre autres textes de la fin du IX^e siècle, une Cantilène de Sainte Eulalie, une « chanson » de vingt-cinq vers décasyllabiques assonancés suivis d'un envoi de quatre vers, d'auteur inconnu, sans doute un moine. Elle était écrite pour être chantée à la messe, et on a pu la dater avec précision de 880. Cette cantilène passe pour être le plus vieux texte écrit en langue d'oïl, dans un dialecte complexe, un mélange de Picard, de Champenois et de Wallon, parlé alors par le peuple, dans cette partie du Nord de la France, alors que les fameux Serments de Strasbourg (842) sont écrits dans une langue artificielle de chancellerie. Ce petit texte hagiographique revêt donc pour les linguistes un intérêt considérable, puisqu'il leur offre comme un instantané de ce qu'était devenu, à cette date, le gallo-romain, et leur montre à quel point, au cours des siècles, le latin s'était transformé, à la fois, phonétiquement, morphologiquement et syntaxiquement. Cette chanson célèbre l'horrible martyr, subi en 304 en Espagne, par une jeune chrétienne noble de Mérida, Eulalie, âgée de 14 ans, qui, lors de la grande persécution de l'empereur Maximien, préféra subir les pires tortures plutôt que d'apostasier. Les chanteurs terminent en lui demandant d'intercéder pour eux auprès de Christ pour qu'il les accueille au paradis. Mots-clés : Sainte Eulalie de Mérida, Valenciennes, langue d'oïl, gallo-romain, substrat celtique, superstrat germanique, Serments de Strasbourg.

"La Cantilène de sainte Eulalie raconte comment, au cours de la persécution des Chrétiens ordonnée dans tout l'empire romain par Dioclétien, une jeune fille de treize ans appartenant à une riche famille de Mérida refusa de renier sa foi. C'était aller au-devant du martyre qu'Eulalie subit avec un courage exemplaire. Au moment où Eulalie expira, on vit une colombe blanche sortir de la bouche de celle-ci et s'élever vers le ciel. C'est par cette image, suivie d'une prière, que s'achève le texte de la Cantilène." ([cantilène de sainte Eulalie et sa transcription](#) - Bibliothèque de Valenciennes) *Un internaute nous indique que "le manuscrit de la cantilène est précieusement conservé dans la bibliothèque de Valenciennes"*

TRANSCRIPTION

Buona pulcella fut Eulalia.
Bel avret corps, bellezour anima.
Voldrent la veintre li Deo inimi,
Voldrent la faire diaule servir.
Elle no'nt eskoltet les mals conselliers
Qu'elle De o raneiet, chi maent sus en ciel,
Ne por or ned argent ne paramenz
Por manatce regiel ne preiement.
Niule cose non la pouret omque pleier
La polle sempre *non* amast lo Deo menestier.
E por o fut presentede Maximiiën,
Chi rex eret a cels dis soure pagiens.
Il li enortet, dont lei nonque chielt,
Qued elle fuiet lo nom chrest iien.
Ell'ent adunet lo suon element:
Melz sostendriet les empedementz
Qu'elle perdesse sa virginitét;
Por os furet morte a grand honestét.
Enz enl fou lo getterent com arde tost.
Elle colpes *non* avret, por o nos coist.
A czo nos voldret concreidre li rex pagiens.
Ad une spede li roveret tolir lo chief.
La domnizelle celle kose *non* contredist:
Volt lo seule lazsier, si ruovet Krist.
In figure de colomb volat a ciel.
Tuit oram que por nos degnet preier
Qued auuisset de nos *Christus* mercit
Post la mort et a lui nos laist venir
Par souue clementia.

TRADUCTION

Eulalie était une bonne jeune fille.
Elle avait le corps beau et l'âme plus belle encore.
Les ennemis de Dieu voulurent la vaincre ;
Ils voulurent lui faire servir le Diable.
Elle n'écoute pas les mauvais conseillers qui lui demandent de renier Dieu qui demeure au ciel là-haut,
Ni pour de l'or, ni pour de l'argent, ni pour des bijoux
Ni par la menace ni par les prières du roi.
Rien ne put jamais la faire plier ni amener
La jeune fille à ne pas aimer toujours le service de Dieu.
Et pour cette raison elle fut présentée à Maximien
Qui était en ces temps-là le roi des païens.
Il lui ordonna, mais peu lui chaut,
De renoncer au titre de chrétienne.
Elle rassemble sa force.
Elle préfère subir la torture plutôt
Que de perdre sa virginité.
C'est pourquoi elle mourut avec un grand honneur.
Ils la jetèrent dans le feu pour qu'elle brûlât vite.
Elle n'avait pas commis de faute, aussi elle ne brûla point.
Le roi païen ne voulut pas accepter cela.
Avec une épée, il ordonna de lui couper la tête.
La jeune fille ne protesta pas contre cela.
Elle veut quitter le monde ; elle prie le Christ.
Sous la forme d'une colombe, elle s'envole au ciel.
Prions tous qu'elle daigne intercéder pour nous,
Afin que le Christ ait pitié de nous
Après la mort et nous laisse venir à lui
Par sa clémence.

Les premiers écrits en Normandie :

Qui est Marie de France ?



Marie de France (fl. 1160-1210)³ est une poétesse de la « Renaissance du XII^e siècle », la première femme de lettres en Occident à écrire en langue vulgaire. Elle appartient à la seconde génération des auteurs qui ont inventé l'amour courtois.

Ses courts récits en vers, improprement appelés *Lais de Marie de France*, sont une adaptation en langue d'oïl de la matière de Bretagne. Ils ont rencontré un immense succès de son vivant dans toutes les cours de France et d'Angleterre dont ils célèbrent l'idéal chevaleresque, puis, la mode de la chevalerie expirant durant la guerre de Cent Ans, ont été oubliés. Ses fables inspirées d'Ésope en revanche ont été lues sans discontinuer du XII^e au XVIII^e siècle, en raison d'une vivacité caractéristique qui a été imitée, en particulier par La Fontaine. Ce sont, à la suite d'une première traduction en anglais⁴, le mouvement romantique et l'engouement pour les études de l'ancien français qui ont fait redécouvrir au XIX^e siècle ses contes tirés de lais bretons, qui sont aujourd'hui des classiques. Marie dite de France demeure cependant une énigme, dont rien n'est connu que les écrits et le prénom.

Ci-après, vous trouverez, le lai : Les deux amant, en version vieux français en vers et une traduction en français actuel en prose (source : http://jacques.prevost.free.fr/moyen_age/MariedeFrance_lai_deux_amants.htm)

**Jadis avint en Normandie
 Une aventure mut oïe
 De deus enfanz que s'entr'amerent;
 Par amur ambedeus finerent.
 Un lai en firent li Bretun:
 De Deus amanz recuït le nun.
 Verité est kë en Neustrie,
 Que nus apelum Normandie,
 Ad un haut munt merveilles grant:
 La sus gisent li dui enfant.
 Pres de cel munt a une part
 Par grant conseil e par esgart
 Une cité fist faire uns reis
 Quë esteit sire de Pistreis;
 Des Pistreins la fist il numer
 E Pistre la fist apeler.
 Tuz jurs ad puis duré li nuns;
 Uncore i ad vile e maisuns.
 Nuns savum bien de la contree,
 Li vals de Pistrë est nomee.
 Li reis ot une fille bele
 E mut curteise dameisele.
 Cunfortez fu par la meschine,
 Puis que perdue ot la reïne.
 Plusurs a mal li aturnerent,
 Li suen meïsme le blamerent.
 Quant il oï que hum en parla,
 Mut fu dolent, mut li pesa;
 Cumença sei a purpenser
 Cument s'en purrat delivrer
 Que nul sa fille ne quesist.
 E luinz e pres manda e dist:
 Ki sa fille vodreit avoir,
 Une chose seüst de veir:
 Sortit esteit e destiné,
 Desur le munt fors la cité
 Entre ses braz la portereit,
 Si que ne se reposereit.
 Quant la nuvelë est seüe
 E par la cuntree expandue,
 Asez plusurs s'i asaierent,
 Que nule rien n'i espleiterent.
 Teus i ot que tant s'esforçouent
 Quë en mi le munt la portoënt;
 Ne poeient avant aler,
 Iloec l'esteut laisser ester.
 Lung tens remist cele a doner,
 Que nul ne la volt demander.
 Al país ot un damisel,
 E cil humblement l'en mercie.
 Ensemble parlerent sovent
 E s'entr'amerent læaument
 E celerent a lur poeir,
 Que hum nes puïst aparceveir.
 La suffrance mut lur greva;
 Mes li vallez se purpensa
 Que meuz en volt les maus souffrir
 Que trop haster e dunc faillir.
 Mut fu pur li amer destreiz.**

**Iz a un cunte, gent e bel;
 De bien faire pur avoir pris
 Sur tuz autres s'est entremis.
 En la curt le rei conversot,
 Asez sovent i surjurnot;
 E la fillë al rei ama,
 E meinteifeiz l'areisuna
 Que ele s'amur li otrïast
 E par drüerie l'amast.
 Pur ceo ke pruz fu e curteis
 E que mut le presot li reis,
 Li otrïa sa drüerie,
 E cil humblement l'en mercie.
 Ensemble parlerent sovent
 E s'entr'amerent læaument
 E celerent a lur poeir,
 Que hum nes puïst aparceveir.
 La suffrance mut lur greva;
 Mes li vallez se purpensa
 Que meuz en volt les maus souffrir
 Que trop haster e dunc faillir.
 Mut fu pur li amer destreiz.
 Puis avient si que a une feiz
 Que a s'amie vient li danzeus,
 Que tant est sages, pruz e beus;
 Sa pleinte li mustrat e dist:
 Anguissusement li requist
 Que s'en alast ensemble of lui,
 Ne poeit mes souffrir l'enui;
 S'a sun pere la demandot,
 Il saveit bien que tant l'amot
 Que pas ne li vodreit doner,
 Si il ne la poïst porter
 Entre ses braz en sum le munt.
 La damisele li respunt:
 "Amis," fait ele, "jeo sai bien,
 Ne m'i porteriez pur rien:
 N'estes mie si vertuus.
 Si jo m'en vois ensemble od vus,
 Mis pere avreit e doel e ire,
 Ne vivreit mie sanz martire,
 Certes, tant l'eim e si l'ai chier,
 Jeo nel vodreie curucier.
 Autre conseil vus estuet prendre,
 Kar cest ne voil jeo pas entendre.
 En Salerne ai une parente,
 Riche femme, mut ad grant rente;
 Plus de trente anz i ad esté.
 L'art de phisike ad tant usé
 Puis avient si que a une feiz
 Que a s'amie vient li danzeus,
 Que tant est sages, pruz e beus;
 Sa pleinte li mustrat e dist:
 Anguissusement li requist
 Que s'en alast ensemble of lui,
 Ne poeit mes souffrir l'enui;
 S'a sun pere la demandot,
 Il saveit bien que tant l'amot
 Que pas ne li vodreit doner,**

**Que mut est saives de mescines:
 Tant cunust herbes e racines,
 Si vus a li volez aler
 E mes lettres od vus porter
 E mustrer li vostre aventure,
 Ele en prendra conseil e cure;
 Teus lettuaires vus durat
 E teus beivres vus baillerat
 Que tut vus recunforterunt
 E bone vertu vus dufrunt.
 Quant en cest país revendrez,
 A mun pere me requerez;
 Il vus en tendrat pur enfatn,
 Si vus dirat le cuvenant
 Que a nul humme ne me durrat,
 Ja cele peine n'i mettrat,
 S'al munt ne me peüst porter
 Entre ses braz sanz resposer."
 Li vallez oï la movele
 E le conseil a la pucele;
 Mut en fu liez, si l'en mercie;
 Cungé demandë a s'amie,
 En sa cuntree en est alez.
 Hastivement s'est aturnez
 Quant la nuvelë est seüe
 E par la cuntree expandue,
 Asez plusurs s'i asaierent,
 Que nule rien n'i espleiterent.
 Teus i ot que tant s'esforçouent
 Quë en mi le munt la portoënt;
 Ne poeient avant aler,
 Iloec l'esteut laisser ester.
 Lung tens remist cele a doner,
 Que nul ne la volt demander.
 Al país ot un damisel,
 Iz a un cunte, gent e bel;
 De bien faire pur avoir pris
 Sur tuz autres s'est entremis.
 En la curt le rei conversot,
 Asez sovent i surjurnot;
 E la fillë al rei ama,
 E meinteifeiz l'areisuna
 Que ele s'amur li otrïast
 E par drüerie l'amast.
 Pur ceo ke pruz fu e curteis
 E que mut le presot li reis,
 Li otrïa sa drüerie**

**Si il ne la poïst porter
 Entre ses braz en sum le munt.
 La damisele li respunt:
 "Amis," fait ele, "jeo sai bien,
 Ne m'i porteriez pur rien:
 N'estes mie si vertuus.
 Si jo m'en vois ensemble od vus,
 Mis pere avreit e doel e ire,
 Ne vivreit mie sanz martire,
 Certes, tant l'eim e si l'ai chier,**

Jeo nel vodreie curucier.
 Autre conseil vus estuet prendre,
 Kar cest ne voil jeo pas entendre.
 En Salerne ai une parente,
 Riche femme, mut ad grant rente;
 Plus de trente anz i ad esté.
 L'art de phisike ad tant usé
 Que mut est saives de mescines:
 Tant cunust herbes e racines,
 Si vus a li volez aler
 E mes lettres od vus porter
 E mustrer li vostre aventure,
 Ele en prendra conseil e cure;
 Teus lettuares vus durat
 E teus beivres vus baillerat
 Que tut vus recunforterunt
 E bone vertu vus dufrunt.
 Quant en cest país revendrez,
 Ne surjurnat pas en la tere.
 Al rei alat sa fille quere,
 Qu'il li donast, il la prendreit,
 En sum le munt la portereit.
 Li reis ne l'en escundist mie;
 Mes mut le tint a grant folie,
 Pur ceo qu'il iert de jeofne eage:
 Tant produme vaillant e sage
 Unt asaié icel affaire
 Ki n'en purent a nul chef traire.
 Terme li ad numé e pris,
 Ses hummes mande e ses amis
 E tuz ceus k'il poeit avoir:
 N'en i laissa nul remaneir.
 Pur sa fille e pur le vallet,
 Ki en avwnture se met
 De li porter en sum le munt,
 De tutes parz venuz i sunt.
 La dameisele s'aturna:
 Mut se destreint, mut jeüna
 A sun manger pur alegier,
 Que a sun ami voleit aidier.
 Al jur quant tuz furent venu,
 Li damisels primer i fu;
 Sun beivre n'i ublia mie.
 Devers Seigne en la praerie
 En la grant gent tut asemblee
 Li reis ad sa fille menee.
 N'ot drap vestu fors la chemise;
 Entre ses braz l'aveit cil prise.
 La fiolete od tut sun beivre -
 Bien seit que el nel vout pas
 deceivre -
 En sa mein a porter li baille;

A mun pere me requerez;
 Il vus en tendrat pur enfatn,
 Si vus dirat le cuvenant
 Que a nul humme ne me durrat,
 Ja cele peine n'i mettrat,
 S'al munt ne me peüst porter
 Entre ses braz sanz resposer."
 Li vallez oï la movele
 E le conseil a la pucele;
 Mut en fu liez, si l'en mercie;
 Cungé demandë a s'amie,
 En sa cuntree en est alez.
 Hastivement s'est aturnez
 De riches dras e de deniers,
 De palefreiz e de sumers;
 De ses hummes les plus privez
 Al li danzeus of sei menez.
 A Salerne vait surjurner,
 Mes jo creim que poi ne li vaille,
 Kar n'ot en lui point de mesure.
 Od li s'en veit grant aleüre,
 Le munt munta de si qu'en mi.
 Pur la joie qu'il ot de li
 De sun beivre ne li membra.
 Ele senti qu'il alassa.
 "Amis," fet ele, "kar bevez!
 Jeo sai bien que vus alassez:
 Si recuvrez vostre vertu!"
 Li damisel ad respundu:
 "Bele, jo sent tut fort mun quer:
 Ne m'arestereie a nul fuer
 Si lungement que jeo buësse,
 Pur quei treis pas aler peüsse.
 Ceste gent nus escriereient,
 De lur noise m'esturdireient;
 Tost me purreient desturber.
 Jo ne voil pas ci arester."
 Quant les deus parz fu munté sus,
 Pur un petit qu'il ne chiet jus.
 Sovent li prie la meschine:
 "Ami, bevez vostre mescine!"
 Ja ne la volt oïr ne creire;
 A grant anguisse od tut li eire.
 Sur le munt vint, tant se greva,
 Ileoc cheï, puis ne leva;
 Li quors del ventre s'en parti.
 La pucele vit sun ami,
 Quida k'il fust en paumeisuns;
 Lez lui se met en genuilluns,
 Sun beivre li voleit doner;
 Mes il ne pout od li parler.
 Issi murut cum jeo vus di.

A l'aunte s'amie parler.
 De sa part li dunat un brief.
 Quant el l'ot lit de chief en chief,
 Ensemble od li l'a retenu
 Tant que sun estre ad tut seü.
 Par mescines l'ad esforcié,
 Un tel beivre li ad baillié,
 Ja ne serat tant travaillez
 Ne si ataint ne si chargiez,
 Ne li resfreschist tut le cors,
 Neïs les vaines ne les os,
 E qu'il nen ait tute vertu,
 Si tost cum il l'avra beü.
 Puis le remeine en sun país.
 Le beivre ad en un vessel mis.
 Li damiseus, joius e liez,
 Quant ariere fu repeiriez

Ele le pleint a mut haut cri;
 Puis ad geté e espaundu
 Li veissel u le beivre fu.
 Li muns en fu bien arusez,
 Mut en ad esté amendez
 Tut le país e la cuntree:
 Meinte bone herbe i unt trovee,
 Ki del beivrë orent racine.
 Or vus dirai de la meschine:
 Puis que sun ami ot perdu,
 Unkes si dolente ne fu;
 Lez lui se cuchë e estent,
 Entre ses braz l'estreint e prent,
 Suvent li baisë oilz e buche;
 Li dols de lui al quor la tuche.
 Ilec murut la dameisele,
 Que tant ert pruz e sage e bele.
 Li reis e cil kis atendeient,
 Quant unt veü qu'il ne veneient,
 Vunt après eus, sis unt trovez.
 Li reis chiet a tere paumez.
 Quant pot parler, grant dol
 demeine,
 E si firent la gent foreine.
 Treis jurs les unt tenu sur tere.
 Sarcu de marbre firent quere,
 Les deus enfanz unt mis dedenz.
 Par le conseil de cele genz
 Desur le munt les enfüirent,
 E puis atant se departirent.
 Pur l'aventure des enfaunz
 Ad nun li munz des Deus amanz.
 Issi avint cum dit vus ai;
 Li Bretun en firent un lai.

LAI DES DEUX AMANTS.

Jadis dans la Normandie, il arriva une aventure bien connue de deux jeunes gens qui s'aimaient d'amour tendre, et qui moururent des suites de leur passion. Les Bretons en ont fait un Lai, nommé le Lai des Deux Amants.

Dans la Neustrie que nous appelons aujourd'hui la Normandie est une grande et haute montagne où sont déposés les restes de ces tendres victimes. Près de cette montagne, le roi des Pistréiens fit élever la capitale de ses états, et lui donna le nom de Pistres. Cette ville existe encore de nos jours ; on y remarque le château, des maisons particulières, et la contrée est nommée la vallée de Pistres.

Le roi avait une très belle fille dont l'heureux caractère et les qualités aimables l'avaient consolé de la perte d'une épouse chérie. Sa fille croissait en âge comme en beauté ; les gens de sa maison et ses sujets murmuraient de ce qu'il ne songeait pas à la marier. Le roi fut instruit des plaintes de son peuple ; et malgré le chagrin qu'il ressentait de se séparer d'une personne aussi chère, pour ne mécontenter aucun des nombreux prétendants à la main de sa fille, il fit proclamer dans ses états que celui qui, sans se reposer, porterait la princesse sur le sommet de la montagne, deviendrait son gendre. Dès que cette nouvelle fut répandue, il se rendit de tous côtés une foule de jeunes gens qui essayèrent en vain de remplir la condition imposée, mais inutilement. Les uns allaient au quart du chemin, les autres à la moitié ; enfin, rebutés de l'inutilité de la tentative, ils retournèrent tous chez eux. En sorte que la difficulté de l'entreprise fut cause que personne ne demanda la belle demoiselle.

Dans le pays était un jeune homme, fils d'un comte, beau, bienfait et vaillant ; il résolut de tenter l'aventure et d'obtenir la main de la fille du prince. Ses biens étant situés dans le voisinage de la vallée de Pistres, il venait souvent à la cour du roi, y séjournait même ; ayant vu la jeune personne, il ne tarda pas à l'aimer et à devenir éperdument amoureux. Il pria souvent cette belle de vouloir bien répondre à ses sentiments. L'amitié que portait le roi au jeune comte, sa valeur, sa courtoisie, décidèrent la demoiselle en sa faveur. Tous deux renfermaient avec soin leur amour, et le dérobaient à tous les yeux. Leur souffrance s'accroissait chaque jour, lorsque le comte envisageant l'excès de ses maux, ne voulant rien hâter pour ne pas se perdre, vint trouver sa belle et lui dit : Si vous m'aimez, tendre amie, suivez mes pas, allons dans une autre contrée ; si je vous demande à votre père, connaissant l'amitié qu'il a pour vous, j'obtiens un refus ou bien il exigera que je vous porte au sommet du mont.

Cher amour, je n'ignore pas que vous n'aurez jamais assez de force pour me porter à l'endroit désigné. Mais, si je vous accompagne dans votre fuite, pensez, je vous prie, au chagrin et au désespoir de mon père, qui en mourrait de chagrin. Certes, je l'aime trop pour vouloir empoisonner ses dernières années. Cherchez un autre moyen, celui-ci ne peut me convenir. Écoutez, j'ai une parente fort riche à Salerne. Pendant plus de trente ans qu'elle a demeuré dans cette ville, elle a étudié et pratiqué la médecine, science dans laquelle elle est fort habile. Elle connaît à fond les vertus et les propriétés des herbes et des racines ; vous vous rendrez près d'elle avec mes lettres ; vous lui expliquerez le sujet de votre voyage. Ma tante vous fournira des conseils et des remèdes. Elle vous donnera des potions et des liqueurs qui en réconfortant, doubleront vos forces et votre courage. Sitôt que vous serez de retour, vous me demanderez à mon père ; je sais qu'il ne manquera pas de vous répéter les conditions qu'il a mises pour m'obtenir, et qui sont de me porter sur le haut de la montagne sans se reposer.

Le comte enchanté du conseil, remercie sa belle et prend congé d'elle pour le mettre à exécution. Il retourne dans ses états, fait ses préparatifs et part. Il emmène avec lui une

grande suite, composée de plusieurs de ses amis, puis des chevaux de luxe et des bagages. Sitôt son arrivée à Salerne, il se rend chez la tante de son amie, et lui remet les lettres de sa nièce. Après les avoir lues et s'être enquis de l'objet de son voyage, la vieille femme fait prendre au jeune homme des remèdes réconfortants ; et avant son départ, elle lui remet une liqueur qui dissipe la fatigue à l'instant qu'on l'a prise, et qui rafraîchit le corps, les veines, les os. Dès qu'il a reçu ce précieux breuvage, le comte tout joyeux se remet en route, arrive chez lui, et ne tarde pas à se rendre auprès du roi pour lui faire la demande de sa fille, et lui offrir de la porter à l'endroit convenu. Le roi le reçut fort bien ; mais il pensa que le comte faisait une folie, qu'il était beaucoup trop jeune, qu'il échouerait sans doute dans une entreprise où tant de forts et vaillants hommes n'avaient pas réussi.

Le jour est pris où notre amoureux doit tenter l'aventure ; chacune des deux parties invite ses amis et ses hommes à venir en voir l'issue. La curiosité en avait amené de tous les côtés. La jeune personne s'était soumise à un jeûne sévère, pour alléger son amant. Enfin, au jour convenu, le comte arriva le premier au rendez-vous, et ne manqua pas d'apporter avec lui la précieuse liqueur. La foule était rassemblée dans la prairie devant la Seine. Le roi vient suivi de sa fille, qui n'avait qu'une seule chemise pour vêtement. Le comte la prend aussitôt entre ses bras, et lui remet le vase qui contenait la liqueur dont il croit pouvoir se passer. Il avait d'autant plus de tort qu'il monta avec rapidité la moitié de la montagne. La joie qu'il ressentait lui avait fait oublier le remède dont il devait faire usage. La demoiselle observant que son amant faiblissait et ralentissait le pas, lui dit : Mon ami, vous êtes las, buvez, je vous prie, le breuvage vous rendra tout votre courage.

Non, ma belle, je me sens encore plein de vigueur, et pour toute chose au monde, je ne m'arrêterais pas. En buvant, je serais forcé de ralentir ma marche. Tout ce peuple se mettrait à crier, à m'étourdir de ses huées ; ces cris me troubleraient et je ne pourrais peut-être pas continuer ma route. En arrivant aux deux tiers de la course, le comte faiblissait encore davantage, la jeune fille le pria à plusieurs reprises d'avalier la liqueur. Il ne veut rien en faire, il s'anima en voyant le but de la carrière ; mais il y touchait lorsqu'il tomba, épuisé de fatigue. La demoiselle, pensant que son amant se trouvait mal, se mit à genoux pour lui faire prendre la liqueur qui devait lui rendre les forces. Il était trop tard, le malheureux avait rendu le dernier soupir. Elle poussa un cri, répandit des larmes, et jeta loin d'elle la bouteille qui contenait le remède. Depuis ce temps, les herbes qui en ont été arrosées, sont devenues célèbres par les guérisons qu'elles ont faites.

La princesse au désespoir se jeta sur le corps de son ami, elle le serra dans ses bras, lui baisa les yeux et la bouche, enfin, la douleur la fit tomber à côté de son amant. Ainsi mourut une jeune demoiselle qui tout à la fois était vertueuse, belle et bonne. Le roi et toute l'assemblée, ne voyant point reparaître les deux amants, prirent le parti de gravir la montagne. Témoin de cet horrible spectacle, le roi perdit l'usage de ses sens et ne les recouvra que pour plaindre son malheureux sort, exhaler son chagrin, qui fut partagé par tout le peuple. Trois jours après l'événement, on fit construire un cercueil de marbre, où furent renfermés les corps des jeunes gens. D'après les conseils de plusieurs personnes, ils furent déposés sur le haut de la montagne. Le peuple ne se sépara qu'après cette triste cérémonie.

Depuis cette malheureuse aventure, le lieu où elle se passa fut nommé le mont des Deux Amants. Ainsi que j'en ai prévenu, les Bretons ont fait un Lai de cette histoire.



Fâot paé arfusaer le byin quaund i vyint

Gilles Mauger merque, eun coup la semane, dauns l'Evel de Pount Aodemé eune histouère dauns noute loceis, dreit coume je le faisouns dauns la Presse de la Maunche. C'té-lo, je l'i trouaée si taunt raêvable que je m'en vas vous la countaer.

Eun sei du meis de mai, eun sassyi s'acachit tcheu le pè'e Youn et toquit à l'hus. I demaundit à s'abrier, le bouon Guieu rouolait ses caillous et y devait en avaer pusurs bannelaées rapport que cha clincaillait du et le pouore bouonhoume était travsé et vatraé. « Rentraez que li dit le pè'e Youn, assi-ouos sus le cagnard et récâoffaez-vous devaunt la chimnaée, la bouorgeouèse va vous câoffaer eun bouon guichoun de soupe à la graisse. ». La mè'e Youn en li baillaunt sa soupe s'apercheut que le bouonhoume était jouli garçoun, byin avenaunt et byin quèru et coume s'n houme avait raungi l's ôtils où grényi de depis eune pâose... Encouo byin allouvi, le sassyi arfusit paé le morcé de pan et le fromage que le pè'e Youn li proposit seument, il 'tait grédin et i li copit eune léquette de pan et, le fromage, y'en avait paé seument eune béquie, taunt qu'ôû beire, la moque était byin pétiote. « Du temps qu'i fait, no va mette eune ballyire d'aras la chimnaée, vos allaez paé arsorti ! ». Dauns la nyit, no-z-i veyait coume en pllen jouo, les chinfouès ziguaient dauns le cyil, cha craquait, la maisoun en tressinait. Le père Youn se déjuquit pour s'n allaer rapaisaer ses baêtes. Dès oùssitôt, sa criature se déjuquit et en queminse, effrâlaée jusqu'ôû Sant Esprit, o s'n allit se coulaer tout counte le sassyi. « - Qui que t'écoutes ? Hénèque paé ! – Veire ! Mais si i se racache. – Il en a, à tout le mens, pour déeus heu'es de temps. Je veis byin que t'en guésioune. » Le sassyi se déjuquit et s'n'allit dauns la tchusène se copae eun biâo morcé de fromage !

Il ne faut pas refuser ce que l'on vous offre

Gilles Mauger écrit, une fois par semaine, dans l'Eveil de Pont-Audemer, une histoire dans notre langue, exactement comme nous le faisons dans la Presse de la Manche. Celle-là, je l'ai trouvée si amusante que je vais vous la raconter.

Un soir du mois de mai, un marchand ambulant arriva chez le Père Yon et il frappa à la porte. Il demanda à s'abriter, il tonnait (le bon Dieu roulait des cailloux) et il devait en avoir plusieurs voitures (l'orage durait) car cela faisait beaucoup de bruit et les vêtements du pauvre homme étaient traversés par la pluie et il était couvert de boue. « Entrez, lui dit le Père Yon ! Asseyez-vous sur le petit banc et réchauffez-vous devant la cheminée, ma femme va vous chauffer une bonne petite soupière de soupe à la graisse. » La Mère Yon, en lui donnant sa soupe s'aperçut que l'homme était joli garçon, bien aimable et en pleine forme et comme son mari avait rangé les outils au grenier depuis un moment (ils n'avaient plus de relations sexuelles) ... Encore bien affamé, le colporteur ne refusa pas le morceau de pain et le fromage que le Père Yon lui proposa. Mais il était avare et il lui coupa une tartine très fine et le fromage, il n'y en avait pas seulement une bouchée. Quant au cidre, la moque était bien petite. « A cause du temps qu'il fait, on va vous mettre une paillasse près de la cheminée, vous n'allez pas ressortir ! » Dans la nuit, on y voyait comme en plein jour, les éclairs zigzaguaient dans le ciel, ça craquait, la maison en tremblait. Le Père Yon se leva pour aller apaiser se animaux. Aussitôt, sa femme se leva et, en chemise décolletée très bas s'en alla se glisser tout contre le colporteur. « Qu'est-ce que tu attends ? N'hésite pas ! – Oui mais s'il revient. – Il en a pour le moins pour deux heures. Je vois bien que tu en as envie. » Le marchand ambulant se leva et s'en alla dans la cuisine se couper un beau morceau de fromage !

Les bimblots

Devant tcheu mei, de l'âote bord du quemin, y'a eun cllos qui fait, mahène byin dauns les 15 vergies. No peut ryin y faire rapport que, en dessouos, y'a des vuules cranyires qu'ount pus de mille auns. De depis déeus auns, les bimblots s'en vyinnent y passaer eun meis. I sount quasiment eun chent ! Ch'est paé des baladins qu'ount que lus déeus mans pouor grattaer lus tchu, nennin, i sount sousaés, y'a que de veî lus quérettes et lus maisouns qu'i halent oû tchu de lus veiture : ch'est paé les bimblots de dauns le temps d'aveu des rouolottes halaées d'aveu déeus ch'vâos de qui que no veyait les cercelles. No les veyait d'aveu eune trivelanne de quenales, il 'taient eun miot heingues de pé, i féchounaient des ponyis et des bingots. Nous gens froumaient byin snéqueusement lus juquous et nous arquemaundaient de nous déméfier d'yeus, j'en aviouns quasiment poue. Y'a déeus auns d'ichin, il en a v'nu des syins coume dauns le temps, d'aveu eune dyizanne de ch'vâos en bouon état ma fei d'Du. I les ount mins oû tierre à dépoulli la pyiche quasiment eun meis de temps. Les baladènes jorées d'aveu lus loungs cotillouns passaient pa les maisouns pouor venre lus ponyis. Qui que j'i fait mais qu'il ount 'taé décanillis ? J'i prins ma béroutte, j'i ramassaé le couême, ma fei, y'en avait eune bouone affaire, j'i graissi men gardin d'aveu. Ah ! les joulies citrouoles que j'i-z-eues ! Eun jouo, il 'taient aquaunchis dauns eun cllos et lus ch'vâos mougeaient l'herbe. Coume i voulait paé avaer de brit d'aveu yeus, le tchultivateur lus dit : « Je veurs byin que vous demeuriez ichin seument, hyi, j'i sumaé de la drogue, ch'est à mitaun pouésoun, vous chv'âos, à tout le mens, vount happaer la clliche, fâora mahène byin veî le merchin és baêtes » Les bimblots se sount dépataraés à pyid de galop !

Les romanichels

Devant chez moi, de l'autre bord de la route, il y a un champ qui fait, probablement dans les cinq hectares. On ne le cultive pas parce que, en-dessous, il y a des vieilles maisons qui ont plus de mille ans. Depuis deux ans, les romanichels viennent y passer un mois. Ils sont presque cent ! Ce ne sont pas des romanichels pauvres (qui n'ont que leurs deux mains pour gratter leur derrière), non, ils ont beaucoup d'argent, il n'y a que de voir leurs voitures et les caravanes qu'ils traînent derrière : ce n'est pas les romanichels d'autrefois avec des roulettes traînées par deux chevaux dont on voyait les côtes. On les voyait avec une quantité d'enfants, ils avaient une peau foncée, ils fabriquaient des paniers et des corbeilles. Nos parents fermaient soigneusement leur poulailler et nous recommandaient de nous méfier d'eux, nous en avons un peu peur. I y a deux ans, il en vnu des baladins comme ceux d'autrefois, avec une dizaine de chevaux très bien portants ma foi. Ils les ont attachés et les chevaux ont brouté toute l'herbe du champ presque pendant un mois. Les romanichelles, avec leurs longues robes, sonnaient à toutes les maisons pour vendre leurs paniers. Qu'ai-je fait quand ils ont été partis ? J'ai pris ma brouette et j'ai ramassé tout le crottin, ma foi, il y en avait une bonne quantité : j'ai fumé mon jardin avec. J'ai eu de très belles citrouilles. Un jour, ils étaient installés dans un champ et leurs chevaux broutaient l'herbe. Comme il ne voulait pas se disputer avec eux, le cultivateur leur dit : « Je veux bien que vous restiez ici mais, hier, j'ai traité mon champ, c'est un peu poison, vos chevaux, pour le moins, vont attraper la diarrhée et il faudra sans doute appeler le vétérinaire. » Les romanichels se sont sauvés à toute vitesse !

Les railaés

Hyrir où sei, ma file m'a countaé dettié qui m'a byin amusaé. Figur'ouos qu'o d'meure en Afrique et dauns le trige iyoù qu'ol est, les gendernes sount à toutes les carres de reues. I fount se butaer les veitures et ch'est toute eune abrelingue pour de déhalaer de lus mans ! Doun, ma file coundisait sa quérette et coume de juste, o tumbit sus les mal-couéffis. I li fitent sène de se butaer. « - Boujou madème, no-z-est paé byin louen du prémyi de jaunvyi et pour me souhaitaer la bouone annaée, vos allaez me bailli eune boutèle de Wisky et mei, je vas paé vous demaundaer vous papyis et j'm'en vas vous l'ssi allaer, sauns cha, vos en aez byin pour eune demieure treis quarts d'heu'e, cha va mahène byin vos attergi. « -Nennin que li fit ma file, j'men vas vous bailli mes papyis ! » O se cauntit et o défroumit la bouète à gaunts. Le railaé se cauntit itou et apercheut dettié de drôlu. « - Qu'est-che cha que vos aez ilo ? – Ch'est des ballouns. – Et à qui que cha sert ches otils-lo ? – Ch'est pour veî si no-z-est beu. – J'i jammais veu cha, no-z-a paé chenna tcheu nous les couennes. Coume qui que cha se tripote ? – Voul'ouos y dentaer ? » O li mountrit. Ch'est paé dreit coume tcheu nous ches otils-lo. Mais que no soufflle, ch'est paé vert, ch'est rouoge. Le couenne souffllit. Qui que vos creyaez qui s'arrivit ? Le dettié devint rouoge et rouoge byin founçaé ! Il en avait eun bouon viage, ch'est la véhitaé, il avait la castiette en supous de bouoilloun ! Qui qu'a 'taé rásaé ? Et il 'tait paé encouo médi ! Qui que cha allait yête à syis heu'es d'arlevaée. I fait byin câod dauns ches triges-lo ! Esposaés dauns le mitaun d'eun carrefour, à l'ersiou du solé... « Décanillaez qu'i dit à ma file ! »

Ch'est paé dettié qui s'arriv'rait tcheu nous parai ! Les gendernes beivent ryin que de l'iâo !

Les gendarmes

Hier soir, ma fille m'a raconté quelque chose qui m'a bien amusé. Figurez-vous qu'elle habite en Afrique et dans le pays où elle est, on rencontre des gendarmes à tous les coins de rue. Ils arrêtent les voitures et c'est toute une histoire pour se dégager de leurs mains. Donc, ma fille conduisait sa voiture et comme de bien entendu, elle tomba sur les gendarmes, ils lui firent signe de s'arrêter. « - Bonjour madame, le premier janvier n'est pas très loin, et pour me souhaiter la bonne année, vous allez me donner une bouteille de Whisky et moi, je ne vais pas vous demander vos papiers et je vais vous laisser partir sinon vous en aurez bien pour une demi-heure, trois quarts d'heure, ça va probablement vous retarder ? – Non, lui répondit ma fille, je vais vous donner mes papiers. » Elle se pencha et ouvrit la boîte à gants. Le gendarme se pencha aussi et aperçut quelque chose de bizarre. « - Qu'est-ce que vous avez là ? – C'est des ballons ! – A quoi ça sert ces engins-là ? – C'est pour voir si on est soul ! –Je n'ai jamais vu ça, on n'a pas cela chez nous les gendarmes. Comment est-ce qu'on s'en sert ? – Voulez-vous essayer ? » Elle lui montra. Ce n'est pas exactement comme chez nous ces engins-là. Quand on souffle, ce n'est pas vert, c'est rouge. Le gendarme souffla. Que croyez-vous qu'il arriva ? L'engin devint rouge et rouge bien foncé ! Il était fin soul, c'est la vérité, il avait la casquette en arrière ! Qui a été refait ? Et il n'était pas encore midi ! Qu'est-ce que ça allait être à 18 heures ! Il fait très chaud dans ces pays-là ! Sous l'ardeur du soleil, au milieu d'un carrefour... « Fichez-moi le camp a-t-il dit à ma fille ! »

Ce n'est pas quelque chose qui arriverait chez nous n'est-ce pas ? Les gendarmes ne boivent que de l'eau

Philippe Rouyer

<https://www.auteursnormands.com/philipperouyer>

Je tiens à présenter toutes mes excuses au Maître de Croisset, pour lui avoir fait des emprunts sans avoir demandé sa permission. Pour ma défense, les relations avec l'au-delà sont très perturbées par les temps qui courent.

Philippe Rouyer

Nous nous sommes bien aimés

Fred venait d'acheter une *Caravelle 1100 S* décapotable, de 1968, une des dernières produites. Conçue sur la base de la Renault *Dauphine*, avec moteur arrière, c'était une jolie petite voiture bien finie, mais ses performances étaient trop limitées pour qu'on puisse la qualifier de sportive. Il avait choisi ce modèle parce qu'il restait d'un prix abordable tout en étant fort estimé par les collectionneurs en raison du dessin de sa carrosserie, dessinée par Pietro Frua. Comme elle était dérivée d'un modèle très répandu et produite par un constructeur généraliste, la *Caravelle* n'attirait pas les spéculateurs. Dans l'immédiat, Fred ne s'en servait pas : elle était sous une housse, au fond du garage de son père, en attente de sa carte grise « collection » qui n'en finissait pas d'arriver. Il allait de temps à autre dire bonjour à sa voiture. Il soulevait la housse et passait un petit coup de « nénéte », la célèbre lustreuse à franges. Il n'avait qu'un regret : la voiture était dans sa couleur d'origine, un vert foncé proche du vert anglais qui obligatoirement allait de pair sur le cabriolet avec des sièges en simili noir. Il envisageait de mettre un peu d'argent de côté pour les faire recouvrir par un sellier de cuir ou de simili vert pâle, avec un passepoil contrasté. Mais ce n'était pas là une mince dépense, d'autant qu'il fallait aussi pour les assortir changer la garniture des portières. En attendant, il avait consulté les tarifs de l'assureur de ses parents, qui lui avaient semblé excessivement élevés, d'autant qu'il n'envisageait pas d'utiliser sa *Caravelle* au quotidien. Il vit alors en allant travailler, qu'il y avait en bas de l'immeuble de la banque qui l'employait, un cabinet d'assurances qui proposait des tarifs spéciaux très avantageux aux collectionneurs, par l'intermédiaire d'une filiale de sa compagnie, *Classic Assurances*. L'homme qui le reçut le dirigea immédiatement vers la jeune femme en charge des assurances *collection*.

Sa demande était un peu compliquée, car le contrat *collection* ne valait qu'à condition que l'assuré ait en même temps souscrit une assurance pour un véhicule moderne. Fred exposa sa situation, et la jeune femme qui était bien décidée à placer un contrat, lui fit une proposition. « D'après ce que vous m'avez dit, je crois qu'il est possible que vous preniez à votre charge l'assurance de la voiture de votre père, qui est un véhicule moderne, sans pour autant devoir changer la carte grise. Il en resterait le

propriétaire, mais vous seriez notre client, de la même façon que des entreprises sont nos clients pour des véhicules de fonction mis à la disposition de salariés. Vous avez le même nom, la même adresse puisque vous habitez chez vos parents. Votre père étant le conducteur exclusif, nous pourrions conserver son bonus de 50 %. Cependant, je ne voudrais pas faire d'erreur, il ne faudrait pas que le contrat soit invalidé. Je préfère contacter notre service juridique au préalable et je vous rendrai la réponse dans quelques jours. »

C'était une petite brune à l'œil vif, à qui l'on aurait donné vingt-cinq ans tout au plus, qui donnait l'impression d'être active et compétente. Elle était vêtue avec sobriété, presque austérité : tailleur-pantalon noir, maquillage léger, cheveux mi-longs avec un brushing soigné. Fred l'avait examinée en tentant de se montrer aussi discret que possible : pas très grande, plutôt bien faite, mince mais avec des formes. Ce qui lui avait plu, c'était son ton enjoué, sa gaîté naturelle. C'est pourquoi Fred, pas mécontent d'avoir un prétexte pour revenir la voir, lui avait dit : « inutile de m'envoyer un courrier ou de m'appeler, je passerai, je travaille à deux pas. » De son côté, la jeune femme avait par nécessité, recueilli sur Fred un certain nombre d'informations. Elle avait dû prendre son adresse personnelle, celle de ses parents, sa date de naissance, la date de son permis de conduire, ses coordonnées bancaires, sa profession. Ce client, à qui elle n'était visiblement pas indifférente, semblait être un garçon sérieux et raisonnable. Il était en effet gestionnaire des obligations pour plusieurs fonds communs de placement d'une société de gestion, filiale d'une grande banque. Il n'était pas encore responsable de la gestion, mais c'était lui le spécialiste des obligations. La moitié des fonds qu'il gérait devait obligatoirement être investie dans des obligations classées *investment grade*, c'est à dire obligations sans risques et généralement à faible rendement, et l'autre moitié pouvait être investie dans les obligations dites *high yield*, à haut rendement, qui en contrepartie présentent quelques risques de perte en capital. Ce sont essentiellement des obligations d'entreprise qui peuvent parfois se montrer défaillantes. Il faut donc opérer des choix judicieux, tout l'art consistant à surperformer, c'est à dire gagner plus (ou perdre moins quand la conjoncture est défavorable) qu'un indice de référence. Les non-spécialistes n'imaginent pas que la gestion des obligations est souvent plus technique que celle des actions. Le client exige d'être exposé à de faibles risques, et s'il n'espère pas des rendements spectaculaires, s'attend cependant à gagner un peu plus qu'avec l'épargne réglementées. C'était un travail qui convenait parfaitement à Fred. Il se plaisait à penser qu'il avait permis aux épargnants de sauvegarder leur mise, et même de faire une petite plus-value, et que dans ces conditions, son bonus était entièrement justifié. Il espérait que dans un proche avenir on lui confierait l'entière autonomie de la gestion d'un fonds.

Dans quelques jours, avait-elle dit. Dès le lendemain, il brûlait d'envie de franchir la porte du cabinet d'assurances. Dans quelques jours, fallait-il comprendre, deux, trois, quatre jours, une semaine ? Il réussit à maîtriser son impatience, et attendit une semaine, ce qui lui apparaissait un délai raisonnable. Et c'était le cas, elle le reçut immédiatement. Il en profita pour regarder des détails qui lui avaient échappé le premier jour : oui, elle avait les yeux noisette, un vernis à ongles brun foncé, de petites dents

bien alignées. Une petite bosse sur le nez, qui aurait pu être corrigée, mais qui en revanche lui donnait du caractère.

« Je viens d'avoir un courrier de notre service juridique. On me confirme que vous pouvez assurer la voiture qui appartient à votre père même si la carte grise n'est pas à votre nom. Mais il faudra qu'il dénonce son contrat avec sa compagnie actuelle. Je puis m'en charger si vous voulez. Vous me donnerez le nom de l'assurance, le numéro de police et la date d'échéance du contrat. Mais nous ne pourrons pas le dénoncer avant cette échéance, puisqu'il n'est survenu aucun événement particulier qui pourrait justifier une résiliation avant le terme. En attendant, je me propose de vous faire un contrat normal pour la *Caravelle*, jusqu'à ce que nous puissions la passer en contrat *collection*. Avez-vous votre carte grise ?

- Oui je viens de la recevoir. »

Elle lui expliqua les différentes options, et lui proposa une assurance avec kilométrage limité, et conducteur exclusif, ce qui limitait les frais

Renault *Caravelle* 1968 ? Elle ne trouvait pas dans la liste des modèles qui était à sa disposition : Je ne vois pas à quoi cela peut ressembler.

Fred lui tendit une photo qu'il avait préparée, à tout hasard.

« Oh, c'est une jolie voiture. Je ne savais pas que Renault avait fait des cabriolets. Et ça roule vite ?

- Non, pas spécialement, pas plus de 140, et comme elle n'est pas de première jeunesse, il vaut mieux la ménager et ne pas dépasser 110-115 de façon continue. Ce n'est pas une voiture de course, plutôt une voiture faite pour rouler tranquillement en prenant l'air. Si cela vous amuse, je vous proposerais bien de venir faire une promenade avec moi dans la campagne. »

Il habitait chez ses parents, qui possédaient un grand pavillon en meulière des années 30 dans une petite ville qui, tout en n'étant qu'à vingt minutes de la gare de l'Est, était presque à la campagne. Il suffisait de rouler dix minutes pour se trouver au milieu des bois et des champs, car les villes nouvelles n'avaient pas encore envahi toutes les terres agricoles de la Brie. Fred avait osé, persuadé qu'elle serait réceptive. Il n'était pas certain qu'elle soit immédiatement séduite, mais il aurait juré qu'elle n'aurait pas pu résister à la curiosité. Il ne fut pas étonné lorsqu'elle lui répondit en souriant :

« Pourquoi pas ? Mais pas avant de signer le contrat. Je ne tiens pas à être passagère dans un véhicule non assuré.

- Vous seriez libre dimanche prochain ? »

Ils convinrent qu'il passerait la chercher chez elle en fin de matinée. Il n'eut pas à lui demander son adresse, elle lui tendait aussitôt sa carte de visite. Il sut ainsi qu'elle s'appelait Marie, et qu'elle habitait rue du Repos, dans le onzième arrondissement, près du Père Lachaise. La plupart des Marie qu'il avait connues étaient des Marie quelque chose avec un trait d'union. Marie tout seul était un prénom plus rare, que l'on rencontrait de préférence dans les « bonnes familles », nettement plus chic, et Fred n'y était pas insensible. Elle avait été amusée par ce garçon qui, tout en ayant des responsabilités professionnelles d'un certain niveau, semblait ne pas avoir terminé sa croissance, et se comportait comme tel, ne doutant de rien.

C'était le mercredi, et Fred avait encore trois longues journées à attendre. Il passa le samedi à lustrer sa voiture, sérieusement, avec de la cire de carnauba et la lustreuse électrique, comme pour une exposition. Normalement, comme c'était un dimanche matin et que la circulation était fluide, le trajet par l'autoroute ne lui aurait pas pris pas plus de trois quarts d'heure, mais était si impatient de partir et d'avoir quelque chose comme la conduite pour s'occuper l'esprit qu'il choisit d'éviter l'autoroute, et prit le chemin le plus long, en passant par l'ancienne route nationale qui le faisait arriver place de la Nation par le bois, puis le cours de Vincennes. Il aimait bien cette route qu'il connaissait par cœur, et qui était celle que ses parents prenaient lorsqu'il était enfant pour se rendre à la Samaritaine ou au Bazar de l'Hôtel de Ville. Il réussit à trouver un stationnement juste en bas de chez Marie dans cette rue bien nommée, ce qui lui apparut comme un présage favorable. - Un immeuble des années 60, un peu défraîchi mais bien tenu, avec au rez-de-chaussée, un magasin de Pompes funèbres. Le ménage était fait régulièrement, les parties communes sentaient bon le produit d'entretien, on comprenait qu'il n'y avait non pas un gardien, mais une concierge, une vraie. Cinquième étage avec ascenseur. Marie était prête, elle l'attendait : là encore, un autre signe favorable. Elle ne le fit pas entrer, ils descendirent immédiatement. Comme il avait à cœur de montrer qu'il avait de bonnes manières, il n'oublia pas d'ouvrir la portière à Marie. Un petit coup d'œil sur ses vêtements : il était évident qu'elle avait choisi une tenue appropriée, montrant par là qu'elle avait bien réfléchi à cette sortie. Une jupe de laine, un gros pull écru, un trench et des bottes, tout ce qu'il faut pour rouler décapoté par temps frais et descendre s'il le faut dans un chemin de terre. Et un mignon petit chapeau, qui lui allait à ravir. Coïncidence, Fred avait mis un pantalon de velours, des boots, un pull marin écru, et un trench, du même style et de la même couleur que celui de Marie, au point qu'on aurait dit des jumeaux.

Fred reprit la nationale, et sortit au niveau de Gournay-sur-Marne en franchissant d'abord le canal, puis la Marne. Ils s'arrêtèrent au château de Champs : ce n'était pas l'heure des visites, mais ils purent parcourir les jardins qui sont remarquables, associant un jardin à la française et des jardins à l'anglaise. Puis se dirigèrent vers Vaux-le-Vicomte. Marie était étonnée de découvrir un aspect de la Seine-et-Marne qu'elle ne soupçonnait pas. Elle s'imaginait qu'on n'y trouvait que des champs de betterave et quelques prairies avec les vaches nécessaires à la fabrication du Brie de Meaux. Fred était très fier de sa *Caravelle*. Il la conduisait en douceur, et le petit moteur ronronnait joyeusement comme s'il eut remercié son propriétaire de le ménager. Fred n'allumait jamais la radio, pour deux raisons, premièrement parce que c'était un récepteur d'époque, qui, sourd à la modulation de fréquence, ne captait que les grandes ondes et les petites ondes, et deuxièmement parce qu'il était inaudible capote baissée au-delà de 80 km/h. Marie prenait un plaisir non dissimulé à la promenade : c'était la première fois qu'elle roulait dans un cabriolet, et qui plus est dans un cabriolet de collection. Les propos qu'elle échangeait avec Fred étaient d'une absolue banalité : le temps, la proximité immédiate de la ville, le charme de cette petite voiture, dont le dessin était si réussi... Ils évitaient de parler d'eux-mêmes, de leurs projets, de leurs aspirations, et même de leurs goûts. Il était midi passé, et Marie eut la bonne idée de clarifier la situation en déclarant qu'il était peut-être préférable de profiter de ce beau soleil de printemps, et d'escamoter le déjeuner, d'autant qu'elle avait prévu un apéritif chez elle avec quantité de petites choses à manger. Fred était ravi de la perspective qui s'ouvrait, et avait admiré l'habileté avec

laquelle Marie avait formulé en respectant les convenances, une invitation inconvenante... Il était bien soulagé de ne pas avoir à prendre l'initiative. Ils pourraient en revanche, prendre le thé à Vaux-le-Vicomte. Ils avaient pris la départementale qui traverse la forêt d'Armainvilliers, et rejoint Vaux-le-Vicomte par Coubert et Soignoles. Comme la visite du château, avec les jardins et le musée des équipages mérite qu'on y consacre une journée entière, Fred avait prévu de ne visiter que les jardins, et de faire une halte à la cafeteria. Les gâteaux, des cheese-cakes, étaient délicieux, et le thé acceptable, ce qui n'est pas rien dans ce genre d'établissement, où prévaut généralement le thé en sachet infusé dans de l'eau tiède. Le retour à Paris fut joyeux. Ils étaient tous deux impatients de retrouver l'« apéritif » que Marie avait préparé, et ce qui logiquement devait suivre.

L'appartement de Marie était un petit deux pièces, meublé de façon minimaliste. Étant locataire, elle n'avait pas voulu investir dans la décoration et se satisfaisait des lieux en l'état. La cuisine était ouverte sur le séjour. L'équipement sommaire n'était pas conçu pour faire de la vraie cuisine, c'était un appartement de célibataire. Pour l'en-cas qu'elle avait prévu, tout était dans le réfrigérateur : de petits sandwiches, des radis, des asperges miniatures, des fleurs de brocolis à tremper dans une sauce à la crème, et une grande tarte aux fraises qui bien évidemment, n'était pas faite maison. Fred était enthousiasmé, parce qu'il avait faim, parce que Marie lui plaisait, et même un peu plus, et parce qu'il y avait là tout ce qu'il aimait, en particulier cette tarte aux fraises qui suivait la tradition : une pâte sablée, une couche de crème pâtissière bien épaisse, un petit sirop de glaçage, et surtout pas de crème Chantilly. Avait-il trouvé la femme idéale ? Et puis pour se mettre en bouche, une bouteille de Jack Daniel, et pour se désaltérer, un Chablis. Et un grand seau de glaçons pour le Jack Daniel. Un miracle, une femme qui a bon goût ! Marie n'était pas peu fière d'avoir vu juste. Ils étaient jeunes, joyeux, s'amusant comme deux petits chiots, parlaient de tout et de rien, et plutôt de rien. Assez rapidement, le niveau de la bouteille de Jack Daniel descendit à la moitié, et ils en vinrent à se tutoyer. Lorsqu'il ne resta plus qu'une part ridicule de la tarte aux fraises (la part du pauvre !) ils s'étaient déjà longuement embrassés, la bouteille de Chablis était vide.

Le lendemain matin, ils se réveillaient enlacés. Ils n'avaient pas accompli d'extraordinaires prouesses, d'autant que l'un et l'autre avaient tout de même un peu trop bu, mais ils s'étaient répandus en mots doux, avaient pleuré de bonheur, et s'étaient jurés un amour éternel. Le plus surprenant, c'est qu'ils avaient peu de choses en commun. Fred aimait le blues, la country music, le Hillbilly rock, c'est à dire le rock and roll à l'ancienne, et puis aussi Mozart, surtout Mozart. Avec cela, il avait des goûts assez conservateurs, n'aimait rien tant que les vieux films, les vieilles voitures, les vieux jouets. C'était aussi un grand lecteur, mais il ne connaissait plus rien après 1930. L'art moderne l'ennuyait. Peu sportif lui-même, il suivait religieusement tous les étés le Tour de France. Il aimait la viande bien cuite, et préférait le vin rouge. Marie aimait l'architecture contemporaine, le vin blanc et le poisson cru accommodé à la japonaise. Elle se passionnait pour le cinéma d'avant-garde, et considérait avec condescendance les légumes anciens que Fred portait au pinacle, comme les topinambours, le rutabaga ou la scorsonère. On se demandait comment ces deux-là pouvaient s'entendre. Les sorties au restaurant étaient l'occasion de fous-rires à n'en plus finir. Leurs goûts antagonistes désarçonnaient les maîtres

d'hôtel qui ne savaient plus quoi leur conseiller. Ils auraient pu se heurter, mais en fait, leurs différences les faisaient rire. Pour résumer, Marie aimait les chats, mais n'avait pas peur des chiens, Fred aimait les chiens, sans pour autant détester les chats.

C'était l'affection, la tendresse qui les unissait. Fred avait connu dans un passé récent, une aventure torride comme il est dit dans les roman-photo, avec une femme sensiblement plus âgée, à l'art consommé. Cette courte liaison lui avait fait découvrir un monde inconnu, mais ces émotions intenses lui étaient apparues sans finalité, et en définitive sans intérêt sur le long terme. Avec Marie, il s'était montré parfois maladroit, elle-même n'étant pas toujours très habile, mais c'était ainsi qu'ils étaient heureux. Quant à l'expérience de Marie, il ne savait pas trop. Il était évident qu'elle avait eu quelque pratique, mais dans quel contexte, avec qui ? Elle n'en parlait pas, et Fred préférait ne pas l'interroger. Marie avait quelques vagues opinions politiques, et reprochait parfois à Fred de ne pas en avoir. En fait, ils évitaient ce qu'on appelle le sujet sérieux, et tout particulièrement ce qui se rapportait à la famille et aux enfants.

Fred ne s'était pas installé chez Marie, parce que son deux-pièces était vraiment trop exigu, mais il espérait qu'elle allait accepter de prendre avec lui un appartement plus grand. « On pourrait se marier », avait lancé Fred au hasard, parce que l'idée de se lier pour toujours à Marie et de passer le reste de sa vie à s'amuser avec elle lui semblait excellente. Elle n'avait pas dit oui, mais elle n'avait pas dit non. Curieusement, ils ne faisaient pas de projets d'avenir. Fred n'en voyait pas la nécessité. Il se sentait encore le grand fils de ses parents, et ne s'imaginait pas avec sa propre famille, et c'était une question qu'il avait soigneusement esquivée avec Marie. Bien qu'elle fût manifestement une femme adulte, capable d'assumer des responsabilités professionnelles, il la voyait à peine sortie de l'enfance. Et à bien y réfléchir, il ne savait pas grand-chose d'elle. Avait-elle des frères et sœur, qui étaient ses parents, où avait-elle fait ses études ? Et puis ils n'avaient jamais passé ensemble plus de trois jours d'affilée, et encore, souvent à l'hôtel. Ils n'avaient aucune expérience des joies de la cohabitation, la vaisselle, la lessive, le ménage, les poubelles, le rangement. Fred avait tenté de parler d'aménagements de cuisine, d'installation de placards et Marie avait répondu que c'étaient des préoccupations de vieux et qu'ils avaient bien le temps d'y réfléchir.

C'était le début de l'été. Elle pouvait prendre des congés, et lui annonça qu'elle allait passer deux semaines chez ses parents, près de Caen. Il la conduisit à la gare. Il avait un pressentiment, l'impression qu'elle lui échappait, qu'elle s'enfuyait. Il tentait de se rassurer, il n'y avait rien de plus normal que de retourner dans sa famille pour les vacances. Et puis, comme elle avait son travail, son appartement à Paris, elle n'allait pas disparaître, elle serait bien obligée de revenir. Et lui-même, de son côté, allait accompagner ses propres parents dans leur maison de Pont-l'Évêque.

La Rover roulait paresseusement sur l'autoroute A13. C'est sa mère qui conduisait, tandis que son père commentait dans le détail cette route qu'ils avaient faite des dizaines de fois. Fred était à l'arrière, avec le chien calé contre lui sur la banquette. Il retrouvait tout doucement les sensations de son enfance.

Ses parents possédaient cette vieille anglaise depuis plus de quinze ans. Ils s'en servaient peu, et l'entretenaient avec soin. On s'y sentait protégé comme dans un cocon. La moquette était épaisse, les coussins moelleux, et le V8 délivrait la force tranquille d'un percheron.

Le séjour avec ses parents dans la maison de Normandie fut infiniment profitable pour le moral de Fred. Elle n'était pas située exactement à Pont-l'Évêque, mais dans un petit village distant de quelques kilomètres appelé Saint-Julien-sur-Calonne, qui commençait à être connu parce que l'on venait d'y créer un golf. C'était une bâtisse solide, dans un grand terrain clos de murs sur trois côtés avec une vaste dépendance, une grange dans laquelle on pouvait garer les voitures, amasser une foule d'objets inutiles, ranger les outils de jardin. L'herbe avait sérieusement poussé dans le jardin. Elle était si haute que par moments le moteur de la tondeuse calait. Le père de Fred se chargeait des finitions : les bordures, le tour des arbres et surtout le ramassage de l'herbe coupée. Mais le plus gros travail, c'était la taille des haies, des thuyas qu'il fallait couper avant s'ils ne soient trop haut pour qu'on puisse les atteindre avec l'escabeau. Fred avait revêtu sa tenue de jardinier, une combinaison de grosse toile, des gants et surtout des chaussures de sécurité, parce qu'un grand taille haie à moteur thermique, c'est un outil lourd à manier qu'il ne faut pas utiliser sans protections.

Lorsqu'ils étaient à la campagne, sa mère faisait des plats simples mais copieux, comme il sied pour des travailleurs de force, et les vins étaient toujours intéressants. Son père avait aménagé une petite cave où il pouvait laisser vieillir ses bouteilles. Il ne collectionnait pas les grands crus, mais il achetait des vins honnêtes, en général des crus bourgeois, qui gagnent à attendre quatre ou cinq ans avant d'être bus. Fred, de son côté, apportait à son père des curiosités, comme une bouteille de vin du Maryland, qui ressemble à un Alsace (ce sont les mêmes cépages), un Château-Chalon, dans son clavelin, ou même un vin du Surrey, qui à cette époque était l'un des rares produits vinicoles des îles britanniques. Le chien revivait, c'est à dire qu'il vivait une vraie vie de chien, qui court, flaire, creuse la terre, chasse les oiseaux, se cache derrière les arbustes, aboie tout son saoul. Il trouvait dans ce grand jardin tout ce qu'il fallait pour satisfaire ses instincts de terrier. Les inquiétudes de Fred tendaient à se dissiper. Dans deux semaines, il retrouverait Marie exactement comme avant. Il songea qu'il aurait aimé l'inviter à passer ces deux semaines avec lui. Il aurait fallu d'abord qu'il la présente à ses parents. Les pauvres gens auraient voulu en savoir plus sur leurs projets, et il n'aurait pas su quoi leur répondre. C'était prématuré, mais ce serait peut-être tout aussi prématuré dans six mois ou un an ? S'il était impatient de la revoir, il le redoutait aussi. Il aurait voulu prolonger ce séjour avec ses parents, monotone à souhait, avec le jardinage pour distraction, les journées ponctuées par les repas, une vie très semblable à celle du chien, qui était heureux à n'en pas douter. Mais il était temps de rentrer, le travail les attendait. La mère de Fred avait pris une retraite anticipée, mais son père avait encore quelques années à faire et devait retourner à son bureau Et lui-même ne pouvait s'absenter trop longtemps, d'autant qu'il n'avait qu'une confiance limitée dans le collègue qui le remplaçait.

Marie l'avait appelé pour lui indiquer le jour et l'heure de son retour. Il avait pris le train et était allé la chercher en métro à la gare Saint Lazare. Ils firent le trajet sans mot dire. Aussitôt arrivée chez elle,

elle se mit à pleurer. « Fred, il faut que je te parle. Comme je te l'avais dit, je suis allée chez mes parents. J'ai revu des amis, et aussi un vieux copain de fac. Il faisait du droit, lui aussi, mais il s'était dirigé vers le droit public. Maintenant, il travaille au Conseil régional, il est adjoint au DRH mais il devrait bientôt passer DRH ».

Il n'y avait pas de raison pour qu'elle évoque ce vieux copain que Fred ne connaissait pas, tout cela n'augurait rien de bon, ça n'était pas clair. Et elle pleurnichait toujours.

« Il n'y a pas de quoi pleurer.

- Tu n'as pas compris, Fred, j'ai fait l'amour avec lui.

- Il ne faut pas en faire un drame. Et puis d'abord, qu'est-ce que cela veut dire, j'ai fait l'amour ? Ça ne veut rien dire. Ça s'est passé comment ? raconte-moi ». Fred était blessé, peiné, mais ne pouvait pas s'empêcher d'être curieux, et peut-être bien émoustillé. Tout bien considéré, la situation n'avait rien d'irréparable.

Il la prit dans ses bras et commença à la caresser. « Tu en as eu envie, tu l'as fait, et si tu as pris du plaisir, c'est bien, je t'aime toujours, et encore plus.

- C'est autre chose. Je veux me marier avec Jacques.

- Ah, c'est Jacques ?

- Tu dois penser que je suis folle, mais j'ai pris toute la semaine pour réfléchir. Cela faisait bien longtemps que j'y pensais, et puis je t'ai rencontré, et pendant quelque temps, je me suis laissée étourdir. La vérité, c'est que j'ai envie de me stabiliser, d'avoir des enfants, d'entrer dans la vraie vie. J'en ai parlé à mes parents, ils pensent que j'ai raison.

- Mais si tu as envie de te marier, je te l'ai déjà dit, je suis là, je ne demande pas mieux.

- Tu es gentil, Fred, je t'aime, mais tu es un adolescent attardé. Regarde-toi, avec ta voiture de collection, tes guitares, tes jouets, et tu habites toujours chez tes parents. J'ai besoin d'un homme responsable, pas d'un camarade de jeux.

- Si je n'avais pas cette voiture, je ne t'aurais pas rencontrée. Et tant que je ne suis pas marié, je ne vois pas pourquoi je ne resterais pas chez mes parents.

- Je suis désolée pour toi, ma décision est prise, je vais me marier avec Jacques. Avec lui, je vais rentrer dans le monde de des adultes, j'ai vingt-cinq ans, il est grand temps. Dans quelques mois, je serai Madame Arnoux. J'ai déjà téléphoné au siège de ma compagnie. Ils m'ont promis de me trouver un poste à l'agence de Caen. Je devrais même pouvoir conserver le portefeuille des véhicules de collection. Mais je veux rester ton amie, Fred. »

Fred avait compris que c'était définitif. Il fit une dernière tentative :

« Pourquoi ne m'as-tu pas dit tout cela ? Comme tu le sais, j'ai une situation stable, et de bons revenus. Rien ne m'interdit d'être cet homme responsable que tu recherches, et puis tu ne vas pas me quitter sans avoir fait la connaissance de notre petit chien, je lui ai parlé de toi, et quand je lui dis « tu vas voir Marie », il remue la queue. J'aimerais que tu le voies : il vient d'un refuge, objectivement il n'est pas très beau, et c'est pour cela que nous l'avons pris, en pensant qu'il allait avoir du mal à se faire adopter.

- Je ne crois pas que ce soit possible. Tu dis que je ne t'ai jamais fait part de mon besoin de grandir mais souviens-toi, tu évitais toujours la conversation lorsqu'il était question de choses sérieuses, en fait

je crois bien que tu ne t'en rendais même pas compte. Tu vois bien, je te parle de projets de vie et tu me réponds en me parlant de ton chien.

- Marie, je pourrais te dire comme au cinéma : j'accepte ta décision. Non, je ne l'accepte pas, mais je n'ai pas le choix. Promets-moi que tu resteras ma tendre amie. Il l'étreignit, la tendresse que Marie avait pour lui se transformait involontairement en désir réciproque. Mais c'était sans doute la dernière fois.

Fred fut invité au mariage, Marie le lui avait promis. Il ne passa pas inaperçu dans sa Renault décapotable qui avait l'avantage d'être un modèle à la fois remarquable et modeste (puisque ce n'était qu'un dérivé de la très populaire *Dauphine*). Personne ne le connaissait Il avait fait un beau cadeau, un grille-pain vintage fabriqué à la main dans le Winsconsin qui ne grillait pas mieux que les modèles courants, mais qui avait le mérite, outre une esthétique démodée très années 50, de coûter aussi cher qu'une machine à laver. Seuls la famille et les proches étaient allés à la mairie. Il n'y avait pas eu de cérémonie religieuse. Fred en fut un peu déçu. Marie ne donnait pas l'impression d'avoir reçu une quelconque instruction religieuse. Était-elle baptisée, avait elle fait sa communion ? Pas vraiment le chic « veille France » qu'il aurait espéré. Tous les invités devaient se retrouver dans un hôtel à la périphérie de Caen, le seul qui disposait d'une salle suffisamment vaste et qui pouvait les accueillir, puisqu' aucun des hôtels qu'ils avaient sollicités n'était disponible. Ce n'était pas un mariage guindé, d'autant qu'il n'avait pas été préparé de longue date, au point que d'aucuns s'étaient imaginés que Marie était enceinte. Jacques portait un costume gris clair et Marie une robe courte, couleur coquille d'œuf au lieu de la traditionnelle robe blanche des mariées. Fred pensait que c'était tout à fait approprié : il espérait que ces tenues, qui précisément manquaient de tenue, étaient le signe que ce mariage bâclé ne signait pas nécessairement une rupture définitive avec son amie. Il félicita les mariés, puisque c'est l'usage et prit Marie dans ses bras, en la serrant fort, très tendrement. Elle se laissa faire, sous l'œil soupçonneux de son époux, qui, faut-il l'admettre, n'avait pas tout à fait tort. C'était la première fois qu'il rencontrait Jacques. Il était plus grand que lui, plus costaud, et bien qu'ayant le même âge, faisait plus mûr. Peut-être à cause de la barbe ? Poignée de main sans chaleur, mais dans ces circonstances, il faut savoir se tenir.

Fred entrevit les parents de l'un et l'autre conjoint, et comme personne ne l'avait présenté, le fit lui-même : « Moreau, Frédéric Moreau, mais tout le monde m'appelle Fred, je suis un collègue de travail de Marie. » - ils s'étaient mis d'accord pour qu'il se dise « collègue de travail » plutôt qu'« assuré en kilométrage limité », car en principe, on n'invite pas les clients. Comme on ne l'avait jamais vu, il aurait été délicat de le présenter comme un ami de longue date. L'hôtel avait préparé un grand buffet. Là encore, Fred ne fut pas mécontent qu'il soit médiocre. Le salé était composé essentiellement de charcuterie, pâtés en croûte, rillettes, petites saucisses, canapés aux œufs de lump, et autres amuse-gueules bon marché, et le sucré de réductions, de salades de fruit, et de babas au Calvados. Il y avait du vin rosé, redoutable comme beaucoup de rosés, un champagne tout aussi redoutable, du whisky, pas du meilleur, mais avec des glaçons, ça peut passer. Soit les familles avaient rogné sur la dépense, soit l'hôtel, sachant qu'ils n'avaient rien trouvé d'autre, en profitait pour liquider tout ce qui partait mal tout en facturant le prix habituel. Au bout de deux heures, l'assistance s'était détendue : l'alcool avait

fait son effet. Les jeunes s'étaient regroupés autour des mariés dans une petite salle à manger contiguë à la réception. Fred avait apporté une guitare. Ce n'était pas un professionnel, mais un très honnête amateur. Il avait pris sa guitare acoustique, un petit format que l'on qualifie en anglais de parlor guitar, parce qu'elle était faite à l'origine pour être jouée dans les salons et non sur scène. C'était un instrument de qualité professionnelle, une Martin qui projetait de façon étonnante. Elle dégagait un volume sonore inattendu, avec un son plein et équilibré, qui n'avait rien à voir avec le son ferrailant des guitares bon marché. Il faut dire que les cordes à fort tirant n'y étaient pas pour rien. Il avait proposé quelques chansons appropriées, autrement dit des mélodies faciles à retenir, qui n'exigent pas une grande amplitude vocale, et que l'on peut beugler ensemble, notamment lorsque l'on a un peu trop bu... Tout le monde ou presque fut enthousiaste lorsqu'il suggéra la chanson de Nino Ferrer, « Pour oublier qu'on s'est aimés ». Tout le monde avait chanté, sauf le marié, on s'en doute, qui regardait Fred d'un œil noir. Marie souriait, faisant mine de ne pas avoir saisi l'allusion, pas mécontente de cette dernière preuve d'amour. Fred sentit qu'il s'installait entre eux une complicité que personne ne pourrait leur retirer et il en conçut un immense bonheur.

Environ trois mois après le mariage, Fred avait téléphoné à Marie, il avait envie d'entendre sa voix, à défaut de la revoir. Le couple venait d'acheter une maison, dans un village près de Caen. Il y avait bien quelques travaux, mais elle était vaste et solidement bâtie. Elle en était ravie, et avait proposé à Fred de venir y passer un week-end. « Toi qui es bricoleur, tu nous donneras sans doute des idées d'aménagement. Et puis il y aurait quelques cadres et quelques miroirs à accrocher, et nous n'avons pas ce qu'il faut ». Fred était enchanté : « j'apporte le nécessaire, perceuse, forets, vis, crochets, chevilles. Et j'espère pouvoir te voler un petit baiser quand ton mari ne nous verra pas ! ». Fred songeait déjà à préparer ses bagages : peu de vêtements, mais sa combinaison de bricoleur, et surtout, une perceuse, choix de forets de plusieurs dimensions, de crochets, de vis et de chevilles pour tous matériaux, une panoplie complète de tournevis, le jeu de clés qu'il avait en permanence dans le coffre de sa voiture, sans compter l'indispensable multimètre, au cas où il aurait à faire un peu d'électricité. Le lendemain, Marie rappelait Fred : « J'ai parlé à Jacques. Il m'a dit qu'il n'était pas question que tu viennes séjourner chez nous, même pour y faire quelques travaux. À la rigueur, il accepte de te recevoir pour un apéritif, mais rien de plus. Je ne peux pas lui en vouloir. Je pense que tu le comprends. » Fred était très déçu, mais en même temps assez satisfait. Le mari avait compris qu'il restait entre Marie et lui des sentiments qui n'étaient pas sans équivoque... C'était sa vengeance, envers un garçon qui ne lui avait rien fait, mais pour qui il n'avait aucune sympathie, pas tant parce qu'il lui avait « volé » Marie que parce qu'il le jugeait incapable de la rendre heureuse.

Quelques mois passèrent. Fred avait enfin son assurance « collection ». Ses pensées allaient toutes vers Marie. Il était serein, persuadé qu'il allait la revoir bientôt. En attendant, il participait aux rassemblements de voitures anciennes dans la région, et s'était inscrit au Club *Floride-Caravelle*. On commençait à le connaître dans le milieu des collectionneurs, et il s'était fait des copains. Ses parents étaient ravis de voir leur fils s'adonner à un passe-temps aussi innocent, qui pouvait aussi lui être professionnellement très profitable. On trouve chez les collectionneurs des gens de toutes origines, de

tous milieux sociaux et de tous états de fortune. On apprécie l'originalité des voitures et surtout leur état, sans considérer leur valeur vénale, d'autant que le prix de ces voitures obéit à des critères qui échappent au néophyte. Il faut bien admettre cependant que le propriétaire d'une Aston Martin des années 60 ou d'une Porsche 956 a de bonnes chances d'avoir de substantielles ressources, et Fred n'aurait rien à perdre à se lier avec de potentiels clients, il pourrait même à se faire d'utiles relations dans les milieux de la gestion de patrimoine.

Marie l'appela pour lui faire savoir qu'elle viendrait représenter sa compagnie d'assurance au salon *Auto Rétro de Rouen*. Sa compagnie avait en effet une branche spécialisée dans les véhicules de collection. Elle comptait placer des vingtaines de contrats, et surtout collecter les adresses de clients potentiels pour les exploiter ensuite par courrier. Ces expositions de véhicules anciens permettaient de joindre une clientèle ciblée, généralement assez facile à convaincre. Fred comprit qu'elle avait envie de le revoir. Le salon se tenait traditionnellement le dimanche. Comme tous les exposants, elle arriverait le samedi pour mettre en place le stand, et repartirait le lundi matin. Elle proposa à Fred de venir la retrouver le dimanche soir, à la fermeture du salon. Il n'était qu'à deux heures du parc des expositions, où se tenait le salon, et qui se trouvait à la sortie de l'autoroute. Fred vint le dimanche en fin de matinée avec sa *Caravelle*, qu'il pouvait garer dans le parc des collectionneurs. Il avait ainsi l'entrée gratuite. Il passa la journée à errer entre les voitures exposées, tant par les clubs que par des particuliers, à converser avec les amateurs, à fouiner sur les étals des vendeurs de livres spécialisés ou de pièces détachées. Le cœur n'y était pas, mais il fallait tuer le temps. Vint enfin l'heure de la fermeture.

« Alors, le mariage, ça te va toujours ? » C'était la formule qui lui avait semblé la plus appropriée pour l'interroger sur sa vie de couple. D'aucuns l'auraient jugée soit maladroite, soit volontairement désagréable. Fred avait sa petite idée sur la façon dont Marie vivait le lien marital, et la réponse de la jeune femme le réconforta. Comme il l'avait espéré, elle n'avait pas mal pris la chose. « Je commence à être habituée ». Ils échangèrent quelques banalités sur l'affluence au salon, sur le temps, et sans mot dire, il la raccompagna à son hôtel. Alors qu'ils auraient dû se quitter, ils échangèrent un long baiser. Fred suivit Marie dans la chambre.

Plusieurs mois s'écoulèrent et Fred n'avait aucune nouvelle de Marie, ni lettre, ni appel téléphonique. Il espérait la revoir en septembre à *Auto-Retro*. Il s'étonnait qu'elle n'ait pas tenté de le joindre pour lui faire savoir qu'elle viendrait comme l'an passé. Il n'osait pas lui téléphoner chez elle (le téléphone mobile était encore peu répandu), de crainte de tomber sur son mari. Il ne cessait de penser à elle, et avait même envisagé d'aller à Caen, pour essayer de la rencontrer, à la sortie de son bureau. Avant de se mettre en route, il tenta de l'appeler sur son lieu de travail. On lui répondit qu'elle était absente.

« Mais peut-être puis-je vous renseigner.

- Non, c'est personnel, enfin pas tout à fait. Je viens juste de recevoir mon nouveau contrat, et je voulais la remercier de m'avoir trouvé la formule qui correspondait exactement à mes besoins, et de m'avoir fait économiser une somme non négligeable.

- Madame Arnoux est en congé de maternité. Elle reviendra dans quatre mois. »

Fred fut surpris, mais pas trop étonné, c'est sans doute pour avoir des enfants que Marie avait voulu se marier, et pas avec lui. Mais il eut peur de l'avoir perdue définitivement. Il eut envie de lui adresser ses félicitations, des félicitations purement formelles évidemment, une façon de lui dire que l'éloignement ne changeait rien au lien qui les unissait. Mais il ne savait pas comment procéder. Par courrier ? Son mari pourrait voir la lettre, et s'en prendre à Marie (il avait dans l'idée que ce garçon pouvait se montrer violent). Par téléphone ? C'était tout aussi délicat. Qui plus est, il ignorait tout de l'aménagement de la maison. Il pouvait parfaitement y avoir deux postes branchés sur la ligne unique. Il valait mieux attendre qu'elle soit de retour à son travail, mais quatre mois, c'était bien long. Alors Fred avait tenté d'oublier. Sans grand succès. Il travaillait, il se rendait aux réunions du *Club du cabriolet*, où il rencontrait des propriétaires de Jaguar type E, de Chevrolet Corvette ou même de Ferrari, pas tout à fait dans la même catégorie que sa Caravelle, mais qui le considéraient comme l'un des leurs. Dès lors qu'on a une capote en toile... C'est ainsi qu'il avait rencontré la propriétaire d'une Austin Healey, une grande coquette qui ne devait pas être très loin de ses cinquante ans, mais qui en « jetait encore ». Veuve depuis peu, elle cherchait manifestement à se « refaire une situation ». Leur liaison avait été très brève. La dame s'était défilée dès qu'elle avait compris que Fred n'avait pas de fortune. Cela faisait deux ans qu'il n'avait plus de nouvelles de Marie. Il n'osait pas l'appeler à son bureau, encore moins lui écrire à son domicile. Il ne redoutait pas d'être à l'origine d'une fêlure dans le couple mais il ne voulait pas perturber Marie. Il regardait les quelques photos qu'il avait d'elle, regrettant amèrement de ne pas en avoir pris davantage lorsque c'était possible. Il habitait toujours chez ses parents. Un peu plus d'une heure de trajet par jour, c'était supportable, d'autant qu'il pouvait éviter les heures de pointe.

Comme il avait un bon salaire, majoré habituellement d'un bonus significatif pour avoir « surperformé l'indice de référence » selon l'expression consacrée dans la profession, il lui restait en dépit des impôts, quelques liquidités. Il s'était mis à investir dans la modernisation de la maison de Normandie. Ces améliorations constituaient un placement judicieux, car cette maison ne pouvait que prendre de la valeur. Elles rendaient aussi la résidence secondaire familiale plus fonctionnelle, plus commode si elle devait être habitée à l'année. Et Fred caressait l'espoir de s'y installer, s'il parvenait à trouver un emploi correspondant à ses compétences du côté de Lisieux ou Pont-l'Évêque. Il se rapprocherait ainsi géographiquement de Marie, et même s'il était exclu qu'il puisse partager avec elle des moments d'intimité, il pourrait l'entrevoir de temps à autre, la croiser en faisant des courses. Il ne tarderait pas à connaître ses habitudes. Mais ses parents, qui ignoraient ses motivations profondes, étaient simplement ravis de l'intérêt qu'il portait à la maison. Il avait fait installer un portail électrique à télécommande, des volets roulants également électrifiés et envisageait de faire aménager à l'étage, en sacrifiant une chambre qui ne servait à rien, une seconde salle de bains. Et sa mère disait à son père : « Tu sais, nous avons de la chance, nous avons un bon garçon ». Et tout bien considéré, ce n'était pas faux.

Lorsqu'il fut question de l'aménagement d'une seconde salle de bains, Fred se rendit sur place, pour rencontrer l'entrepreneur. L'installateur était à l'origine un plombier, qui s'était associé avec divers

corps de métiers : maçon, carreleur, électricien, menuisier. Ce n'était pas une affaire aussi simple qu'on aurait pu l'imaginer. Si l'arrivée de l'eau ne posait pas un problème insurmontable, tout comme les évacuations, la fourniture de l'eau chaude était une autre affaire. Le chauffe-eau électrique existant correspondait aux besoins d'une maison équipée d'une seule salle de bains, mais avec deux salles de bains, il fallait soit un appareil plus largement dimensionné soit deux appareils, le second entrant en fonction lorsque le premier n'atteignait plus la température souhaitable. Sans doute fallait-il renforcer l'installation et tirer de nouveaux câbles en partant du compteur. Plusieurs corps de métier devaient venir prendre les mesures pour faire leur devis. Et par conséquent, Fred avait prévu de passer une petite semaine sur place. Un jour, en fin d'après-midi, après les rendez-vous avec les entrepreneurs, il s'était rendu là où habitait Marie, ce n'était qu'à une demi-heure de route. Il tournait autour de son domicile, espérant la rencontrer. Et tant pis si son mari l'apercevait, il trouverait toujours le moyen de justifier sa présence. Après tout, il avait une maison dans la région et pouvait parfaitement se rendre chez un fournisseur ou un artisan qui habiterait dans le coin. Après avoir erré une bonne heure, il se décida à se rendre dans sa rue. Elle finirait bien par apparaître...

Il était garé à une vingtaine de mètres de la maison, et vit une femme qui sortait, et qui n'était pas Marie. Il fallait qu'il sache.

« Veuillez m'excuser, Madame, vous venez de chez Madame Arnoux ?

- Madame Arnoux ? Elle n'habite plus là, ils ont vendu après leur divorce, c'est moi qui ai racheté la maison.

- J'ignorais... Vous ne sauriez pas où elle habite maintenant ? Je suis généalogiste successoral, nous sommes mandatés par les notaires pour retrouver des héritiers et j'aurais voulu rencontrer Madame Arnoux afin de procéder à quelques vérifications. Il est possible, et même vraisemblable, qu'elle puisse prétendre à un héritage. »

Important ? avait dit la dame

« Madame, le saurais-je qu'il ne me serait pas permis de vous le révéler, mais sachez bien que lorsque nous ne sommes plus en ligne directe, et c'est presque toujours le cas lorsque l'on recherche des héritiers, c'est le fisc qui s'empare de la plus grosse part. »

Fred était un jeune homme très convenable, blazer, chemise blanche, cravate, qui inspirait confiance. Travaillant dans la banque, il savait que la seule mention de grosses sommes d'argent était capable de délier les langues. La nouvelle propriétaire n'était pas une mauvaise femme, mais sa curiosité était sans bornes : « Attendez-moi, je reviens tout de suite ». Elle revint en effet quelques minutes plus tard, avec l'adresse de Marie sur un papier. L'adresse ne disait rien à Fred, il ne connaissait pas la localité. Il avait jugé prudent de ne pas poursuivre la conversation avec la propriétaire. La méfiance endormie peut toujours se réveiller... Il préféra poursuivre au hasard, jusqu'à ce qu'il aperçoive un bar-tabac-journaux, où il put acheter un plan détaillé du coin. Il se retrouva devant un immeuble tristounet, qui datait de l'immédiate après-guerre. Il commençait à se faire tard, elle devait être rentrée à cette heure-ci. Il n'y avait pas d'interphone, il regarda les étiquettes qui figuraient sur les boîtes à lettres, mais il ne voyait pas son nom. Elle avait dû reprendre son nom patronymique. Il l'avait oublié, mais par chance, il avait

gardé dans son portefeuille la carte de visite qu'elle lui avait donnée, la veille de leur premier rendez-vous.

C'était au deuxième étage. Escalier carrelé, sonnerie maigrelette, porte d'entrée en contre-plaqué, le bâtiment n'exprimait pas l'opulence. Elle fut surprise de le voir.

« Tu m'as retrouvée...

- Oh, ce n'était pas très compliqué. Les voisines sont bavardes, j'ai appris que tu avais divorcé.

- Oui, ce n'était plus vivable.

- Vous ne pouviez plus vous supporter ? Il y avait quelqu'un d'autre ?

- Non, mais je n'ai toujours pas compris. Nous venions d'acheter la maison quand Jacques a tout d'un coup décidé qu'il ne voulait plus rester dans l'administration. C'est un fait qu'il ne gagnait pas des fortunes, mais il avait la garantie d'une progression régulière. Ce n'était pas si mal et je ne lui en demandais pas davantage. Mais il s'était mis dans l'idée de s'épanouir « dans les arts ». Je n'avais jamais remarqué qu'il était artiste ... En réalité, je le connaissais mal. Bref, il a demandé à faire une formation aux métiers d'art, puis il a démissionné de la Fonction publique et voulu installer un atelier de poterie dans le sous-sol. Monsieur voulait faire dans la faïencerie d'art. Tu imagines, un emprunt pour acheter tout le bazar nécessaire, l'installation d'un four, et au bout du compte, pas de clients ni de commandes en perspective ! Alors j'ai commencé à en avoir ras-la-casquette de Bernard Palissy, d'autant que j'étais seule à faire bouillir le pot, et qu'il s'était mis à picoler, pour justifier son échec ... Avec tout cela, je n'ai pas eu de difficultés à obtenir le divorce avec la garde de ma fille. Comme nous avions déjà du retard dans les remboursements, il avait fallu vendre la maison. Heureusement, mes parents m'ont aidé. En attendant, je loue cet appartement, pas terrible j'en conviens, mais je suis chez moi.

- Marie, si je puis t'aider de quelque manière que ce soit, je suis là. Et si tu as besoin, j'ai un peu d'argent. J'avais un oncle au Havre, je ne sais pas si je ne t'en ai jamais parlé. Il est décédé il y a quelque temps, il était célibataire sans enfants et m'avait désigné bénéficiaire d'un contrat d'assurance-vie relativement important. Si tu m'avais appelé, j'aurais sans doute pu t'éviter la vente de ta maison. Tu avais je le crains, misé sur le mauvais cheval. Tu aurais peut-être eu plus de chance en misant sur un âne, moi par exemple ?

- Tu es gentil, mais nous suivons chacun une route différente.

- Mais pourquoi ? En quoi sont-elles différentes ? Elles pourraient se rejoindre. »

Elle se blottit contre lui. Elle avait pris quelques kilos. Ce n'était plus tout à fait la Marie qu'il avait connue, mais une femme d'une trentaine d'années un peu négligée. Fred ne le voyait pas, c'était Marie, qu'il retrouvait enfin. Mais elle voulait ne pas aller plus loin. De toutes façons, elle avait un enfant à charge, et puis, on ne peut pas revenir sur ce qui n'est plus ou plutôt qui n'a jamais été. En le quittant, elle lui dit : « je ne t'ai jamais oublié, mais je reste persuadée que nous ne sommes pas faits pour vivre ensemble ».

La période du salon était revenue. Elle l'avait appelé, pour lui confirmer sa venue. Comme les autres fois, il avait parcouru les stands pour tuer le temps, en attendant l'heure de la fermeture, où il pourrait

la retrouver. Fred l'avait à peine reconnue, tant elle avait changé. Elle avait minci, éclairci ses cheveux avec des reflets auburn. Elle portait un tailleur vert, d'une coupe ajustée, avec une jupe assez courte et des talons hauts, les jambes bronzées.

« Tu es...superbe ! Je te reconnais à peine !

- Je te plais ?

- Si tu me plais... Il l'embrassa, sans se préoccuper du regard des autres exposants qui rangeaient leur matériel. Il l'aida à recharger ses documents et son matériel publicitaire

- Je vais chercher ma voiture, je suis dans l'enclos des collectionneurs. On se retrouve au Novotel ?

- Bien sûr. »

Fred fut envahi de bonheur. Un espoir fou le portait. Marie l'attendait dans le hall de l'hôtel. Elle était déjà passé à la réception pour prendre son badge. Fred la suivit sans dire un mot dans l'ascenseur. Comme ils étaient seuls, il passa la main sous sa jupe, et sentit qu'elle ne portait aucun sous-vêtement. C'est pour moi ? dit-il d'une voix déformée par l'émotion.

« Pour qui veux-tu que ce soit ? J'ai pensé à toi toute la journée.

- Et toute la journée tu...

Ils se retrouvèrent comme autrefois.

Longtemps, ils firent comme si leur histoire était finie. Mais ils se rencontraient chaque année par hasard, au salon de Rouen. Il venait la voir sur son stand le dernier jour du salon, à l'heure de la fermeture. Leur escapade annuelle était devenue une sorte de cérémonial. Marie soignait particulièrement sa tenue, en fonction des goûts de Fred. Il faisait de son côté un usage immodéré des produits d'hygiène et de l'eau de toilette. Ils partaient, chacun dans son véhicule, et se retrouvaient dans le hall de l'hôtel, toujours le même. Ils gagnaient immédiatement la chambre, et commandaient un dîner en room service, toujours le même plat, suivi du même dessert, et toujours une bouteille du même Chablis, servi glacée. Arriva un jour où le réveil fut encore plus difficile que d'habitude.

« Ça ne se voit pas trop, notre nuit, dit Marie en sortant de la douche ? Elle se regarda dans le miroir : même en forçant sur le maquillage, j'ai quand même l'air d'une femme qui vient de ...

- Exactement, dit Fred, et ça n'est pas déplaisant.

- Que ça te plaise, je veux bien le croire, mais mon mari, ça n'étonnerait qu'il ne se doute pas de quelque chose.

Ton mari ? Mais je croyais que tu avais divorcé d'Arnoux ?

- Oui, mais je me suis remariée. Je crois que je n'aurais pas dû, je veux dire me remarier.

- Première nouvelle. Et il y a longtemps ?

- A peu près six mois.

- Et qui c'est, ce nouveau mari ?

- On s'est rencontrés dans une association. Il est très cultivé, il m'apprend beaucoup de choses, il connaît tout, la littérature, la peinture, la musique. Et il aime bien les enfants.

- J'ai dans l'idée premièrement qu'il a un bon matelas et deuxièmement qu'il n'est plus de première jeunesse.

- Tu n'as pas tort.

- Tu me dis qu'il aime bien les enfants Tu n'as pas l'intention d'avoir un autre enfant avec lui, j'espère ?

- Non, quand je dis il aime bien les enfants, c'est en général. Il a déjà été marié, il a ses propres enfants, qui ont à peu près mon âge pour ne rien te cacher. »

Si Fred l'avait appris la veille, il eut été désespéré, voyant tous ses espoirs s'effondrer. Mais après cette nuit, ses craintes s'étaient dissipées. Marie et lui ne vivraient jamais ensemble, mais elle l'aimait, et continuerait à peupler ses rêves. Et tant pis s'ils ne se voyaient qu'une fois l'an. Ils descendirent prendre le petit-déjeuner. Ils avaient faim tous deux. Ils savaient qu'ils allaient se quitter dans une petite heure, et partir chacun de son côté pour ne plus se revoir avant de longs mois.

Fred se demandait comment Marie pouvait se contenter du confort que lui offrait son vieux mari. Il s'imagina qu'elle prenait des amants, et qu'il était ainsi, d'une certaine façon, vengé de cette union ridicule. Et puis un jour, elle l'appela.

« Je voudrais te voir, aussitôt que possible.

- Quand tu voudras. Mais tu peux m'en dire un peu plus ?

- Je ne veux pas t'en parler au téléphone. J'aimerais que tu viennes chez moi.

- Chez toi ? J'en déduis qu'il y a du nouveau.

- Oui, on peut dire. Quand comptes-tu arriver ?

- En ce moment, il m'est difficile de m'absenter. Je peux te proposer samedi prochain.

- Samedi prochain, c'est bien. Mais il faut que je te donne ma nouvelle adresse, j'habite maintenant en centre-ville. Ne t'inquiète pas, je serai seule. J'ai envoyé ma fille chez sa tante, à Deauville, je préfère la laisser en dehors de nos affaires. »

Il n'avait plus son petit cabriolet, mais une voiture plus récente et nettement plus puissante. En prenant l'autoroute, il ne lui fallait pas beaucoup plus de trois heures pour être à Caen. Fred découvrit un luxueux appartement en centre-ville. Évidemment, il y avait de l'espace, des aménagements soignés, un ameublement design qui n'était pas à son goût, mais qui manifestement était coûteux.

« Ton mari est absent ?

- Oui, et pour longtemps ! Je ne vais pas faire traîner le suspens. Je suis veuve, depuis trois semaines.
- Désolé...Mes condoléances.

- Mes condoléances...mon cul. La réponse avait jailli, spontanée. Et puis tu n'es pas désolé.

- Pas vraiment, mais tu ne l'es peut-être pas beaucoup plus que moi. »

Elle eut un demi-sourire, et reconnut qu'elle n'était pas excessivement chagrinée du décès de son époux. Elle s'était remariée par erreur, peut-être par souci d'assurer à elle-même et à sa fille la sécurité matérielle. Peut-être pour échapper au statut de famille monoparentale qui n'était pas encore à la mode. Le défunt était issu d'une famille aisée, et lui-même avait quelques moyens. Sa sœur avait une villa à Deauville, pas de ces énormes villas anglo-normandes, de quinze pièces, mais une villa tout de même, et c'était là que Marie avait expédié sa fille.

« Tu reconnais que tu as fait une erreur en te remariant. Mais pourquoi n'as-tu pas pensé, après ton divorce, que je t'attendais et que j'étais prêt à t'épouser, à tout te donner ? Puisque nous avons manqué

le rendez-vous la première fois, nous avons la chance de nous retrouver. Tu n'aurais été malheureuse avec moi ? Je n'avais pas les moyens de feu ton mari, mais j'avais tout de même de quoi vivre. ?

Il la regardait, elle avait quinze ans de plus qu'au jour de leur première rencontre, elle n'était pas apprêtée. Elle aurait encore été séduisante si son accoutrement n'avait pas été un tel naufrage. Ce pantalon trop large, ces godillots (un genre de Doc Maertens), cette coupe de cheveux, ou plutôt cette absence de coupe. Et pour couronner le tout, un tatouage dans le cou, cet horrible gribouillis bleu. Quelle idée avait-elle eu ? Pour faire jeune, pour faire branchée vis à vis de sa fille ? Tout de même, pas pour plaire à son défunt mari ? Fred quant à lui, estimait avoir gardé une allure convenable. Il n'était pas devenu beau en vieillissant, mais il n'avait pas pris de poids. Il avait encore à peu près tous ses cheveux (ou plus exactement n'en avait pas beaucoup perdu). Il tentait de rester propre et soigné, sans extravagance, sans recherche excessive, de façon à passer inaperçu en toutes circonstances. Pourquoi avait-elle par deux fois refusé sa proposition ? Mais alors, pourquoi avoir maintenu ces étranges rendez-vous annuels ? Il l'attira contre lui, l'enlaça : « pourquoi Marie, pourquoi ? » Chaque fois qu'il l'enlaçait de la sorte, et même si ce n'était pas souvent, il sentait qu'elle réagissait, se collait encore plus étroitement contre lui, et que le désir réciproque naissait. Mais là, il ne se passait rien. Elle s'écarta.

« Fred, je suis libre, enfin libre, et si tu veux vivre avec moi, je suis d'accord, et si c'est le mariage que tu me proposes, je suis toujours d'accord.

- Marie, je t'ai aimée pendant quinze ans, pendant quinze ans je n'ai cessé de penser à toi. Avec tendresse, affection, en rêvant que tu allais me laisser prendre soin de toi, et t'offrir, à défaut de richesse, une vie douce et paisible. Notre petit chien est mort, j'ai vendu ma *Caravelle* et nous n'avons plus la maison de Pont-l'Évêque, mes parents ont vieilli, c'était devenu trop éloigné pour eux. »

Fred vit qu'elle était très émue. Elle se mit à pleurer.

« Pendant tout ce temps, moi aussi je t'aimais. J'avais besoin des brefs instants que nous passions ensemble, mais je croyais que ce ne pouvait être que de brefs instants. Je devais avoir peur de mener avec toi une vie trop rangée, je trouvais que par certains côtés tu étais trop plan-plan. J'avais tort, et je regrette sincèrement de t'avoir fait souffrir. Mais si tu acceptes, je voudrais que l'on essaie de rattraper le temps perdu ».

Fred prit un long moment avant de répondre, comme s'il réfléchissait, alors que sa décision était prise depuis le début : « Marie, je ne peux pas accepter ta proposition. Parce que c'est trop tard. Et nous ne resterons pas bons amis, ce n'est pas possible, mais c'est vrai, nous nous sommes bien aimés. Oui, dit Marie, nous nous sommes bien aimés. »

Ma première nuit en mer

Mes ancêtres étaient tous des terriens et je ne crois pas qu'il y jamais eu de marin dans ma famille. Il y avait donc peu de chances que je porte un jour le bâchi¹ et c'est un concours de circonstances qui a fait de moi un « Col bleu » pour un an. En ce temps-là, qui n'est pas si éloigné, tous les garçons étaient astreints au Service national, que l'on effectuait dans l'une des trois armes. Je m'attendais à être comme mes grands-pères et mon père, versé dans l'armée de terre, et par conséquent à subir pendant douze mois, la joyeuse vie de caserne. Mais contrairement à beaucoup de mes camarades qui cherchaient à se faire réformer par tous les moyens, je tenais à faire mon service, non par un sens exacerbé du devoir, mais parce que je pensais qu'il pouvait être préjudiciable à un futur fonctionnaire d'avoir tenté sous des prétextes fallacieux de se dérober à ses obligations militaires. Car j'étais alors élève d'une école de la Fonction publique, appelée alors École nationale supérieure des bibliothèques². Je devais partir juste après avoir passé mon diplôme, et prendre mes fonctions à mon retour de l'armée.

Comme j'avais choisi pour sujet de mémoire de fin d'année les reliures d'almanachs royaux des XVII^e et XVIII^e siècles, j'étais allé visiter les bibliothèques parisiennes susceptibles d'en détenir de beaux exemplaires, et l'on m'avait dit qu'il y avait au Service historique de la marine, des reliures armoriées qui méritaient d'être décrites. Je m'étais présenté au conservateur de la bibliothèque qui m'avait dit : « Pourquoi ne feriez-vous pas votre service chez nous ? On nous affecte chaque année un ou deux appelés qui ne connaissent rien au métier, et pour une fois, je serais heureux d'avoir un jeune de la profession. Je vais en toucher deux mots au contre-amiral qui dirige le service. Pendant ce temps, faites votre demande pour servir dans la marine, en acceptant l'éventualité d'un appel décalé ».

Je n'avais de la mer et les bateaux qu'une connaissance très vague. Étant enfant, j'étais allé avec mes parents en vacances au bord de la mer, en Vendée, en Bretagne, dans le Languedoc, en Espagne sur la côte atlantique, mais je dois avouer que préférais de loin les Pyrénées. Quant à la navigation, mon expérience se limitait à des traversées de la Manche sur des ferries, en tant que passager bien entendu. J'avais lu trop jeune, *Pêcheurs d'Islande* dans la Bibliothèque verte, c'est à dire dans une édition expurgée, et je n'y avais pas trouvé grand intérêt. C'est bien plus tard que je découvrirais Pierre Loti et Claude Farrère. L'essentiel de ma connaissance de la mer venait de *Moby Dick*, que j'avais étudié en troisième année de licence. Fort de ce bagage, Je me retrouvais le 1^{er} décembre 1974 au Centre de formation marine de Hourtin, près de Bordeaux. Entouré de marécages, à plusieurs kilomètres de la petite station balnéaire d'Hourtin Plage, le CFM n'avait rien de bien attrayant. Il avait été installé sur le site d'une ancienne base d'hydravions, à proximité immédiate de l'étang d'Hourtin, une vaste étendue d'eau qui ne servait plus qu'à enseigner aux apprentis-marins les rudiments du canotage. Avec cela, il faisait un froid auquel je ne m'attendais pas, m'étant imaginé que le Bordelais connaissait un climat quasi-méridional.

¹Nom familial du bonnet à pompon des marins

²Cette école se nomme aujourd'hui ENSSIB, École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques.

Tous les arrivants du 1^{er} décembre étaient des appelés. C'est peut-être pour cela que la formation avait été très sommaire. Quelques tests de connaissance, quelques tests psychologiques, destinés à mon avis plus à déceler les individus au comportement problématique qu'à évaluer sérieusement nos aptitudes. Puis nous passions chez le tondeur (on ne pouvait pas appeler cet individu un coiffeur). C'était un appelé, un nabot malfaisant qui prenait un plaisir sadique à nous raser le crâne bien au-delà des exigences du règlement tout en chantant des chansons paillardes. Nous recevions notre habillement, tenues de travail, tenues de sortie, et je me souviens de cette séance assez distrayante, où nous étions invités à marquer notre numéro d'immatriculation marine sur tous nos effets, à l'encre indélébile, à l'aide d'un pochoir. On apprenait aussi à marcher au pas, en chantant. Chaque compagnie avait son chant guerrier, et la nôtre devait apprendre un chant de parachutistes, appartenant depuis la fin des années 30 au répertoire de la Légion, et adopté par la suite par le 3^e RPIma³. La version que l'on nous apprenait avait été adaptée pour la marine (par exemple *prend ton sac pour embarquer* remplaçait *prend ton sac et viens sauter*). J'ai appris plus tard que la musique était celle de Westerwald, un chant de marche allemand à la gloire de la région du Westerwald et de ses forêts, sur une musique de Joseph Neuhäuser, composée en 1936.

Je n'ai connu que de rares séances de maniement d'armes avec le MAS 49⁴ sans munitions, et aucune initiation au canotage. Peut-être notre séjour était-il abrégé en raison de nécessités que nous ignorions, ou peut-être en raison d'un encadrement en sous-effectifs. C'est à peine si l'on nous avait instruits des grades et des usages dans la marine. Je prenais tout cela comme un jeu qui allait bientôt se terminer, et ne me concernait pas puisque j'allais être affecté au Service historique. Ce dont je puis témoigner, c'est que nous n'avons subi aucune brimade, aucun abus d'autorité de la part des gradés, et que nous n'avons pas souffert des rigueurs excessives de la discipline. Les locaux étaient bien chauffés, mais dehors, nous avions froid, parce que les tenues de travail n'offraient pas une protection suffisante. Le jersey tenait chaud, la toile épaisse de la vareuse coupait le vent, mais nous aurions bien volontiers enfilé le caban.

Un de nos camarades, qui avait de la famille dans la marine, nous avait averti de ce qui attendait les nouveaux embarqués. On allait les chambrer, leur faire aller chercher un seau de vapeur à la machine, ou leur demander de guetter la bouée postale. Quant au *Bidel*, c'était le chef du Service intérieur, responsable de la discipline à bord, mais il fallait savoir que *bidel* était un sobriquet⁵, et qu'il était préférable lorsque l'on s'adressait à lui, de l'appeler Capitaine d'armes. Fort de son expérience par procuration, notre camarade nous racontait les mers que nous allions rencontrer. Il utilisait comme un vieux marin, les degrés de l'échelle de Douglas, il nous parlait de mer forte, très forte, mer grosse, très grosse et, tout en haut, la mer énorme ! De quoi ne pas être trop rassuré. Mais c'était pour les autres, puisque j'allais bientôt me retrouver au château de Vincennes... Et je l'ai cru jusqu'à ce que tombe mon

³Être et durer, chant du 3^e régiment de parachutistes d'infanterie de marine {armée de terre}

⁴Fusil semi-automatique de la Manufacture d'armes de Saint-Étienne dont sont dotées les armées françaises à partir de 1950.

⁵Bidel était un propriétaire de ménagerie de la fin du XIX^e siècle, célèbre pour dresser ses fauves « en férocité ».

ordre d'affectation. Brest, BLM Dupetit Thouars. J'allais donc devenir un vrai marin, un marin qui navigue, je ne serais pas un archiviste déguisé en matelot. Sur le moment, je ne m'étais pas posé la question, avec le recul, je m'étonne que l'on ne m'ait pas demandé si je savais nager. Peut-être que si l'on tombe dans une eau glacée, il est préférable de ne pas savoir nager, l'agonie est moins longue ?

Après cette brève formation, nous partions en permission, et nous devions revenir quelques jours plus tard à Hourtin, et de là, nous étions conduits en troupeau sur le lieu de notre affectation, encadrés par quelques second-maîtres. C'était Brest pour tout le monde, parce qu'à cette époque, c'est là qu'était l'essentiel des effectifs. On y trouvait les plus grosses unités de surface, les porte-avions, le Foch et Clémenceau, le porte-hélicoptères Jeanne d'Arc, le croiseur Colbert. Mon expérience de la navigation comme je l'ai déjà dit, se limitait à des traversées de la Manche en car-ferry ou en aéroglisseur. Quant aux bateaux gris, j'en connaissais ce que j'avais lu dans les illustrés pour la jeunesse, ce que j'avais vu dans des films, presque tous américains, et aussi ce que j'avais appris en assemblant les maquettes en plastique de Revell. J'imaginai donc des croiseurs, des cuirassés à ponts de teck, et des tourelles avec de monstrueux canons de 300 mm, des contre-torpilleurs, des porte-avions avec des avions aux ailes repliées sur le pont, et des péniches de débarquement, en résumé, une flotte de la Seconde guerre mondiale. On nous avait projeté au CFM un petit film sur les forces navales françaises, qui n'était pas mal fait, mais ne s'attardait pas sur l'évolution technique, et ne mettait pas l'accent sur ce qui m'apparut par la suite essentiel, la formation des personnels. Fort heureusement, nous avions pour parfaire notre instruction, quelques camarades qui, forts sans doute d'une pratique assidue du pédalo, dissertaient sur les mérites des différents types de navires, sur l'efficacité de leur armement, et sur la conduite de la guerre navale. Ils préfiguraient déjà ces experts autoproclamés qui, un demi-siècle plus tard, auront leur rond de serviette dans les chaînes d'information en continu.

Je me souviendrai de ce voyage de nuit, interminable, qui commençait par un trajet en car de Hourtin à la ville de Bordeaux, puis le train jusqu'à Brest, avec changement à Rennes. Nous sommes encadrés par des second-maîtres vêtus de longs manteaux bleu marine, pas particulièrement avenants. Il faut dire qu'ils ne doivent pas être réjouis de conduire ce troupeau, et qu'ils préféreraient être ailleurs en cette veille de Noël. Me voici à Brest, au petit matin du 24 décembre, avec mon grand sac de marin et ma petite valise de tôle noire. Nous sommes ensuite véhiculés jusqu'à notre lieu d'affectation, selon les cas un bateau ou un service à terre. Je me souviens que nous avons été pris en charge par un Citroën U 55 bâché dans lequel j'avais eu grande peine à monter, encombré de ma valise et de mon sac. Le camion en profitait pour livrer quelques vivres ou fournitures. Arrêt devant le Dupetit-Thouars⁶. J'étais le seul à descendre.

La coupée est assez raide, pas facile avec les mains occupées par le sac d'un côté, la valise de l'autre. Le DPT se trouve en petit carénage⁷, amarré à couple avec un autre bateau du même type. Il

⁶Dupetit-Thouars, escorteur d'escadre de la série T47, mis en service en 1956, refondu en 1963 pour devenir un BLM, bâtiment lance-missile équipé du missile à moyenne portée TARTAR.

⁷Opérations d'entretien relativement importantes, effectuées par l'Arsenal.

faut traverser le premier pour accéder au second. Un peu étonné par ce bateau gris : escorte d'escadre, j'aurais imaginé un bâtiment plus volumineux. Il est long, c'est vrai, mais étroit et bas sur l'eau. Je l'aurais cru, hérissé de canons, et ce n'est pas le cas. On ne voit que trois affuts doubles de petit calibre : c'était (mais je l'ignorais), du 57 mm, alors que je m'attendais à des canons comme il y en avait sur mes maquettes. Il n'est pas très vieux pour un bateau, dix-sept ans, et a fait l'objet d'une refonte profonde 10 ans auparavant, et cependant, il m'apparaît un peu démodé. Sa silhouette rappelle les navires de la dernière guerre. Ce qui m'étonne le plus, c'est l'absence de hublots le long de la coque, alors qu'il y en avait toujours deux voire trois rangées sur les dessins de mes livres illustrés. Là encore, j'apprendrai que l'éclairage naturel n'est plus de mise pour de multiples raisons, et que l'on vit sous la lumière électrique nuit et jour et en tout temps. La nuit, pour que l'on conserve des repères, c'est une lumière rouge qui éclaire. Inquiétant de voir tous ces tuyaux qui courent partout, ces gaines au plafond, et ce fouillis de câbles électriques. Un bateau gris⁸, je le découvre, c'est une petite usine flottante.

Le bateau était désert : sur un bateau en petit carénage, l'équipage a peu de missions essentielles. Il n'est pas étonnant que des permissions aient été largement accordées pour Noël. Peu de personnel présent à bord, cela veut dire aussi pour le nouvel arrivant un accueil des plus simplifiés. Un quartier-maître me conduit au BSI⁹, on note mon nom. Puis on m'accompagne à la voilerie, pour que je reçoive mon couchage. Comme c'est Noël, il n'y a personne, je dois me servir moi-même. Le quartier-maître m'indique ce que je dois prendre. « Je ne sais pas où tu vas aller. C'est curieux cette affectation d'un nouveau, un 24 décembre alors que presque tout le monde est parti en perm. Là, c'est le poste des détecteurs. Tu n'as qu'à t'y installer, en attendant. »

Une bonne surprise, le repas de Noël. Ce n'est pas un restaurant étoilé, c'est simple mais bon, et les portions sont pantagruéliques. On voit que le personnel en cuisine sait travailler et cherche à faire de son mieux. Rien à voir avec les gougnaftiers qui s'efforçaient à Hourtin, de transformer des produits d'une qualité satisfaisante en une infâme tambouille. Nous avons droit au dessert, non pas à du Champagne, mais à un blanc de blanc pétillant très correct.

Il est temps de regagner nos quartiers. On descend dans le poste par un escalier assez raide. Dans le poste, nous ne sommes plus que quatre, avec le chef de poste, un vieux chouf¹⁰, qui s'approche des trente ans, et des dix ans de service. Ces vieux choufs ont leurs habitudes, ce sont des garçons parfois mariés et pères de famille, qui connaissent bien leur travail. Les chefs ferment les yeux sur les petites libertés qu'ils prennent avec le règlement, dans la mesure où ils savent parfaitement ce qu'un supérieur peut tolérer sans risquer lui-même d'avoir des ennuis... Il sort de son caisson une bouteille de calvados, interdite bien entendu, mais c'est Noël, et l'essentiel c'est de ne pas abuser et de ne pas faire de scandale. Il nous en propose, j'accepte volontiers, et je tends mon quart en inox. Ce n'est pas un produit du commerce, mais un calvados que fait son père, dans sa ferme de Normandie. C'est de l'agricole, du

⁸Dans la Marine nationale, on appelle bateaux gris les navires de surface. Les sous-marins sont appelés bateaux noirs. Les bateaux blancs sont les navires scientifiques : essais et mesures, recherches océanographiques, renseignement etc.

⁹Bureau du service intérieur ;

¹⁰Surnom du quartier-maître de première classe, QM1.

brutal qui arrache, comme l'aiment les gens du pays. On ne doit pas être loin des 60° ! Il me verse une dose très généreuse (une habitude dans la marine ?). À cinq, nous vidons la bouteille de calva. Il est lui aussi étonné qu'on m'ait affecté le jour de Noël, alors que je suis un appelé qui manifestement ne sait rien faire de bien utile sur un bateau. Pour lui c'est différent, il est de permanence en tant qu'électricien. Mais comme il a une bonne expérience de la vie militaire, il ne cherche pas d'explication rationnelle. Je fais le calcul. J'ai été incorporé le 1^{er} décembre, nous sommes le 24 au soir. Si l'on décompte les permissions, mon temps de service ne va pas dépasser 10 mois. Je me demande bien quelles tâches on va pouvoir me confier. Je ne demande pas mieux que d'apprendre, mais cela m'étonnerait qu'on trouve le temps de me former, alors que je ne vais faire qu'un bref passage dans la marine. Je n'ai même pas reçu le moindre rudiment de canotage. Quant aux fameux nœuds, à la base du matelotage, ma science se limitera toujours aux nœuds de cravate.

Je me réveillai au milieu de la nuit, sentis que le bateau roulait, un roulis léger, mais un mouvement bien perceptible. Puisque le bateau était à couple d'un autre escorteur, je ne voyais pas comment nous pourrions être en mer. Et cependant, on entendait le clapotis des vagues contre la coque. J'étais seul dans le poste. J'en ai conclu que le chouf était de service quelque part, et je décidai de m'habiller et de monter au niveau supérieur pour essayer de comprendre ce qui se passait. Je sortis sur le passavant tribord : Le bateau glissait en silence sur une mer d'huile. Dans un ciel sans nuages, la douce lumière de la pleine lune éclairait l'immensité. Je n'avais jamais vu ce que pouvait être une nuit en mer, et le spectacle était fascinant. Je ne sais pas où nous étions. Pas de lumières provenant de la terre. Nous devions être déjà en « pleine mer », et sans doute dans l'Atlantique, car si nous étions en Manche, nous aurions vu aux alentours les feux de tous les autres bateaux, tant la zone est fréquentée. Je ne connais rien à la navigation, mais j'ai vu, en traversant la Manche en ferry, à quel point la circulation était dense, avec les bateaux de commerce qui remontent de l'Atlantique vers la mer du Nord, et ceux qui vont en sens inverse, ceux qui traversent la Manche entre la France et l'Angleterre, et les nombreux pêcheurs, auxquels s'ajoutent des plaisanciers. Je suppose qu'avec les étoiles, on devrait savoir où se trouve le nord, et donc dans quel sens on se dirige. Mais je ne connais strictement rien à la navigation et à l'astronomie. Par de belles nuits d'été, lorsque nous étions à la campagne, mon père me montrait les étoiles et tentait de me donner une leçon d'astronomie. J'étais sensible à la beauté du ciel, mais pour moi tout se ressemblait. J'étais capable de reconnaître les constellations lorsqu'elles étaient dessinées dans un livre, mais dans la réalité, je confondais tout.

Il était évident que le navire était parti avec un équipage réduit au strict minimum, et que cette situation avait été soigneusement préparée. Il n'y avait rien de surprenant à laisser partir en permission l'essentiel du personnel au moment de Noël alors que le bateau se trouvait en petit carénage. Mais ce petit carénage était en réalité une feinte, en réalité, tout était prêt pour un départ immédiat. On pouvait aussi en déduire que le DPT n'allait pas bien loin, car les effectifs n'auraient pas permis de relève de quart. Ils devaient être tout juste suffisants pour assurer la navigation et la sécurité. La présence d'un appelé, moi en l'occurrence, devait vraisemblablement être une erreur.

J'espérais pouvoir me rendre dans le noir à la passerelle, où peut être j'en apprendrais un peu plus. Dans la coursive, qui n'était pas bien large, je me retrouve face à un trois galons. Qu'est-ce que vous faites ici ? Juste le temps de me remémorer à quel grade correspondent ces trois galons, tout cela est très nouveau pour moi, et l'appellation correspondante. Heu, je suis nouveau, capitaine, je viens voir si je peux être utile à quelque chose.

- Ah oui, c'est vous l'appelé, je suis au courant. Il y a eu une erreur, ce n'est pas votre faute, mais vous n'auriez pas dû être affecté un 24 décembre, surtout dans les circonstances présentes. Retournez dans votre poste, et essayez de dormir. »

Je pensais que je n'allais pas pouvoir fermer l'œil, mais finalement, je m'étais endormi. Mon couchage était plus confortable que je ne l'aurais imaginé. On était au chaud, et j'avais l'impression, comme il n'y avait pas de hublot et qu'on était au niveau inférieur, de me trouver dans les entrailles de la bête, une sorte de dinosaure qui nous protégeait du froid et du vent. Finalement, il me plaisait bien, « mon » bateau ». Il me semblait un peu démodé, mais solide, prêt à affronter les éléments. Je n'étais pas inquiet, nous n'étions pas en guerre, la mer était calme. Tout bien considéré, j'étais heureux d'être embarqué. J'aurais tout le temps de découvrir les joies de la vie de fonctionnaire dans les quarante années qui allaient suivre. Au petit matin, j'entendis des explosions, des bruits inquiétants, que j'étais incapable d'identifier. Aussitôt, je sautai de ma couchette, enfilai ma tenue à la hâte, grimpai jusqu'au pont principal, et me précipitai sur le passavant tribord. Nous étions près du rivage. Il y avait de la fumée, et les bruits que j'avais entendus, c'étaient des tirs d'artillerie. Un désordre indescriptible sur la plage. Des soldats partout, avec une multitude de véhicules militaires endommagés ou abandonnés. Des camions renversés, des blindés en feu, détruits par nos soldats eux-mêmes, pour éviter que tout ce matériel ne tombe aux mains de l'ennemi ? Et puis des chasseurs à croix gammée qui tournoient, mitraillent, et des bombardiers en piqué qui lâchent des bombes. Les nuages sont bas, et la mer est de cette couleur indéfinissable que l'on appelle « manche de pelle ».

Ce que je voyais, je l'avais déjà vu, sous forme de photographies, et je retrouvais un peu l'atmosphère recréée dans le film de Week end à Zuidcoote. Cela correspondait aussi à ce que m'avait raconté mon père qui avait vécu tout cela. Nous étions devant la plage de Dunkerque, fin mai 1940.

C'est là que le commandant prit la parole, à travers le circuit de diffusion : « Ici le commandant. Au cours du petit carénage, a été installé un matériel ultra-secret qui nous a permis de remonter le temps. L'armée française et le corps expéditionnaire britannique sont pris au piège. Ils vont être tués ou faits prisonniers par les Allemands qui avancent inexorablement. Nous sommes là pour évacuer en priorité nos soldats, mais aussi les Britanniques si c'est possible. Nous allons les conduire à Brest. Pour l'instant, nous n'avons qu'une mission, en évacuer le plus grand nombre. Vous ne devez en aucun cas les informer de notre voyage dans le temps, sous peine de faire naître une panique qui pourrait nous mener à un désastre. Qu'ils sachent simplement que nous allons les mettre à l'abri. Notre responsabilité est écrasante. Je compte sur chacun d'entre vous. »

J'essayais de comprendre, de mettre un peu de rationalité dans l'incroyable. Ces soldats vont être tués sur cette plage, ou vont être faits prisonniers, et passer plus de 4 ans en captivité. Quelques-uns, vont parvenir à gagner Londres et reprendre le combat sous l'uniforme des Forces françaises libres. D'autres vont reprendre la vie civile à la faveur de l'armistice. Il y aura ceux qui attendront patiemment la fin de la guerre, ceux qui seront envoyés en Allemagne au titre du STO, ceux qui réfractaires au STO¹¹, entreront dans la clandestinité, ceux qui vont mourir écrasés sous les bombes, qu'elles soient amies ou ennemies, ceux qui entreront dans la Résistance. Mais si nous les embarquons, nous les conduisons irrémédiablement en décembre 1975, vont-ils se retrouver vieilliss de 35 ans ? Avons-nous le droit de les embarquer dans le futur ? Dans certains cas, on leur sauve la vie, et dans d'autres, on leur vole ces 35 années qu'ils n'auront pas la chance de vivre. Je voudrais bien être utile, et même si je ne suis pas sûr que ce soit le meilleur choix, j'aimerais participer à ce sauvetage. Une petite équipe descend les chaloupes pour aller chercher nos troupes sur la plage. Il y a des gestes que j'ignore, un matériel dont je ne saurais pas me servir. J'en ai la tenue, mais de toute évidence, je ne suis pas un vrai matelot.

Je vois de loin les soldats qui montent dans les chaloupes. Ils sont de plus en plus nombreux. Je me demande s'ils vont tous tenir dans le bateau, logiquement, nous ne devrions pas pouvoir en accueillir plus de 200, et encore, en tassant bien ! Et notre escorteur, s'il est long, n'est pas bien large, et il n'y a pas de place de perdue. Et pourtant, il avale cette marée humaine, à croire qu'il va recueillir toute l'armée française. Je me dis que les survivants du 18^e dragons vont peut-être embarquer sur notre navire. C'est le régiment de mon père, une unité de cavalerie motorisée. Vais-je être capable de le reconnaître, lui qui doit avoir tout juste 28 ans ? Que lui dire, sans qu'il me prenne pour un fou ? Si je suis ici, c'est qu'il n'est pas mort sur cette plage. À moins que je ne sois pas tout à fait vivant, et c'est pourquoi je serais le seul appelé à avoir été affecté sur ce bateau un 24 décembre ? Et ce serait la raison pour laquelle je ne joue aucun rôle, on ne m'a pas même embauché pour distribuer le thé, le café et les petits pains briochés à tous ces soldats épuisés ?

Lorsque je me suis réveillé, j'ai senti que le bateau ne bougeait pas. Nous n'avions pas quitté le bassin. Sans doute le repas de Noël, un peu trop copieux pour moi, avec cette solide ration de calvados, avait-il contribué à favoriser ces activités oniriques. Je devais attendre encore trois semaines avant de passer ma première nuit en mer, mais je l'attendais sans impatience puisque je l'avais déjà vécue dans mon sommeil. Le bateau était parti quelques jours pour essais après les réparations ou modifications effectuées par l'Arsenal. Comme on ne m'avait pas encore assigné de fonction précise, je n'avais pas à assurer de quart en mer, de sorte que j'ai passé ces premières nuits au chaud dans ma banette¹². Au retour, je devais encore attendre deux jours pour voir l'officier en second, qui, ne sachant pas trop quoi faire de moi au vu de, m'envoie faire une petite formation de « phoniste » : je serai standardiste à quai et opérateur de radiotéléphonie en mer.

Ma première nuit en mer et qui est restée la plus étrange, je l'aurai vécue à quai, et c'était une nuit de Noël.

¹¹Service du travail obligatoire, instauré en 1942

¹²Couchette du marin. Le hamac a été abandonné dans les années 60.

La poissonnière

Assise sur un banc, devant l'entrée de la bibliothèque universitaire sur le campus de Mont-Saint-Aignan, elle avait les bras encombrés d'une guitare volumineuse et semblait ne pas trop savoir comment placer ses doigts. Paul s'approcha de la jeune femme. Il l'interrogea du regard, elle lui répondit :

« Je viens tout juste de l'acheter. Je ne sais pas si j'ai bien fait !

Manifestement, c'était une néophyte, et Paul fut ravi d'exposer son savoir :

- Je connais cette marque, c'est une fabrication coréenne, plutôt soignée. Je ne dis pas que c'est de la lutherie d'exception, mais ce sont de bons instruments, parfaitement jouables, un excellent rapport qualité-prix. Ce modèle, c'est ce qu'on appelle un dreadnought. C'est fait pour accompagner le chant, avec un son puissant et des basses profondes. Personnellement, je n'aime pas trop, c'est encombrant, mais ça sonne bien. »

Elle essaya de former un accord de La mineur, une position des plus simples. Et pourtant, le son était faible et brouillé. « Vous permettez ? » dit Paul. Il ne l'avait pas tutoyée d'emblée, comme il est d'usage sur le campus, pour la raison qu'elle n'avait visiblement pas l'âge des autres étudiantes. Elle était encore jeune, la petite trentaine, mais c'était une femme, pas une gamine. Un visage agréable, un joli sourire, avec quelques rides naissantes au coin des yeux, pas de maquillage.

Il prit en main la guitare, et du même coup, eut la révélation de ce que cette énorme caisse dissimulait. L'apprentie musicienne portait un pull moulant au profond décolleté qui mettait en valeur une superbe poitrine d'autant plus évidente que sa propriétaire était plutôt menue. Assez troublé, Paul reprit ses esprits en posant ses doigts sur le manche de la guitare. Les cordes ne frisaient pas, l'intonation était juste. L'instrument était bien réglé. Il joua aux doigts la rythmique de Mystery Train, à la manière de James Burton. Certes, le jeu de Paul n'avait pas la fluidité exceptionnelle du maître, mais son exécution était très honorable.

« Je l'aime bien, cette guitare. Si ça ne sonne pas correctement, c'est que tu places mal tes doigts, ou que tu n'appuies pas assez fort, ou les deux. Mais il y a tout de même un petit problème. Tes cordes sont des cordes à fort tirant, c'est bon pour le son, mais difficile pour un débutant. J'ai l'impression que ce sont des 13-58, c'est un peu dur pour commencer ! Où l'as-tu achetée ?

- C'est un garçon avec qui je suis en cours qui me l'a vendue, 150 €.

- Le prix est plus qu'honnête, mais il aurait tout de même pu t'avertir pour les cordes. Tu devrais les changer, et demander un tirant léger, du 11-52 par exemple ou même extra-léger comme du 10-46. Commencer avec un tirant fort, c'est un truc à te dégoûter. Par la suite, tu verras si tu as envie de passer à des cordes plus grosses. Tu as une belle guitare, et si tu veux qu'elle sonne bien, il n'y a qu'un moyen : travailler. Gratter, jusqu'à ce que cela te fasse mal aux doigts, jusqu'à sentir les muscles qui souffrent.

- Tu pourrais me donner des leçons ? »

Paul sentit une émotion très forte l'envahir. Était-ce possible qu'il puisse susciter un intérêt chez la propriétaire d'une telle paire de seins ? Il n'avait jamais eu de petite amie ni même de flirt qui ait été à cet égard aussi bien pourvue. D'instinct, il pensa qu'il fallait jouer les intègres et les vertueux.

« Bien sûr, je peux t'apprendre quelques petites choses, mais ça resterait à un niveau élémentaire. D'ailleurs, est-ce que l'on a besoin d'un professeur ? Certains grands musiciens ont eu des professeurs illustres, d'autres sont des autodidactes. Une chose est certaine, quel que soit son niveau, on apprend toujours des autres, même des mauvais. En réalité je ne sais pas jouer. Je pourrais te dire que c'est parce que mes mains sont trop petites. Il y a un peu de vrai, mais la réalité c'est que je ne suis pas particulièrement doué, et comme je n'ai jamais travaillé sérieusement, j'en suis resté à un niveau amateur.

- Tu blagues, le peu que j'ai entendu, c'est super !

- Non, c'est du bluff. Les pros, c'est autre chose, et je ne parle pas des maîtres. À mon âge, James Burton jouait professionnellement depuis cinq ans, et Charlie Christian avait inventé un nouvel instrument, la guitare électrique ! Le classique, c'est peut-être par là qu'il faudrait commencer, et peut-être terminer. Il y a des virtuoses dans tous les styles, mais quand tu entends et plus grave encore, quand tu vois des vidéos d'Andrés Segovia, tu ne sais plus par où commencer. Je n'ai jamais essayé, beaucoup trop exigeant. Et Joe Pass ... La technique classique au service du jazz... Fabuleux. Avec ça, j'ai un gros handicap, je ne sais pas lire la musique, enfin pas vraiment. Ce n'est pas faute de bonne volonté, mais j'ai un blocage. Le même blocage qu'en maths. Il y a peut-être un rapport. Bref, il me faut des heures pour déchiffrer une partition. Donner des leçons, non, j'estime que je n'ai pas le niveau pour le faire. Tu me diras qu'il y a des nullités qui prétendent enseigner, mais c'est vrai dans toutes les disciplines, pas seulement la musique. Mais si tu veux, je peux te montrer quelques bricoles, pour s'amuser.

- Je veux bien. Tu sais je n'ai pas de prétentions. J'écris des textes, j'aimerais les chanter et c'est la raison pour laquelle je voudrais savoir jouer un peu de guitare.

- Tu es en quoi ?

- En psycho. Tu te doutes que je n'ai pas passé mon bac l'an dernier... Je reprends des études après m'être interrompue pendant plusieurs années. J'ai perdu récemment mon mari. Dans l'immédiat, je travaille dans le commerce, le vendredi, le samedi et le dimanche matin. Ça me permet de payer mes études, mais j'espère ne pas faire ça toute ma vie. »

Paul était de plus en plus troublé. Il avait observé les mains de la femme : des ongles coupés court, recouverts d'un vernis vert foncé largement écaillé, et toutes les marques du travail manuel, avec quelques blessures. Parce qu'il ne savait pas quoi dire, qu'il n'osait pas la regarder, de peur que sa concupiscence apparaisse trop évidente, il joua un peu sur la guitare, pour reprendre ses esprits.

« Bien, je te laisse changer les cordes. Quand tu auras monté des cordes moins dures, on se reverra, et je te montrerai quelques ficelles du métier.

Paul la quitta pour aller prendre le bus. Il habitait chez ses parents, à Bois-Guillaume. Il ne voyait pas l'intérêt de quitter le domicile familial alors qu'il était à quelques minutes en bus de la Fac, qu'il pouvait aussi venir en vélo lorsqu'il faisait beau et qu'il pouvait descendre à Rouen en moins d'un quart d'heure. Libre de tout souci matériel, logé, nourri, blanchi, il consacrait tout son temps libre à la guitare. Ses parents n'étaient pas mécontents de garder avec eux leur grand fils, un peu mou sans doute, sans grandes ambitions, mais gentil garçon. Paul était suffisamment lucide pour avoir compris qu'il n'atteindrait jamais un niveau qui lui permette de bien gagner sa vie avec la musique. Il avait compris qu'un guitariste professionnel devait, pour vivre confortablement, être capable d'accompagner n'importe quel artiste, d'enregistrer dans tous les styles, de la chanson à la musique de film ou au jingle publicitaire, du heavy-metal au musette. Il savait qu'il ne pouvait prétendre qu'à devenir un bon amateur. Quant aux études... En deuxième année de Lettres modernes, il espérait devenir enseignant, professeur des écoles ou en collègue. En y mettant le temps, il devrait bien y parvenir, d'autant qu'il n'y avait plus assez de candidats pour se présenter aux concours et que l'administration recrutait des contractuels. Et à ce que l'on disait, on n'était pas trop exigeant sur le parcours académique des postulants. Le salaire était mince, mais cela pouvait suffire à ses besoins Paul n'était pas exigeant, et ne demandait pas grand-chose à ses parents. C'est pourquoi, connaissant sa passion, ils avaient pour son bac, mis le paquet : une vraie Fender Telecaster de la Custom shop, avec son étui rigide en tweed. Les parents avaient jugé que c'était moins cher qu'un scooter, et beaucoup moins dangereux.

Dans le bus, il se traita intérieurement de triple andouille. Quelle belle réussite d'avoir joué les vertueux ! Il aurait parfaitement pu accepter, en refusant bien entendu toute rétribution, de donner des leçons à cette jeune femme, c'eût été la meilleure façon de nouer une relation. Maintenant, il ne savait pas comment rattraper le coup. Il n'allait pas courir après elle, lui dire qu'il avait changé d'avis. Sauf qu'elle risquait d'ici là de rencontrer un gratouilleux quelconque qui ne s'encombrerait pas de scrupules.

Dans le bus, il ruminait. Ce n'était pas une gamine de son âge. C'était une veuve, qui avait eu l'expérience de la vie conjugale et avec qui un jeune homme pouvait certainement apprendre beaucoup de choses ... Elle était bien jolie, et les quelques petites rides qui marquaient son visage la rendait encore plus émouvante. Et bien entendu il y avait ses seins. Paul n'arrêtait pas d'y penser, de les imaginer dans toutes les circonstances, et sous tous les vêtements possibles, et même sans vêtements.

Dans les jours qui suivirent, il fut plus assidu que jamais à la bibliothèque, espérant la rencontrer. Le malheur, c'est qu'il ne connaissait pas son nom, pas même son prénom, et ne savait pas à quels cours elle était inscrite. Psycho, c'est vague... Et il ne voyait pas comment il pouvait obtenir des renseignements de la part des autres étudiants. Il y avait bien un bibliothécaire, guitariste amateur avec qui il avait sympathisé. Il avait songé à lui demander d'interroger pour lui le système de prêt informatisé, en faisant une recherche sur les étudiantes en psycho. Il aurait fallu faire une sélection sur les dates de naissance, considérant que les étudiantes de plus de 30 ans n'étaient pas très nombreuses

au niveau Licence, mais ce critère n'était pas prévu, il aurait fallu faire une petite modification dans le programme, et cela, le bibliothécaire n'était ni compétent ni autorisé à le faire. Paul séchait même quelques cours, pour passer plus de temps à la bibliothèque, au cas où...

Il avait fait la connaissance d'un étudiant en psycho, un garçon de son âge et l'avait questionné.

« Ça ne te dis rien, une jeune femme dans la trentaine ? Plutôt jolie, les cheveux courts, mais très féminine et puis – il avait hésité – tu ne peux pas ne pas remarquer sa poitrine, superbe !

Le garçon fit mine de réfléchir, puis lâcha :

- La fille dont tu me parles, je me demande si ce n'est pas la nouvelle qui vient d'Indre et Loire, de Loches très exactement.

- Tu la connais ?

- Comme ça, je suis en TD avec elle.

- Tu connais son nom ?

- Bellepaire, il me semble.

Sans réfléchir une seconde, Paul avait réagi :

- Génial, merci, tu es un vrai pote !

- Mais non, idiot, je plaisante... Madame Bellepaire, de Loches, ça ne te dit rien ?»

Paul avait compris qu'il n'obtiendrait jamais rien de son nouveau copain. Les jours se suivaient. Paul passait tout son temps disponible à la bibliothèque. Ses parents se demandaient avec quelque inquiétude s'il ne s'était pas mis à travailler sérieusement. Le soir, aussitôt le repas terminé, il montait dans sa chambre et jouait, jusqu'au petit matin sans brancher l'amplificateur pour ne pas déranger ses parents dans leur sommeil.

Comme on devait recevoir des cousins, la mère de Paul avait prévu un repas de réception tel qu'en préparait sa propre mère, à savoir avec poisson et viande. Du temps de la grand-mère, une volaille venait s'intercaler entre le poisson et le rôti. Comme ça faisait beaucoup, on avait simplifié au fil des ans en supprimant la volaille, mais le poisson était toujours un colin entier, cuit au court-bouillon, et servi nappé de béchamel, avec des moules. Ce n'était pas ce que Paul préférait. Le colin à la béchamel, c'est du poisson qui n'a pas le goût de poisson. C'est fade et presque écœurant, mais ainsi le voulait la tradition familiale. Sa mère avait dit à Paul : prends ma voiture et passe chez le poissonnier de la place Colbert. Je lui ai demandé de me mettre de côté un beau colin. Paul ne s'était pas fait prier, sa mère ne confiait sa voiture qu'avec parcimonie, et c'était pour lui une fête que de conduire le petit cabriolet Peugeot.

Il faisait la queue dans la poissonnerie et fut au bord de l'évanouissement lorsqu'il reconnut la vendeuse, : c'était elle ! Il balbutia :

« Je ne savais pas que tu travaillais ici. J'ai cherché à te revoir à la bibliothèque.

- J'ai eu pas mal d'occupations ces derniers temps, j'ai dû mettre mes études un peu de côté. Que te faudrait-il ?

- Ma mère a commandé un colin.

- Oui, je suis au courant, il y en a un qui a été préparé. Il y a un petit ennui. Nous n'avons pas eu d'arrivage de colin, c'est un dragon. C'est un poisson des grandes profondeurs, qu'on ne pêchait pas jusqu'à présent, mais qui ressemble au colin et qui en a le goût. On le cuisine de la même façon. »

Elle lui présenta un poisson allongé, qui ressemblait effectivement à un merlu. Il était déjà pesé, vidé, la note était faite, il ne restait plus qu'à passer à la caisse.

Paul fut déçu qu'elle ne prolongeât pas la conversation, mais il devait bien admettre qu'ils n'étaient pas des amis, qu'ils avaient juste échangé quelques considérations sur la guitare. Si seulement il avait fait preuve de plus de simplicité, en acceptant de lui donner des leçons sans faire de chichis !

Enfin, tout n'était peut-être pas perdu. Il savait où la joindre. Elle lui plaisait dans sa tenue de travail, avec ses bottes en caoutchouc, son tablier ciré, et son calot, Et puis il eut une illumination. Il était à peu près certain qu'elle n'était pas allée acheter un nouveau jeu de cordes. Il pourrait un jour prochain, lui apporter un jeu de cordes à faible tirant en prétextant qu'il l'avait chez lui depuis longtemps et venait de le retrouver en faisant du rangement. Et à partir de là... Paul avait repris espoir.

Sa mère fut assez mécontente en voyant le poisson :

« Je sais reconnaître du colin, et ça, ça n'en est pas.

- C'est vrai, mais il n'y avait pas d'arrivage, on m'a donné quelque chose de comparable. C'est le dragon, un poisson des grandes profondeurs, qu'on ne pêchait pas jusqu'à ces dernières années. On m'a garanti que c'était le même goût que le colin.

- Qui t'a dit cela ? Ce n'est pas le patron qui t'a servi !

- Non, Maman, c'était une vendeuse.

- Une vendeuse ? C'est nouveau, parce que jusqu'à présent, ils n'avaient pas de vendeuse.

- Et tu as payé combien ?

- 15 Euros.

- Pour ce prix-là, ça m'étonnerait que ce soit bon. Enfin, passons, on va tout de même essayer.

La mère de Paul sortit du placard de la cuisine une grande poissonnière en inox, dans laquelle fit un court-bouillon, et lorsqu'il fut refroidi, déposa le poisson entier dans toute sa longueur. Elle ralluma le feu et mit le couvercle de la poissonnière. Paul et son père regardaient, conscients d'assister à une cérémonie rituelle, dont la liturgie se transmettait de mère en fille depuis plusieurs générations. Elle était d'autant plus importante que la tradition familiale était appelée à s'éteindre, puisque Paul n'avait pas de sœur. Le court-bouillon commençait à chauffer. Le couvercle de la poissonnière semblait se soulever. Ce n'était pourtant pas la vapeur, car la température était encore très insuffisante. Curieux, Paul souleva le couvercle, et le lâcha de surprise : le poisson remuait... C'était impossible, sorti de l'eau depuis plusieurs jours, il ne pouvait être que mort, sans compter qu'il avait été vidé. À mesure que la température augmentait, le poisson s'agitait de plus en plus. Il sortait la tête de la poissonnière, et l'on voyait que de toute évidence, il cherchait à mordre. Ses yeux, sans être véritablement expressifs,

manifestaient une extrême agressivité. La grande entaille que le poissonnier avait faite pour l'éviscérer s'était refermée.

Alors la mère dit : « Vous deux, le père et le fils, au lieu de rester là sans rien faire à écarquiller les yeux, vous pourriez éteindre le feu. Vous voyez bien que c'est la température de l'eau dans la poissonnière qui le ramène à la vie ! »

Le père s'approcha du fourneau pour éteindre le gaz. Le dragon jaillit de sa baignoire et planta ses dents acérées dans son bras. Fort heureusement, il venait du jardin et n'avait pas encore retiré sa veste de grosse toile, de sorte que la morsure fut arrêtée par le tissu épais et rugueux. Tombé sur le carrelage, au contact du froid, le dragon était redevenu inerte, gris, banal.

La mère de Paul avait pris sa décision.

« On ne va certainement pas manger ça. Mais ça m'ennuie de le jeter à la poubelle. D'ici que les éboueurs soient blessés. Et pas question de le mettre au feu dans la cheminée. Vous avez vu comment la chaleur le revigorait ?

Elle s'adressa à son mari :

- Tu vas mettre tes gants de jardin, et tu vas me le porter dans le broyeur à branchages. Réduit en bouillie, et mélangé aux copeaux de bois, ça m'étonnerait qu'il puisse se reconstituer.

Elle se tourna vers Paul :

- Avec tout cela, je n'ai plus rien à offrir à nos cousins. Tu vas aller immédiatement chez Picard, route de Neufchâtel, et tu vas acheter des queues de langouste, que l'on en ait un kilo à peu près. Prends ma carte. Je ne veux plus entendre parler de poisson, et dans l'avenir, tu t'abstiendras d'avoir affaire à cette vendeuse. C'est compris ?

- Oui Maman, répondit Paul la mine penaude.

Paul était fermement décidé à obéir à sa mère, mais s'il avait renoncé à avoir affaire à la marchande de poisson, rien de l'empêchait de revoir l'étudiante à la guitare ! La période des examens approchait. Au lieu de réviser, Paul passa ses journées à errer en vain sur le campus, entre le bâtiment de psycho, le restau U et la bibliothèque. Inutile de dire qu'il fut invité à passer les sessions de repêchage en septembre. Son père perça, avec difficulté parce que l'inox c'est très dur, deux petits trous au fond de la poissonnière. Elle est maintenant transformée en jardinière, garnie de pétunias.

Marc Authouart

<https://www.auteursnormands.com/marcauthouart>



Pour en finir avec le froid...

Dimanche 18 décembre 2022

Elle commence un journal parce qu'elle a froid

Elle commence un journal parce qu'elle a froid sans qu'il n'y ait aucun espoir que celui-ci cesse de quelque façon que ce soit

Et ce n'est pas en courant ou en marchant dans le froid même couvert que celui-ci va s'arrêter puisqu'il vient de l'intérieur

C'est un froid qui est en elle, c'est un froid qui est-elle.

Pourquoi un journal alors, pourquoi un journal ?

Parce qu'un journal est un chemin vers la fin, il est daté, car il va prendre fin un jour, un jour elle dira « c'est la fin »

Elle le dira parce qu'elle parle plus qu'elle n'écrit, elle parle, car elle est seule et la compagnie c'est la sienne unique enveloppante terrifiante elle n'a qu'une voix une seule qui ne cesse de lui appartenir elle n'appartient à personne d'autre

Donc elle marche et elle est couverte parce qu'elle a froid

Celui-ci va durer tant que durera sa vie il ne cessera qu'avec sa vie

Elle n'est plus une animale qui pense qui croit qui n'a pas envie de ne pas croire en la vie elle est humaine, donc elle croit qu'elle a ce pouvoir de mettre un terme à cette souffrance

Depuis quand est-elle là dans sa chair à la mordre ?

Elle a été insensibilisée de par sa volonté humaine de la rendre sourde et parfois supportable

Mais son humanité, sa part humaine a mis à mort sa part animale

Celle qui aurait fait qu'elle se terrerait pour se soigner, qu'elle se tairait pour ne pas gêner se cacher pour panser ses plaies ne pas penser ses plaies

Panser ses plaies pour souffrir encore plus de ce froid

À la limite, elle n'est déjà plus cette humaine qui marche dans le froid, elle est au-delà de l'humanité elle a dépassé des bornes infranchissables il y a quelques mois déjà

Aujourd'hui, elle écrit son journal pour en dater le début, mais surtout la fin, essentiellement la fin

Déterminer la possibilité d'une fin c'est encore espérer vivre de pouvoir mettre un terme à la vie sans mettre de terme au journal

Sans mettre un terme à la vie pour ne point terminer son journal

Elle marche pour décider qu'elle ne pourra mourir

Mais elle en croise d'autres des compagnons de journaux, des compagnons de la souffrance intérieure de ces froids infinis, que peut-elle faire pour eux pour nous quand elle ne peut rien pour elle ?

Ils ne sont pas ensemble ils sont les solitudes qui se croisent ne se parlent pas sont dans la volonté de l'ultime anonymat dans la volonté forcenée de ne rien voir et surtout pas les semblables

Elle n'est qu'une, pour ne pas être autre, elle n'est pas eux, car elle ne pense être qu'elle.

Dimanche 18 décembre 2022

Comme un dimanche maudit qui n'a jamais fait que commencer de s'étirer et de se finir par cette « balade » Qu'elle décrit ci-dessous ?

Ce matin donc, lorsque le froid l'a saisie et l'a jetée hors de son petit confort chèrement préparé chèrement agencé

L'évidence était que ce jour ne serait jamais fini, il puait déjà l'évidence de la journée sans fin

Elle n'a pas allumé, elle s'est vêtue des habits de la veille terne gris sans couleur

Juste cette parka qui est d'un rose sans avenir passé, lavé, délavé, pleuré coulant

Elle n'a pas allumé et elle a pris un café debout près du micro-ondes

Micro-onde qui ne projette pas la chaleur et qui fonctionne même sans chaleur

Le micro-ondes, parfait objet de la société actuelle complice de névroses complice de vies tristes au cours ininterrompu

Elle a posé le bol dans l'évier, elle allait passer la matinée à attendre cette partie d'après-midi où elle pourra se prouver en marchant que la vie est encore dans le mouvement

Dans l'attente de ce moment, elle reste debout pour souffrir de rester debout sans bouger immobile, le froid ne peut se déplacer, il est figé presque supportable

L'après-midi, la vie est le mouvement

Dans une fuite sans but sans paysage sans couleur

L'hiver est sa matière préférée grise humide froide inhumaine incertaine

Noël n'est juste que cette plainte qu'elle ne veut plus entendre et qui monte jour après jour dans les « foyers »

Noël ne tient pas que dans une seule journée, Noël se partage des semaines et des semaines en amont.

La course à la larme à la famille soudée ressoudée

Où les absents qui n'ont rien demandé sont de nouveau convoqués sans espoir de pouvoir dire non

Il faut dans cette société que des lumières transpercent ce gris

Il faut que, dans ce froid, ces couleurs froides, on aperçoive comme un phare une lumière une étoile

Comme si la société voulait nous faire croire à une suite heureuse à une suite pour le moins.

L'année suivante, un jour de plus qui est passé et on dit une année change, mais rien ne change qui ne doit pas changer

Ni la force

Ou ni le secours

La nécessité de mettre un terme à ce froid, ce froid intérieur et mortel

Il ne suffirait d'un rien un petit rien

Elle est prête et elle s'en contenterait

Il y a le froid de ceux qu'elle croise

Elle n'est pas seule

Et puis, une sensation qui vient à contre sens, elle cherche, elle explore et elle a ce sourire blafard que seuls les morts savent offrir à ceux qui restent à ceux qui luttent à ceux qui pleurent

Elle a ce sourire blafard de ceux qui ne savent pas qu'il existe peut-être quelque chose ailleurs loin d'ici dans un autre compartiment de la vie

Et ce froid intense qui en croise un autre et ce sont deux sourires qui se réchauffent et soudain jaillit le rire celui que nul ne peut contenir ce rire de deux personnes qui s'enivrent l'une de l'autre

Et ce froid qui, à jamais, malgré sa présence ambiante, ne rentrera plus jamais dans son cœur dans leurs cœurs

Ils sont deux, ils sont deux fléaux, des morosités des sans-gênes de la douleur de la souffrance que l'on veut imposer enfin à d'autres pour en supporter un moment le poids

Ils sont la force de la solution la fin de la morosité

Rien jamais ne pourra les atteindre malgré le froid malgré l'effroi les froids

De ceux qui ne vivent pas, de ceux qui ne savent pas vivre, car ils avalent, ils ingurgitent du prémâché, ils recrachent du consensuel

Ils créent de la grisaille à tour de bras de par leur seule volonté aphone desséchée incolore

Insipide

Et ces deux nouveaux rires fendent tout cela de manière indécente, violente, insupportable, à jamais inhumaine dans ce siècle tragédie.

Dorénavant, ils sont deux à cheminer côte-côte

Le froid émane toujours d'eux, mais il est comme partagé, la douleur est moins prégnante

Ils ne se regardent pas

Ils ne se sourient pas

Le silence entre eux comme une caisse de résonance et ils aiment qu'elle reste vide

Chaque jour sans mot, sans se prévenir, chacun de d'eux sait à quelle heure il doit se mettre en route

Il ne regarde même pas l'heure

Il a la certitude d'être toujours à temps à l'endroit voulu

Ils ne se donnent pas la main, jamais

Seulement, parfois, à quelque instant l'un d'eux hésite tremble

Alors, aussitôt sans aucun signe encore n'ait été apparent, l'autre agrippe la main de son voisin la lui serre très fort pour lui suggérer l'idée qu'il n'est pas seul

Qu'il ne le sera plus jamais et que, jamais, il ne faut s'arrêter.

Quand l'autre a repris sa confiance, quand son pas de nouveau est assuré, quand son regard se fait lumineux parce qu'il se sent soutenu, les mains se lâchent, elles n'ont plus rien à faire l'une dans l'autre, mais à la moindre hésitation, au moindre soupçon de panique, de nouveau, elles se rejoindront.

Ils furent deux pendant un temps qui pouvait apparaître long à ceux qui les contemplaient, les suspectaient de quelques manigances bizarres

Ces êtres étranges qui ne s'arrêtaient jamais qui ne regardaient jamais autour d'eux

Puis, un jour, un autre de ces êtres étranges croisa leur route sans qu'aucun mot ne soit échangé, il se mit à leur côté et chemina avec eux

Ils étaient trois maintenant à défier ce froid, leur froid qui, par le nombre, allait peut-être être vaincu définitivement.

Puis, de trois ils passèrent à 4, puis 5 et alors le nombre ne cessa de grandir

Sans qu'il fût une quelconque menace pour qui que ce soit, les forces de l'ordre commencèrent à se questionner

Qui était donc ces êtres étranges qui se retrouvaient mystérieusement toujours à la même heure, au même endroit, en même temps

Marchant d'une même cadence sans se soucier de qui que ce soit, sans plus avoir peur de voir la police les suivre

Ils marchaient.

Ils étaient les combattants du froid

Personne ne pouvait les arrêter

Personne n'avait le droit de les arrêter

Personne ne trouvait la moindre excuse pour les arrêter.

Ils semblaient tous sympathiques et très calmes

On sentait qu'il régnait entre eux un lien profond

Ce lien qui leur permettait, pendant le temps où ils marchaient ensemble, unis par un même but, de combattre ce froid qu'ils n'avaient jamais vaincu.

Du nombre unique et simple, ils devinrent la multitude

Ce mot qui sent les étincelles, le feu qui couve, ou la braise ardente.

Alors, il y eut dans cette ville étrange qui pourrait être n'importe laquelle, puisque le froid est en l'individu qui ne vit pas des longs rubans d'êtres humains qui marchaient ensemble sans être véritablement ensemble, sans se regarder, sans se comprendre, mais qui se reconnaissaient à ce froid que l'on sentait sortir d'eux à leur approche.

Altérité Fugue

Et la nuit nous a absorbé. Nous a conduit jusqu'à chez elle. Chez elle, comme un foyer que l'on fuit lorsque l'on est con et que l'on tente de faire croire que l'on veut vivre autre chose. Je la regarde et elle est heureuse. Et je ne le suis pas. Je lui impose ma face rictus alors qu'elle veut me faire les plus beaux sourires. Je veux m'enfuir et je me retrouve dans son lit nu. Elle se met nue devant moi. Pas de fausse pudeur. Je suis à elle, elle est à moi donc, elle est nue et s'offre. S'offre. Offrande vexatoire de la fidélité à l'invisibilité. Je ne pense pas que je perdrais plus que j'ai perdu ces jours-là. Regarde la marcher devant moi. Elle est chez elle, nue, son homme est dans le lit nu, comme des promesses qui se font attendre patiemment. Attentes qui seront déçues. Nous aurions dû envisager cette merveilleuse aventure comme un projet pour plus tard. Pour une époque qui lui aurait été destinée. Je vais le dire aujourd'hui pour ne jamais plus le dire. Mais je le ressentirais alors que la mort me mord les tripes. Valérie... Son visage n'est plus là, mais il place autour de moi comme une vague réminiscence. Je ne cherche même pas à lutter. Même plus. Je l'ai devant moi. Elle vient se coucher à côté de moi. Elle se colle. Elle empreinte mon corps que je tente d'anesthésier. Rien ressentir. Rien trahir. Rien affermir. Elle pose sa tête sur mon torse et c'est le début de deux semaines de vie commune. Je ne peux même pas fuir ce confort que je n'aurais jamais apprécié si je n'étais pas déjà mort de son absence.

Je ne parlerai plus qu'à toi qui pars

Discussion imaginaire avec M. Partie I

M., cette discussion, nous ne l'aurons jamais...Elle est née morte dans mon rêve de la tenir...Tu as disparu parce que je t'ai fait disparaître, j'ai créé la disparition de ma curiosité...

Je voulais te dire, j'aurais voulu te dire, j'aurais souhaité avoir le courage de l'impudeur de te dire : je t'ai connu et je vais être obligé d'arrêter d'écrire. J'en suis obligé, car j'ai atteint la fin d'une ligne droite.

Elle a été rapide, directe, intransigeante, éprouvante, exigeante... mais tellement joyeuse.

Elle a été joyeusement captivante, désolante, irritante, mais je ne pourrais plus jamais écrire sans penser que tu l'as déjà dit, écrit et tellement mieux.

Je ne vais plus écrire non parce que je n'aime plus écrire, non, au contraire, je ne vais plus écrire puisque tu as écrit mieux ce que j'aurais pu écrire si j'avais eu ton talent.

Je ne vais plus écrire, justement parce que je ne lirais plus ce que j'aurais pu écrire si j'avais eu un jour une parcelle de ta clairvoyance.

Je vais arrêter d'écrire pour arrêter de ne plus lire ce que je cherche, mais lire ce que je vais découvrir.

Cette discussion, nous ne l'aurons pas, car tu es déjà parti...

Parti, par ma faute, parti, en tentant de te retourner, honnêtement, peut-être, sincèrement, sans doute, mais parti.

Tu m'es parti car je n'ai pas su te dire de ne pas partir.

Et pour te paraphraser : « Je ne vais plus écrire, non parce que je t'ai rencontré, mais parce que je n'ai plus à écrire que je t'ai rencontré ».

Discussion imaginaire avec M. Partie II

M., tu dis, je le dis aussi parfois, dans ton dernier roman de pensées, lorsque je ne vais pas bien, que la révolution, quelle qu'elle soit, est toujours trahie. Comme une conséquence évidente de son destin, la trahison est le destin de toute révolution. Mais je peux dire aussi, tu ne le dis pas, ou pas vraiment, ou peut-être le penses-tu sans le dire, sans l'écrire, seules les révolutions messianiques sont amenées à être victorieuses.

Pour le malheur de ceux qui n'en veulent pas de celles-là, pour ceux, à long terme, qui n'en veulent plus après les avoir amenées à gouverner.

Alors, peut-on encore en vouloir une ? Cela reste un rêve que l'on peut avoir. Comme quelque chose qui peut nous aider à tenir, une sorte de béquille. Qui peut encore rêver d'une révolution alors qu'ils en craignent la trahison, qu'ils savent assurément que, de toute façon la trahison en sera la conclusion ? Tu dis également, je le pense et je peux l'écrire dorénavant, « la politique est une malédiction et n'est que malédiction ». Je ne le pense pas parce que tu le penses, que tu l'écris ; je le pense également parce que je ne l'ai pas encore écrit mais que je le pense depuis bien longtemps.

M., tu dis que l'on ne peut être que déçu de la révolution, car elle n'est jamais ce qu'on espère. Mais toute une population peut-elle vouloir la même révolution, sans croire au messianisme, sans ne plus

croire au messianisme religieux ? Peut-on plus croire au messie de la politique qui est une malédiction ? Le messie de la malédiction, peut-il être le guide d'un peuple qui ne rêve plus que du malheur de peur de prendre en main son potentiel bonheur ?

M., tu dis, tu ne le dis jamais assez fort pour que quelqu'un puisse le croire, tu dis que tu fuis la politique, que la politique c'est fini pour toi. Pour ne pas le dire suffisamment fort, elle est dans ton métier, elle traverse tes écrits que tu ne veux plus écrire parce que tu dis ne plus croire en la politique, elle est dans tes relations, celles-là même que tu fuis sans les fuir puisqu'ils sont invités à écrire dans ta collection.

M., cette conversation ne pourra jamais exister, pour n'être que virtuelle. Je suis mon Dargerman, je suis mon M ; je suis celui qui lit et que tu écris ; tu es celui qui écrit pour celui qui lis mais qui n'écrira plus.

Discussion imaginaire avec M. Partie III

Cher M.,

Tu me l'as écrit personnellement, et je le lis dans ton roman à penser. À penser l'avenir ? À penser que la police est partout, même dans des relations qui sont nées, mortes, nées/mortes, sans conséquence, me laisser pantois de bêtise, seule avec ma bêtise.

« J'avais noté ceci à ton attention : le nom n'a rien d'intime puisque sa fonction est sociale. Mais le vérifier relève en principe de la police. »

Tu es tout ceux qui ont fui quelque chose ou quelqu'un.

Peut-être t'ai-je posé cette question parce que, moi aussi je fuis ? Je fuis quoi ? Mais moi... Je me fuis depuis que je sais que je ne suis pas celui que je devrais être... Je suis devenu celui que les autres ont fait de moi, ont pensé que je devais être ...

M., tu sais, tu le sais toi, que jamais tu n'arriveras à te fuir indéfiniment... Mais tu le sais... C'est pour ça que tu ne peux plus t'arrêter, te poser, et tu regardes tous ces chemins que tu as parcouru... sans te poser... avec la crainte de te poser... de poser tout ça... de te dire : « C'est bon, c'est fini... Je ne peux plus aller plus loin »

Et qu'est-ce qu'il adviendra ce jour-là ? M., feras-tu l'irréremédiable, l'as-tu déjà fait ? L'as-tu déjà préparé ? Tu n'as pas encore donné la date mais ce chemin, c'est celui que connaissent tous ceux qui fuient...

C'est pour cela M. que tu aimes l'horizon de la mer à F., parce qu'un horizon, on ne peut jamais l'atteindre. Alors, on peut le regarder, le scruter et se rassurer, car, pour le rejoindre, on sait que la route est longue, inatteignable, comme le but de la fuite ...

M., un nom, une histoire, celle de EUX, celle que l'on t'a obligé à porter, alors que c'est mort qu'il te "voulait".

Mais M., cher M., ta dernière fuite sera peut-être ton dernier choix... le plus dur... Le plus terrifiant... Tu ne pourras jamais fuir ceux qui t'aiment, jamais.

Discussion imaginaire avec M. Partie IV

M. comme il est curieux, je me dis, que tu veilles à tel point disparaître que tu ne veilles que connaître la vie de ceux qui t'interroge.

Qui interroge ta fuite, nos fuites, et nous les aimons mystères, curiosités non révélées, accrues, ardentes, frénésie...

M., ton nom comme une trace indélébile de ton passé. Tu connais les anecdotes des uns et des autres, tu es l'inspecteur de leurs morts, le biographe de leur disparition, tu l'exposes, tu expliques que toi tu ne veux pas que l'on connaisse, que tu refuses que l'on cherche.

M., tu portes fascination à la disparition brutale, comme celle que tu n'as pas faite, que tu n'as pas brutalement infligée, à toi, à ceux qui t'aiment, à ceux qui se posent question.

Tu as choisi la disparition lente de la fuite.

Tu dois l'entendre, je te l'écris, je te le dis, ta disparition est violence pour ceux qui t'aime, que tu n'aimes pas, pas forcément, pas forcément, puisque pas de volonté d'attache, ou que tu t'efforces de ne pas aimer.

Tu fuis les attaches, toutes, les familiales, les amicales, celles que tu as choisies, à un moment, qui, aujourd'hui t'encombrent.

M., ta fuite est la vision, la trace, l'absence de ton égotisme. Et, de fait, M., je te le dis, je te l'écris plus que je ne te le dis, puisque tu as fui ma question de par ma faute, tu m'as fui par mon propre choix de ne plus te voir, de te croiser, tu nous exposes à ce que tu détestes qui n'est pas toi, proche ou lointain.

Autre paradoxe M., pourquoi m'as-tu approché, parlé, jusqu'à la sympathie apparente, réelle ou feinte ? Toi qui fuis toute relation, toute relation amicale, et surtout familiale ?

Tu voulais te prouver (m'infliger) que tu étais encore en capacité de fuir de nouveau... Tu l'as dit, écrit, tu me l'as dit, tu me l'as écrit...

M., j'ai été, vis-à-vis de toi, le Dagerman de M., comme Dagerman réel ou double fut celui de Nietzsche. Tu es Nietzsche et je suis ta Lou ?

Quelle est donc cette construction de l'approche qui n'en était pas une, pas une réelle, une feinte, une approche esquive ?

Je te l'ai écrit, faute de te le dire, je ne connais ni légèreté ni paix.

Je suis moi qui ait rencontré M., aimé M. et qui, déjà, depuis même le début, même peut-être avant que je te connaisse (reconnaisse ?) regrette M., la disparition de M., le regret peut-être même de t'attendre sans que tu viennes, sans que tu viennes, vraiment. Ou, que tu viennes, mais que tu ne me reconnasses pas, comme un qui aurait pu, qui aurait dû...

Peut-être celui qui aurait pu te faire douter, te faire remettre en cause la fuite, les fuites, toutes les fuites.

M., permets-moi d'avoir cette immodestie puisque nous ne l'avons jamais évoquée, nous ne l'avons jamais espérée, nous n'en avons peut-être jamais eu l'idée.

Je suis celui aussi qui fuit, qui ne veut s'attacher, qui ne s'attache pas, mais à quel prix ?

Discussion imaginaire avec M. Partie V

M., tu n'es que ce que tu écris ? Tu n'existes que parce que tu penses ? Par ce que tu penses ? Une pensée plus haute que la vie, plus haute que l'existence.

Mais M., tu existes déjà par tes fuites constantes, tu existes par tes absences auprès de ceux que tu as fuis, ceux qui, peut-être, espèrent un retour, et même ceux qui ne l'espèrent plus, mais le souhaitent. Tu existes par ceux que tu vas bientôt fuir de nouveau, ceux qui désespèrent de t'aimer sans retour, ou alors, faussement, ou alors, ceux que tu aimes, mais que tu vas fuir quand même, car ton existence est la fuite. Tu l'écris, tu le dis, tu fuis, tu fuis, en désespoir de cause. Tu ne te fuiras jamais assez.

Il fut un temps où je ne pouvais plus te parler. Le monde dans lequel tu t'es enfermé pendant ces quelques pages m'asphyxait. Je ne pouvais articuler une pensée et j'ai même eu le culot de penser que tu te trompais. Il ne pouvait pas être question dans un monde que j'avais désormais décidé de quitter, de fuir, pour le coup, de fuir définitivement pour justement penser te rejoindre, mais hélas, te rejoindre, aller vers toi semble me ramener vers mes démons. M., puis la fenêtre, l'ouverture, la lumière, il y a l'amour, toi qui ne crois plus en rien, qui semble ne plus croire en rien, dis-tu, écris-tu, mais toi qui aime l'amour, qui veut croire en l'amour, qui croit en l'amour, mais, écris-tu, pas l'amour vulgaire, non, seulement celui qui rejoint l'universel. M. je pense que tu l'as trouvé, tu sais que tu l'as trouvé, ne l'écris-tu pas comme pour conjurer un sort, l'écrire serait le perdre, pour le moins le montrer, le dévoiler, pour le mettre en péril, en lumière qui se ferait agresser. Tout cela se cache, se tait, tu l'écris pour un autre, celui que tu caches être, celui qui est ton double, celui à qui tu dis « tu » ... Sans doute le dernier recours après la révolution, après la politique, ces désillusions, dis-tu, écris-tu, jusqu'à dire, sans hésiter, des malédictions, de réelles malédictions, que ce ne sont que ça... au nom de ceux qui en sont morts, ou mortellement affectés en ont-ils fait leurs raisons de suicides ? Ceux que tu as suivis, pas à pas, dans leur déliquescence, jusqu'à disparaître de leurs vivants dans leurs morts, dans leurs inexisterances de morts, ceux que l'on ne découvre que tard, par hasard, ou par erreur, de celles que l'on doit élucider... Cette limite en lame de rasoir que tu sembles enjamber comme pour une marelle endiablée jusqu'au soleil ? Ton soleil vers lequel tu sembles revenir à chaque fois, comme pour te ramener vers la vie, vers la lumière... celle qui te permet d'en apercevoir encore en toi.

M., je t'ai aperçu aujourd'hui, je le devais, c'était écrit, quelque part entre nous, un pacte silencieux et secret et j'ai souri, cet après-midi, je souriais en te voyant, vivant, heureux parce que deux, heureux parce deux sans eux, ces ombres, ces nuages, ces obscurités jamais assez lointaines...

Discussion imaginaire avec M. Partie VI

Ma mère ne s'est jamais absentée de rien, jusqu'à ce qu'elle existe. Qu'elle existe dans le monde qu'elle traverse, le monde dans lequel je ne suis pas, pas plus qu'elle n'est mère.

Ma mère, à jamais ne la voir vraiment, elle n'a jamais perçu que la peur de ne pas comprendre ce que je suis et ce que je pense.

Ma mère, de ne pas vouloir aimer avant de comprendre, n'a jamais eu la force, la volonté, la force de la volonté, ou la volonté d'avoir la force d'aimer avant de comprendre, aimer pour comprendre.

Tu peux le comprendre, M., dans le monde des « Mort-nés/eux », ce que tu décris est ce refus d'amour sans qu'il n'ait besoin de raison. Peut-on nommer ce qui ne ressemble à rien de ce peut ressentir un être humain pour un autre, étranger de par la volonté, étranger, car sans volonté de chercher à aimer, aimer c'est s'encombrer, c'est alourdir le voyage auquel nous n'avons jamais eu le droit de participer. Nous ne faisons même pas office de bagages encombrants.

M., nous imitons si bien la vie qu'on arrive à se prendre au jeu.

Discussion imaginaire avec M. Partie VII

Si nous pouvions revenir à la première discussion qui n'aura pas lieu, qui n'a jamais eu lieu, que jamais je ne pensais que tu aurais pu être celui qui m'écouterait, comme tu écoutes, physiquement, complètement, dont il ne sera plus possible qu'elle existât un jour ou l'autre, je te lis. Je te lis comme si rien d'autre ne pourra être lu par moi, comme s'il m'était dorénavant interdit de lire, d'écrire, de penser même. Je te lis, M., comme la fin de la recherche, de ma recherche, sans vraiment chercher, mais en l'espérant, le souhaitant. Je n'ai plus à rechercher, j'ai trouvé. Sans savoir qu'on le cherchait, on sait, on sent qu'on l'a trouvé, comme une plénitude. Mais y ai-je trouvé la paix ? Un apaisement même momentané ? Et de savoir que je ne devrais plus avoir à écrire, allait-ce être l'enfer ? Un désespoir insurmontable ? Comme une mission que je m'étais imposé que je n'aurais plus à subir, à m'imposer, comme l'on s'impose parfois des plaisirs malsains, sains, heureux, perturbants, savamment perturbants.

Non, j'étais apaisé, heureux que cela existât même si je n'en étais pas l'auteur, heureux peut-être parce que je n'en étais justement pas l'auteur.

Mais vas-tu aussi disparaître M. ? Vas-tu aussi vouloir tout détruire comme Kafka ou ce fameux mystérieux Adler, qui a disparu au point de ne pas avoir existé, vraiment existé, que l'on doute qu'il existât tellement il disparut, comme le prétexte de ce que tu cherches à nous imposer, un jour, à un moment que tu choisiras ? Car tu es, malheureusement pour ceux qui veulent t'aimer en toute indiscretion, comme un artiste qui peut penser, qui a le droit de penser que rien ne doit lui survivre au-delà de notre affligeante présence. Comme tu dis, mourir entièrement, complètement, plus qu'assez, en tout cas. Rien ne fut, tout passe qui ne laisse pas d'empreinte.

Il y a des livres que l'on n'a pas envie de finir, pas le droit de finir, qui sont pleins, libres, aérés, denses. Des livres qui nous complètent, qui nous enveloppent, qui parcourent nos vies sans nous lâcher.

Discussion imaginaire avec M. Partie VIII

Tu sais M., cet après-midi, j'ai pleuré.
J'ai pleuré en passant devant le rideau fermé.

Définitivement fermé ? En tout cas, pour moi, il l'est. De par ma seule volonté, de par ma seule erreur. De cette insurmontable erreur que j'endosse comme un costume trop serré qui m'étouffe, qui bloque mes mouvements, mes déplacements ; qui laissent des empreintes sur mes pensées, mes errances littéraires, poétiques ou insomniaques.

M., tu es parti, sans me laisser l'espoir de te revoir. Je pense que je ne te reverrais même plus.

Ne plus t'apercevoir marchant à côté de celle qui te côtoie, qui ne te pose plus de question, (T'en a-t-elle déjà posé ?), de ne pas te connaître, de ne pas chercher à te connaître pour être encore à tes côtés, pour prévenir une fuite, la dernière avec elle, donc elle marche, en silence, non dans la confiance, elle t'aime donc elle n'ose plus te connaître, ne te questionne pas, elle, elle aime dans l'ignorance comme tout être qui aime vraiment sincèrement.

Ne t'ai-je pas aimé ?

Non, je t'ai admiré, comme un fan, comme un groupie qui voulait faire croire à de l'intimité. Mais non, M., ce rideau, ne s'ouvre pas, même ouvert.

Alors, simplement, sans m'y attendre, sans que l'instant soit issu d'une réflexion ou d'un chemin de réflexions dont la destination était cette pensée ; non, elle s'est imposée, une évidence, une fulgurance : et que vais-je devenir de ne plus te voir ? Que vais-je devenir de ne plus t'apercevoir dans cette petite ville F., devenue selon tes dires : « *qui change trop et devient de plus en plus une sorte de parc d'attractions pour une population de touristes infantilisés* ».

Et puis, l'instant d'après, lors d'un moment de paix et de silence, j'ai repris la lecture d'un de tes ouvrages qui ne parle que de disparition, mais pas forcément la mort, la disparition dans sa globalité : œuvre, histoire, nom et physique. La mort *assez*. *On ne meurt jamais assez*.

J'ai aussi cette envie que rien ne subsiste de moi, rien.

Mais, doit-on l'imposer à une famille que l'on s'est construite ? Doit-on ? Si cette famille l'accepte, peut-être. Mais encore faut-il avoir la vraie conscience d'un être qui disparaît totalement, ce qu'il laisse comme empreinte de sa "*plus d'existence*". Je vis, personnellement, depuis ma naissance, presque, avec un être qui a *disparu*, avec la construction matérielle de sa disparition : dans le langage, dans les preuves de son existence. De ne pas vouloir imposer les questions de la non-existence, je m'en suis imposé un traumatisme, celui que je n'ai pas voulu imposer à ceux qui ont vécu cette disparition.

Pour conclure M., cet échange, que j'écris, car, de le dire, je n'en aurais pas le courage, ou le temps de trouver le courage de te le lire, de te l'imposer comme aujourd'hui, tu t'es imposé à moi, comme une partie de ma vie. De mon esprit.

M., tu n'aurais jamais eu à parler de toi, puisque, de toi, je ressens ce que je veux de toi, et sûrement pas la vérité

Discussion imaginaire avec M. Partie IX

Mon cher M., que fut cette scène que nous vécûmes cet après-midi ? Cette étrange gêne de deux individus qui veulent s'éviter ; l'un peut être véritablement comme parce qu'il a accepté la décision de l'autre tout en tentant vainement de la contrer, d'y mettre un terme, de rassurer, d'exhorter à surseoir à cette décision, qui n'en était peut-être pas une, juste l'erreur d'un instant de tristesse infinie de s'être senti comme les autres personnes, celles que l'on méprise, qui jugent, qui enquêtent, ceux qui ne cessent de mettre des étiquettes, qui perforent les individualités, et qui s'immiscent dans les intimités.

Oui, tu fus celui-là, le temps d'une question. Mais tu l'as rejetée, sans attendre une réponse, sans attendre la sentence de ta punition, sans attendre un instant plus propice pour tenter de t'excuser, t'excuser de toi-même, cherchant dans quelques réponses celle qui te permettra de croire qu'il ne s'est rien passé. Mais il s'était passé cette chose étrange lors de laquelle tu t'es cru autorisé à poser cette question en forme de couperet.

Et l'autre, l'autre, qui a tenté vainement de marcher vers lui, ne sachant plus, n'espérant plus, n'y croyant plus et prenant de pleine face cette décision qui fut la tienne : celle de changer de route. N'as-tu pas profité que nos yeux se sont perdus pour faire ce choix, qui n'en était peut-être pas un à ce moment-là, mais plus une instinctive décision, celle de respecter, de ne pas laisser de chance, de ne pas être celui qui revient, peut-être à tort en passant au-dessus de la décision de l'autre de ne plus se voir.

Mais tout s'est joué en quelques secondes, les seules secondes nécessaires pour faire ce choix, qui n'en fut peut-être même pas un puisque cette situation n'avait sans doute jamais été évoquée, ni par l'un, ni par l'autre : que ferais-je si nos chemins devaient se croiser dans cette ville ? Sans doute n'y avons-nous pas réfléchi, car nous savions que nous déciderions sur l'instant. Ce fut ta décision, tu as été le seul à la prendre.

Mais qu'en a pensé C. ? Soumise, complice, elle t'a suivie. T'a-t-elle conseillée de ne pas faire ça et cette décision fut l'objet de la discussion qui suivit cette rencontre. Sans doute, M. as-tu su lui expliquer pourquoi il ne fallait jamais laisser de chance lorsqu'une personne blesse, se croit blessé, se sent rejeté. Ne l'as-tu pas été tant et tant qu'aujourd'hui, il est hors de question, ne serait-ce qu'une seconde, que ce soit toi qui sois rejeté une nouvelle fois. Chaque fois maintenant, tu rejetteras, ou tu fuiras. Mais le rejet est en soi une fuite.

M., lorsque je t'ai vu venir vers moi, j'ai reçu un double choc. Tu étais encore présent dans cette ville que tu voulais fuir de ne plus t'apporter le confort de l'anonymat, la sécurité de l'inexistence. Car, en fait, M., tu fuis la vie. Tu fuis tout ce qui constitue la vie. Tu marches, errance sans but, tu devises, face à un silence docile, tu ne peux pas t'arrêter, ne jamais s'arrêter.

Puis, moi, qui ne savait que faire, qui étais presque à accepter de te reparler, c'est-à-dire, revenir lâchement sur ma décision, sans me préoccuper de ce que tu voulais toi, sans penser à ce que tu pourrais penser de moi, de ma lâcheté, de ma volonté de bafouer une décision prise. Presque heureux de ne pas

tenir parole, cet engagement que j'ai pris avec moi-même, en t'excluant comme celui qui sollicite. Tu ne sollicites jamais, M., ou alors, si peu de temps, que tu ne laisses à l'autre aucune possibilité de revenir sur ce qui fut un mouvement d'humeur, de honte.

Tu as tourné dans la rue la plus proche pour que nos chemins ne se croisent pas. Ne se croisent plus.

M., cette fois-là, j'ai véritablement pris ma punition en pleine face. Avant, ce n'était moi-même qui me l'étais infligée, sans t'inclure. Mais, aujourd'hui, c'est toi qui me l'as infligé, en m'excluant.

Ce détour, me l'as-tu infligé, car tu voulais respecter ce que je t'avais dit ? Te heurtant, tout en me heurtant ? As-tu fait ce choix, car tu ne veux plus toi me voir ?

M., finalement, aujourd'hui, je sais que te voir me voir sans te parler, sans me parler, est une douleur que je ne peux que difficilement supporter. T'apercevoir à la dérobée est une petite joie toute sensible, mais te voir m'éviter volontairement m'est une agression que j'ai moi-même orchestrée sans vraiment en avoir conscience, au moment de la décision, de toutes les conséquences.

Peut-être que toi partant, toi parti, ces rues vont-elles redevenir ce qu'elles sont en vérité, des artères vides ou presque vides, puisque sans humanité.

Mais toi, partant, parti, c'est savoir concrètement que, à ce moment-là, à ces instants où je ne t'apercevrais plus, ce sera ce définitif qui fait mal.

Discussion imaginaire avec M. Partie X

Je suis toujours dans la déshérence.

Je cherche à t'apercevoir sur les artères que je suppose que tu serais apte à arpenter. Celles qui te procureraient le moindre mal, qui t'éviteraient de croiser ces êtres qui t'insignifient. Qui te heurte. Qui nous heurte ; dont l'existence nous insupporte.

Pas leurs discours, pas leurs regards, non, plus amples, plus amplifiés : leur simple existence, leur simple encombrement des espaces. De tous les espaces. Ils insupportent l'air, les paysages.

M., en te cherchant, je me disais, je l'écris, reconnaitrais-je C. si elle était seule à se promener ?

D'ailleurs, la laisses-tu seule dans ses rues, croiser ces personnes qui t'insupportent de par leur simple existence, l'occupation de quelque espace qu'ils utilisent de leurs présences ? Je ne te vois pas la laisser seule traverser cette ville quand tu penses ce que tu penses de l'amour.

Elle aime parler, elle veut être celle que l'on écoute, enfin, définitivement. Elle veut être celle qui sera au centre des discours, des pensées, elle veut être C...

Comment je peux la définir ?

Comment je me la représente ?

Comment je veux qu'elle soit ?

Comment elle peut être pour pouvoir vivre à tes côtés ?

Comment je pense qu'elle devrait être pour être un minimum heureuse à tes côtés, dans ton ombre, dans tes pas ?

La vie près de toi, dans ton espace, dans celui que tu peux lui accorder pour qu'elle ne bloque pas une fuite, qu'elle ne puisse bloquer une pensée ? Sans qu'elle puisse te déranger ?

Peut-elle exister hors de ce que tu as envie qu'elle représente pour toi ?

N'existe-t-elle que lorsque tu as besoin d'elle, de son amour, de son oreille ? Qu'elle acquiesce à ce que tu dis. Qu'elle ne soit plus que celle qui t'admire, qui te comprenne.

Mais est-elle d'accord avec tout ce que tu dis ? Tout ce que tu penses ?

Tout ce que tu lui imposes. Et ces fuites, va-t-elle toutes les subir ? Va-t-elle être toujours à tes côtés ou cherches-tu à la dégouter afin qu'elle parte, qu'elle te quitte pour te permettre enfin de dire : « elle ne m'aimait pas », pour qu'elle te justifie dans ce que tu penses être la vérité ?

Et si un jour, elle te disait ce qu'elle pense réellement ?

M., as-tu toujours raison ?

Penses-tu toujours avoir raison ?

Veux-tu toujours avoir raison ?

As-tu toujours envie d'avoir raison ?

Pourtant, peux-tu avoir toujours envie d'avoir raison ?

M., cette question que je ne te pose pas, que je ne te poserais pas, pas comme celle que je t'ai posée qui pourrait être plus importante que celle qui nous a séparés : aimes-tu C. ?

Je veux dire sincèrement, franchement, indéfiniment, comme je pense qu'elle t'aime, comme elle te prouve qu'elle t'aime.

Pourrais-tu lui prouver, si elle te demandait d'arrêter, de vivre, de ne plus fuir. Es-tu prêt à t'arrêter, à écouter, à l'écouter ?

Discussion imaginaire avec M. Partie XI

Il est étrange, je l'écris, il est étrange que tu ne sois plus que cet inconnu qui s'éloigne, celui que j'aperçois brièvement de dos. Aujourd'hui, comme pour me contredire, comme pour me rejeter, une fois de plus, tu tiens la main de C... Et puis, tu ne la lâches pas malgré les embûches du quai.

Je me suis dit, cet après-midi, vais-je être l'accélérateur de ton départ ? Jusqu'à quel point, je peux en être le prétexte ?

Si oui, aurais-je été si important que ce soit, de quelque importance ai-je été. Qu'est-ce que mon contact aura déclenché en toi que la fuite ne soit plus non une décision, mais une opportunité ?

Ces instants, si courts, si fugaces, sont des traces indélébiles pour moi, uniquement pour moi. Pour toi, je n'ai été qu'un encombrement que tu peux contourner aisément, mentalement, physiquement, dorénavant. Ce que je n'arrive pas à me dire, à me convaincre, et pourtant, je sais que je suis le seul responsable, que je ne suis pas que le seul responsable. Que tu étais en attente d'une opportunité, d'une faille qui te permette de te glisser dedans, un interstice dans lequel tu peux encore te faufiler pour t'extraire de ma vue, de ma vie, de toutes celles qui pourraient chercher à croiser la tienne, de toutes celles qui t'empêcheraient de marcher seul, toujours seul.

Et, encore, une fois, je me pose la question de savoir si C. partage toutes tes idées, toutes tes envies ? Et cette main que tu tiens, il me semble que c'est la première fois que je te vois ainsi, est-ce pour la retenir, car elle veut s'éloigner, un peu, ou se retourner, ou prendre un élan ?

Parce que cette main tenue était de celle qui fait mal, qui ne semble pas une volonté, mais une nécessité. Tu n'en as pas le choix. L'empêcher de pouvoir faire une fuite de tes fuites.

Discussion imaginaire avec M. Partie XII

Part ! Part M. !!

Je t'exhorte à partir le plus vite possible, ne reste pas là. A chaque moment si court, si limité, si fugace, la plaie s'ouvre, celle qui ne se ferme pas, car le scalpel n'est jamais très loin, à portée de plaie sanguinolente.

Ce matin, je t'ai vu la regarder et, dans tes yeux, il y avait l'amour, il y avait un sourire, il y avait la joie de la regarder sans rien espérer, sans rien attendre, juste la regarder, car elle est regardable, aimable, belle encore, peut-être. Donc, de fait, tu étais beau également, fatigue partie, visage reposé. Je le dis autrement : la beauté que tu continues à voir chez elle se reflétait nécessairement, inévitablement sur ton visage.

Enfin, elle était l'intérêt, le centre de ton intérêt, à ce moment précis, puisqu'elle venait de souffrir, puisqu'elle sortait des mains d'un autre, de l'attention d'un autre qui aurait pu voir cette beauté, reconnaître celle-ci, que peut-être tu vois moins, car proche, si proche, que tu ne la regardes pas.

Tu la regardais pour la récupérer, pour la reprendre, si elle avait cette envie de partir, de s'éloigner, de déplacer son centre d'intérêt, mais peux-tu comprendre qu'elle n'en avait pas nécessairement envie.

Ce visage souriant, ce sourire sur un visage qui ne sourit jamais, jamais.

Je te demande de partir, M.

Aujourd'hui, je mets fin à ce monologue, je ne te chercherai plus, je ne te verrai plus. Tu es parti. J'attends que tu partes, je veux que tu partes. Mais il a fallu un moment que tu sois là pour que je te rencontre, que je te découvre, que tu m'influences.

Je te souffrirais loin mieux que si je t'aperçois de loin en loin, de savoir que tu es là, ta présence invisible m'opprime, me stresse. Peut-être est-elle cette source vive nécessaire à mes inspirations. Ta disparition va-t-elle la tarir ?

Je te dis adieu physiquement alors qu'intellectuellement, tu es en moi, ancré viscéralement. Tu es, pour le moment, l'ancrage de mes inspirations, de mes circonvolutions, je ne peux plus t'échapper. Je ne le cherche pas forcément.

Mais écrire, souffrir et ne plus respirer ; ne plus écrire, ne plus souffrir et respirer. De tout cela, qu'est ce qui m'est le plus vital ?

Post-scriptum

Je me disais cet après-midi, cette histoire qui n'est pas fini qui est interrompue qui est suspendue plutôt ce temps que l'on s'est accordé ou plutôt que l'un a imposé à l'autre, mais que celui-ci a accepté comme une évidence sans vraiment rechigner cette histoire qui est infini va se poursuivre dans la non-existence de la rencontre de cette parole qui s'échange de l'un à l'autre de l'un descendant vers l'autre

En fait c'est ce temps suspendu qui crée ce lien invisible entre nous qui fait que cette histoire n'est pas finie et, peut-être ne se finira jamais et restera suspendu comme un acte non-fini peut-être que nous avons souhaité tous les deux peut-être, que nous avons exigé ce lien invisible non-fini suspendu jusqu'à peut-être un jour se retrouver et mettre un terme à tout cela, mais en a-t-on envie de mettre un terme de créer une nouvelle relation dans l'espace et dans le temps sans contact sans mot sans écriture sans parole un lien de rien un lien de presque rien un lien d'infiniment rien c'est ce rien qui est ce lien qui n'a pas fini qui n'a pas réellement une existence nécessaire pour exister cela existe parce que ce n'est la volonté que d'un on n'a pas besoin d'un autre

Ce n'est qu'un jeu intellectuel qui me permet de tenir la souffrance, éloigné de la plaie avec lequel je joue pour me sentir plus fort avec lequel je joue pour avoir la force de ne pas venir frapper chez lui et de lui demander pardon et de lui dire parlons-nous encore longtemps oublie, oublie tout ce que je t'ai dit ce que je ne t'ai pas dit ce que je ne t'ai pas écrit que je ne t'écrirai jamais, car pleurer n'est pas un effort inhumain ni une exigence de ce que je ne connais pas jusqu'à que tu partes, partiras, partiras pas nécessairement tu devras partir

Et je me dis qu'elle serait ta réaction devant cette attitude serait-il déçu de se dire encore un qui ne tient pas ce qu'il dit désillusion qui vient surenchérir les autres comme une déception qui n'en serait pas une puisqu'elle serait attendue souhaitée même pour justifier ou alors serait-il heureux pour sa propre gloriole de se dire que quelqu'un ne peut se passer de sa présence mais il a C pour se le dire il a C. comme prétexte comme excuse comme personne qui résonne ses réflexions a-t-il besoin de quelqu'un d'autre, mais en est-il là ?

Jamais...

Jamais, le matin, il ne se regarde dans un miroir.

Jamais.

Mais ce matin-là, il l'a fait parce qu'il savait. Uniquement, cette fois-là parce qu'il savait qu'il ne se verrait pas. Que son visage ne lui apparaîtra plus. Il se l'ai disparu.

La veille, il avait prévenu tout le monde, il avait fait en sorte que personne ne soit surpris, que chacun puisse s'y préparer.

Et, ce matin, il s'est disparu.

Il s'est plus disparu à ses yeux qu'aux yeux des autres. Il le lui fallait. Afin de se survivre. Afin de survivre à ce qu'il se croyait être. Afin de n'être plus que ce qu'il voulait être. Un corps qui n'offrait plus de visage, qui n'imposait plus de définitif que la définition que chacun voulait y voir.

De son visage, il n'en a jamais eu le moindre souvenir, en vérité. Cela n'allait donc pas lui imposer des regrets ou de vieilles nostalgies.

Il voulait n'être que le visage de l'oubli. Que celui qui lui adresse la parole ne s'en souvienne plus à peine la discussion terminée.

Revenons sur la dernière affirmation. Décrivons là d'une autre manière.

Il n'a aucun souvenir de son visage. Il l'oublie aussitôt qu'il a disparu de son regard.

À chaque fois qu'il parle ou qu'il s'exprime, celui-ci prend une forme à chaque fois différente, il devient ce qu'il dit ou le sentiment qu'il exprime. Il ne veut ressembler qu'à ce qu'il exprime.

Il est important pour lui aussi que ses interlocuteurs ne gardent aucun souvenir de son visage, qu'ils n'aient en mémoire que les paroles qu'il a prononcées. Et l'intention ou l'intonation. Il veut n'être que ce qu'il exprime.

Il lui est difficile d'entendre les compliments que l'on peut lui faire sur son physique. Ceux-ci le déstabilisent, l'indisposent, il n'y croit pas ; ce qui est paradoxal, puisqu'il sait ces gens sincères. La vision que peuvent en avoir les autres ne peut en aucun cas contrer la violence de son propre rejet vécu depuis son enfance. Il vit son rejet, il est son rejet.

Il a, semble-t-il, trouvé un confort à raisonner de cette manière. Il y trouve une certaine forme d'élasticité, c'est le vocable qui lui est venu dans la réflexion, une élasticité qui lui permet d'être et de dire tout ce qu'il a envie de dire.

Il trouve aussi un confort à s'oublier, une assurance qu'il n'aurait peut-être pas s'il avait en permanence en mémoire les grimaces de ses expressions.

Il est important de parfaire la réflexion, de ne pas rester sur un faux ressenti. Soit, il en a trop dit ou trop peu.

Il veut ici rassurer ceux qui s'inquiètent : il ne souffre pas. Lorsque l'on se rejette avec autant de violence, ou de détermination, et depuis si longtemps, on ne souffre pas de son absence.

On compose.

Pour dire plus ou plus exactement, préciser la pensée, il lui arrive parfois, lorsqu'il est en conversation, ou lorsqu'il argumente sur un sujet qui le passionne, que, soudain, son visage lui apparaisse. Alors, il se peut qu'il bégaye, qu'il devienne écarlate, alors il lui faut s'éloigner de la conversation, des interlocuteurs, mais surtout de lui-même, de ce qui lui était apparu. Disparaître de nouveau.

Il lui arrive parfois, également, et l'instant est plus cocasse, que par rapport à ses arguments, un visage lui apparaisse, mais qui ne correspond en aucun cas à ce qu'il veut exprimer. Il lui faut alors se recentrer pour que le masque adéquat lui revienne.

Il s'agit simplement du vieux théâtre grec antique.

Aujourd'hui, il est sorti pour une promenade. C'est important de préciser qu'il ne le fait que rarement. Il n'aime pas paraître devant les gens.

À l'instant précis où il s'approche de la plage, en cette journée pluvieuse, le type de temps qui était le plus adéquat pour ce qu'il allait se remémorer. Il ne pouvait faire soleil, ou alors ce n'était pas le jour pour parler de ce souvenir, un souvenir gris, gris comme une passion qui te quitte, un gris perpétuel, un gris qui entre en ton âme et qui te perfore l'horizon de ta vie qui te fuit ou que tu fuis.

Il se remémora ce jour de 1994 où il était retourné une dernière fois dans la chambre de son enfance. De quoi était faite cette enfance ?

« Il a enfin mis des mots.

Il a enfin mis des mots sur ce qu'il ne comprenait pas. Il a mis des mots sur son questionnement.

De quelque nature que soit, ces mots ne l'attristent pas ni ne le blessent puisqu'ils nomment, puisqu'ils répondent. Enfin.

L'homme ne peut en permanence esquiver son enfance, l'histoire de son enfance. Sans avoir été la pire, il n'en garde pas moins les traces des secrets qu'il reste à percer. Il veut en faire une narration, la sienne. De fait, lorsque l'on vit ces instants, est-on capable d'en faire une narration de la manière la plus exacte possible ? Parce qu'il faut la confronter à ceux qui font partie de l'ensemble. Ils ne peuvent être escamotés sans impacter la véracité de cette narration. On peut estomper les présences, déformer un tant soit peu leurs paroles, mais ils restent des silhouettes dans une histoire qui est aussi un peu la leur.

De ce silence profond sur un passé, la démarche est ombrageuse, parcellaire et forcément à charge.

« La porte

Il est devant

Immobile

Enfant

Des pleurs étouffés

La clenche à hauteur de front

Ce qu'il ne comprend pas

Il l'invente

Ce qui est sûr

Il est du mauvais côté

Celui où on l'a mis

Celui où on a décidé de le cacher

Mais lui cacher quoi ?

Qui ?

Le protéger ?

50 ans après, à peu près,

Il est encore derrière cette porte

Il est encore l'enfant debout

Celui qui ne veut pas être exclu

50 ans après

On lui affirme que cela n'a jamais existé

Alors, il sera toute sa vie derrière cette porte, l'enfant à qui on n'ouvre pas ».

Dès qu'il ouvrit la porte de sa chambre, il s'arrêta sur le seuil et contempla ce papier bleu qu'il avait choisi. Qu'avait-il eu à l'esprit pour en choisir un si laid, si triste, si impersonnel, que l'on pouvait imaginer que rien de vivant ne pouvait se produire ici ? Que l'amour en était systématiquement chassé. Tout amour, celui que l'on donne, celui qu'on nous donne, celui que l'on kidnappe à la dernière personne qui nous dit des mots que l'on a confondus avec des mots d'amour. Le jeu est fastidieux et on s'y perd, on ne s'y retrouve que si rarement.

Une fois, une seule fois et la bonne. Alors, dans ces cas-là, on ne fait que barricader les regards, on enferme tous les sentiments, on ne pleure que la nuit lorsque l'on est seul, seul avec soi-même avec tout ce que l'on a jeté, mais aussi rattrapé de justesse. Ne pas confondre l'illusion avec une réalité que l'on ne peut pas accepter, mais qui est bien présente.

J'aime et je suis aimé. Alors pourquoi ?

La chambre, la cellule, « moine cénobite » a dit Baudelaire, qui le dit mieux, qui ne l'a dit qu'une fois pour mieux fuir le rejet d'une mère et d'un beau-père. Ne pas être l'être qui vient de celui qui t'élève, ça aussi, c'est une expérience à vivre et à mourir. Compagnon non rêvé, non voulu, du dernier souffle, qui ne fut celui que ses yeux n'ont pas voulu voir, et lancer comme une longue plainte à la fin « merde ». « Merde » éternel. « Merde » pour des yeux qui ne se ferment pas, qui veulent voir absolument, au-delà du souffle qui n'est plus. Et c'est lui qu'il l'a pris ce « merde », qui ne lui était pas destiné et, mais qui le marquera à jamais.

La chambre aux barreaux bleus. Un choix qui ne peut pas s'expliquer, et qu'il ne faut surtout pas chercher à expliquer. Parce qu'il était là, fait de lignes verticales, comme les barreaux d'une cellule dans laquelle il s'est enfermé pour aller en lui-même, fuir l'extérieur, être suffisamment mal avec les autres pour préférer être en lui-même. Ne pas être mieux, mais en un lieu connu, reconnu, désappréciable à souhait, à volonté. Ce que l'on aime détester pour ne pas l'être par d'autres.

Plus qu'à l'extérieur, les murs de cette cellule bleue étaient nus.

Ce jour-là, il avait décidé qu'il passerait 24 heures dans cette pièce, sans manger, sans dormir, juste à gratter ce mur, gratter cette peau, gratter ce papier, gratter cette peau, arraché par petits bouts ou par grands lambeaux. Uniquement avec ses ongles, avec ses mains, pas d'instruments, pas d'eau chaude, pas d'éponge, juste ses ongles, racler ce mur, racler ce papier, arracher tout, arracher cette peau qui a constitué le rempart face à tout ce qui se passait à l'extérieur, qui était juste à côté, extérieur qui s'arrêtait juste à sa porte, ce qui s'agitait grands cris, en larmes, en grande souffrance. De l'autre côté, c'était la souffrance des autres, de ceux qui peuplaient son éternelle vie dans cet appartement, ce qu'on appelait « la famille ». Mais à l'intérieur où il était entouré de ces barreaux bleus, de cette solitude bleue, poussiéreuse, il y avait sa souffrance, sa propre souffrance. Sa souffrance d'être sans savoir pourquoi il était né. Il s'agitait, certains appellent ça « la vie » mais il ne sait, il ne savait rien d'autre, il ne savait que faire, il était encombré, encombré de lui-même, peut-être plus qu'encombré par les autres.

Au bout de quelques heures, il n'avait guère fait plus de deux ou trois mètres carrés. Ses mains étaient engourdies. Le papier gisait par terre. Il le regardait ; ça représentait quoi pour lui maintenant ? Pas grand-chose, pas plus qu'à l'époque. Est-on véritablement un jour chez soi, ou toujours comme un inconnu qui encombre ?

Il s'accorda enfin une petite pause.

Lorsqu'elle est entrée, il n'a pas bougé. Il ne l'a pas entendue.

Dans cet espace qu'il tente de réduire à des déchets, elle n'a jamais existé. Elle n'est apparue que parce qu'il était sorti de cet espace. Il y avait comme une mise en danger de l'avenir si elle percutait le

passé. Qu'allait-elle devenir maintenant qu'elle y était venue ? Maintenant, qu'entre ces murs vides et au silence bleu, elle venait d'y ajouter sa voix, sa parole ?

« C'est ça ta chambre ? »

Cette phrase comme une sorte de jugement. Que disait-elle d'autre qu'elle ne doutait pas que cette chambre fut une cellule ? Il ne pouvait en être autrement. Dans cet espace confiné, se resserre autour de celui qui s'y débattait : il n'y avait pas de place pour deux.

Pouvait-on vouloir insérer le présent dans un passé qui ne peut s'expliquer puisque le présent n'est pas encore advenu ? Il l'a regardée entrer comme une incongruité pour le moins. En fait, elle avait commis une effraction violente dans la douceur même de la question qui juge.

« C'est ça ta chambre ? »

Un endroit dont elle ne peut plus maintenant ressortir seule. Elle ne pourra se libérer que lorsque l'autre lui-même sera libéré.

« Tu as fini ? »

La question, de nouveau, émet un jugement, puisque de toute évidence, la pièce reste quasiment intacte. Le passé ne s'efface pas si facilement. Son interrogation se place donc directement sur un autre niveau :

« As-tu fini ta crise et peut-on passer à autre chose ? »

Dans cette question, en creux, il y a jugement sur l'acte, bien évidemment, mais également sur la personne. Qu'est-ce donc quelqu'un qui peut à tout moment vouloir effacer un passé qui lui pèse ? À tout moment, s'attaquer au passé pour ne pas vouloir se confronter au présent. A celui de celle qu'il dit aimer.

Elle définit aussi le contour plus flou d'une autre, plus lointaine, comme un murmure qui nous provient au travers du tumulte de la vie :

« Ne vas-tu pas recommencer une autre fois et si oui, vais-je le supporter ? »

De question, cette phrase était la justification d'une séparation à venir. Séparation qui était la marque de la rencontre, son pendant effectif, sa verticale réflexivité. Ils n'en avaient jamais tenu compte, ne voulant répondre qu'à la première partie de la question. La vie ne leur avait pas permis d'avoir d'autres alternatives.

« Sans doute n'aurions-nous jamais dû ? »

La réponse à une question qui n'a pas été posée n'est pas le rejet de ce qui a existé, le reniement à tout ce qui a été vécu après une souffrance niée et cachée, susceptible de ressurgir un jour ou l'autre.

Il l'a prise par la main afin de l'éloigner au plus vite de cette chambre, qui est « lui » en fait, celui qui est resté, enfant pris au piège d'une cellule aux barreaux bleus, celui qui reste toujours derrière des

portes fermées, qui passe d'un endroit à un autre sans vouloir importuner, mais qui, en fait, ne laisse aucune trace nulle part.

Il n'avait prononcé aucun mot. Il n'avait aucune explication à fournir. En fait, ils n'étaient pas ensemble. Ils marchaient côte à côte. Leurs présents étaient parallèles, mais pouvant à tout moment être le moment précédant un départ. Elle comprenait qu'elle ne pouvait rien attendre de cet être qui ne lui avait rien donné. Aucun échange. Aucune interaction dans leurs vies parallèles.

Elle s'éloigne sans se retourner. Il n'était pas question pour elle d'afficher aux yeux de l'autre, une quelconque souffrance. Qu'elle ne lui avait jamais montré. Qu'elle ne lui en avait jamais fait la démonstration comme si elle savait que ça aurait été en pure perte. Vision obstruée par sa propre souffrance du passé qu'il n'avait jamais réglé. En fait, il ne s'était jamais posé pour l'affronter.

Soudain, une voix qui vient du présent pour venir le cueillir dans son passé, une voix qui veut suggérer une autre alternative à ce qui devrait inévitablement se produire :

« Et si tu me disais on recommence ? »

« Et si tu me disais on recommence ? »

La phrase résonne, encore une fois, avant de percuter l'immobilité de l'enfant qui reste derrière la porte, derrière les portes, dans sa chambre aux barreaux bleus, un enfant qui s'est toujours interdit de rêver, de porter au loin son regard.

« Ne rêve pas, rien n'est inévitable devant ce que nous décidons de vouloir vivre. Je vais t'aider à ne plus rester bloqué dans ton passé. »

Et la femme l'emmena hors de cet espace qu'il n'avait jamais quitté en fait. Il s'aperçut que ce qu'il avait vécu entre le moment où il était sorti de cette pièce de ce piège qu'il avait bâti autour de lui autant qu'en lui et aujourd'hui où il franchissait encore une fois, et sans doute pour la dernière les hautes barrières, il n'avait rien vécu. En fait, rien vécu de ce qu'il avait pu concevoir de la liberté tout le temps où il était enfermé entre ses barreaux bleus.

Il ferma les yeux pour franchir les quelques mètres jusqu'à la voiture.

Aujourd'hui, il dit : on commence.

Il passera des nuits à se complaire de ne pas la voir mourir, elle, qui soupire au rythme de ses mains. Sourire ces larmes qui ne l'amuse pas et ses regards qui lui donnent la chair de poule. Quand il les aperçoit se poser sur quelques objets. Il ne peut accuser personne de voir ainsi la douleur qui est la sienne devant les désertions.

« Tu sais, dans les salons cossus, ils se moquent de ce que nous sommes, et surtout, de ce que nous n'osons pas être. Ils nous regardent et ils ont envie de nous dire ce qu'ils pensent vraiment, mais ils ne le peuvent. Nous sommes le nombre, eux ne l'oublient pas, nous sommes le nombre et nous ne cessons de nous diviser ».

Quand il la regarde dormir, paisible, il se dit « que l'on soit le nombre ou pas, cela ne nous empêche pas de dormir ainsi, et même de rire. Ils arrivent à nous faire rire de nous pour oublier que nous sommes sans idéal. N'a-t-on jamais ri aussi fort que depuis l'universalité de la misère due à la bêtise fainéante ? »

Il lui a dit il y a peu : « Tu me regardes comme si tu m'aimais. Comme si le monde allait disparaître demain parce que j'avais fermé les yeux, parce qu'il n'y a plus assez de chants d'oiseaux dans la peau des êtres humains ? »

Il lui a dit cela et il ne s'en souvient plus. Parce que la vie c'est ça : une succession d'oublis que tu imposes à l'autre, comme les absences dont tu habilles tes journées.

Ce n'est pas qu'il l'oublie quand il ne la voit plus, il y a le souvenir qui se cache derrière un voile léger, mais présent.

Il ne s'est pas habitué à la voir dormir à côté de lui. Parfois même, il tourne le dos et la puissance de sa présence, le force à savourer sa chance. Alors il se dit : « J'en ai de la chance d'être aimé ainsi et d'avoir à mes côtés la femme que j'aime. »

Alors, il n'a qu'une envie : se lever, partir, vivre son envie de l'oubli temporaire pour aussi ressentir au plus vite un manque qui le force à penser à la chance qu'il a. Et il revient. Il reprend sa place. Exactement la même. Dans la même position pour que le moindre écart ne soit pas l'excuse de la disparition de la présence.

Il lui annonce, alors qu'elle dort :

« Il est temps que j'y aille. Aux jours passés à tes côtés, j'ajoute ces nuits du vivre côte-côte, sans conscience. »

Il sait que c'est faux. Même endormis, nous avons la conscience corporelle de la présence de l'autre. C'est simple, lorsqu'elle n'est pas là, il n'y a pas de sommeil, il y a tourment, angoisse.

Alors, c'est elle qui recommence.

Elle a bougé sans se réveiller. Un oiseau a gazouillé dans le dernier souffle qu'il a recueilli de ses yeux. Il n'y a aucune obscurité qui l'empêchera de l'observer. Des veines palpitent. Un léger frisson et son sommeil est parti à jamais. Il n'a pas demandé son reste. Il sait que, lorsqu'il est comme ça, rien n'y pourra faire. Il apprivoise les petits matins, ils sont des fruits sucrés, et il n'y peut rien. Son sommeil paisible lui fit aimer ces matins.

Les yeux fermés, son cœur palpite et elle s'étire. Langoureuse, elle s'étire. Elle ne peut être amoureuse à cet instant, elle s'éveille. Il la guette, à nuit blanche amour fringale. Il lui sourit d'un regard pendant qu'elle tente d'ouvrir les yeux. Elle n'a pas conscience à cet instant que le sommeil de l'autre est une absence érotique.

Enfin le soleil entre dans la pièce, elle a enfin ouvert les yeux.

Elle a le sourire plaintif.

Lorsqu'elle le regarda s'éloigner, elle savait que le bonheur ne serait pas facile. Il n'avait jamais l'air satisfait. Il lui arrivait bien parfois de sourire, un sourire blafard à fendre les pierres. Elle le regarda s'éloigner et elle n'avait pas la volonté de le laisser seul plus longtemps qu'il ne le fallait.

Elle descendit et elle le suivit. Que craignait-elle ?

Ils marchèrent ainsi, l'un derrière l'autre, un long moment. Il ne se retournait jamais. Il longait les quais. Il ne regardait rien. Rien ne semblait l'intéresser. Il devait aller travailler, mais il ne semblait pas prendre le bon chemin.

Danydeb

<https://www.auteursnormands.com/danydeb>



NOUS VIVONS TOUS NOS REVES BRISES

J'ai repris ma vie !

J'ai maintenant un copain.

L'ai-je décidé ? Non, la vie a fait que ...

Je deviens fataliste avec le temps !

Je pensais que « refaire » ma vie était possible. « Refaire sa vie » qui consiste en réalité à vivre une nouvelle vie de couple, celle qui a été perdue par suite du décès de mon mari, il y a plus de 10 ans.

C'est cette foutue fatalité qui me l'avait imposé.

Choisit-on sa vie ?

Curieusement, des choix nous sont imposés et non proposés.

Nous vivons au fur et à mesure des circonstances telle ou telle tranche de vie. Il se trouve que, par suite d'un évènement souvent fortuit, nous sommes amenés à agir et à réagir, pour accepter et parer à ce qui nous tombe dessus.

Tous les cas de figure sont permis. Il y a tellement de problèmes posés tant dans le monde du travail, de santé ou financiers !

Hier encore, je croyais avoir emprunté un chemin qui mènerait vers mon but fixé, avec la volonté d'aller ensemble à partager les années à venir qui nous étaient offertes par le destin, et bien entendu dans une bonne entente !

MAIS, la vie fait que, chacun a gardé ses idées cachées et on s'imaginait que nos pensées allaient vers la même direction jusqu'au moment où l'on découvre que l'autre n'avait pas les mêmes intentions.

Et c'est la déception.

L'honnêteté est de mise.

Il faut qu'on se dise les choses, quitte à casser les projets élaborés

Il faut accepter au nom de la liberté de chacun.

La liberté d'expression veut qu'on entende un état d'esprit insoupçonné, mais révélé !

On pense connaître son conjoint, son compagnon trouvé par le fruit du hasard ; on s'adapte, on se plie, on se fonde dans les jours qui se présentent à nous par facilité, pour ne pas imposer nos modes d'un vécu imprimé par le passé.

Commodités ou complaisance ?

Comment qualifier l'acceptation, la compréhension, l'envie de s'accorder ?

On croit qu'on va gagner ! La confiance fait qu'on poursuit une entreprise plus hasardeuse, plus compliquée que prévu.

Tout semble s'installer à force de gentillesse voulue.

Et, un jour, un jour, un rappel à l'ordre vous est fait par l'autre.

Votre partenaire, par ses reproches, vous secoue et casse la bonne marche d'un fonctionnement mis en place, par l'un et admis sans en parler.

Il faut se réveiller : tout est loin d'être parfait.

On croyait, on croyait à un accord tacite, faute d'en avoir discuté.

C'est fou les non-dits, les silences, les goûts endormis, sans rébellion sans manque apparent.

Pourquoi ? Pourquoi un matin, un soir, un jour de pluie, une nuit, le cœur vous crie : stop ! Il y a une erreur, vous vous êtes égarés ; vous avez quitté la route du bonheur espéré.

Les regards sont étonnés : qui a mené l'autre sans même lui demander sa permission ?

Chacun porte une part de faute à sa charge, d'une imprudence commise d'un train-train de mouvements faits par habitude qu'on n'entend pas.

Et voilà, le face à face, les yeux dans les yeux, à affronter.

Qui des deux va ouvrir la bouche ?

Qui va oser parler ?

On est fâché, mais « on » c'est le premier qui va soulever le problème et c'est dur de s'exprimer.

Mener un débat est forcément de trouver les failles d'un système qu'on croyait, rodé et tout remettre en question et cela demande beaucoup d'attention.

C'est à ce moment précis que se décantent les faits et gestes que l'on a voulu vivre en les supportant par souci de laisser glisser les petits travers inévitables chez tout être humain.

Le fait de les évoquer les rend soudain plus détestables.

Les grains de sable roulent dans les vagues et se déversent sur la page à notre vue, montrés devant notre regard désapprobateur !

On se croyait « amis » - « amants » dans la vie, marchant, la main, dans la main, adoptant nos pas et voilà que l'arrêt sur image fait que le tableau comporte des taches !

Sont-elles effaçables, car maintenant apparues, elles dérangent.

Chacun ne les voit pas de la même couleur, de la même dimension. C'est là que la personnalité joue son rôle. Et si chacun revient à son point de départ, l'union souhaitée loupée.

À bien réfléchir...

- deux êtres différents veulent aboutir

- deux réflexions opposées pour obtenir un seul résultat

Il va de soi que c'est mathématiquement « impossible » ?

J'ai dit « impossible » ?

Quand un et deux font trois, le troisième est de trop !

Ou on balance ce qui dérange ; il en reste deux, ou il reste un excédent à porter.

Nous ne nous sommes pas consultés ; nous nous sommes séparés, les mots n'avaient plus de sens, la réalité s'imposait fatiguée des efforts fournis dans le but d'une fusion non réalisée malgré notre bonne volonté ; il y a des différences qui complètent et celles qui éloignent.

Nous n'étions pas faits du même bois (le chêne et le roseau ne font pas bon ménage)

Nous devons accepter ce que le hasard des rencontres a imposé !

LE POURQUOI RESTE TELLEMENT LE PLUS DUR À COMPRENDRE.

Pourquoi avoir vécu une tranche de vie qui ne semblait pas nous être attribuée ?

A-t-elle été bénéfique... et nous a-t-elle transformés ?

Le chemin est tracé par une main inconnue de nous, croyants ou pas...

Je me mets en pause – je me pose, une fois de plus, la question... qui restera sans réponse.

Que dois-je faire pour bien faire ?

Faire ou ne rien faire.

Ne rien faire, c'est mourir.

Je mets mon mouchoir sur ma peine. Je ne veux pas la voir et mon slogan me revient, me traverse l'esprit, je disais avant, souvent, « en avant, marche ou crève » !

La vie n'attend pas ; elle est dedans, elle est dehors, partout et tant qu'il y aura des hommes, l'envie reprend toujours ses droits ! Aimer c'est tellement important.

Être ou ne pas être ? Il faut garder les pieds sur terre.

Le temps passe et la mémoire reste

Le temps passe et la mémoire reste : elle demeure.

Je l'ai mise dans une petite case de ma tête. J'entr'ouvre et je laisse filer quelques lignes du livre de ma vie. Puis je referme immédiatement mes souvenirs dans leur étui, de peur de voir déborder le flot de ce que j'ai caché, le contenu énorme d'un vécu court et néanmoins abondant par son intensité.

Il faut laisser dormir le passé, ne pas trop le réveiller, juste pour mesurer qu'il a été, et qu'il est et restera présent sans sa vie, une vie qui n'est qu'une suite de petits bonheurs, de petits malheurs, puisque toute vie n'est faite que de joies et de peines avant de la quitter.

J'ai eu la chance de goûter ce que d'autres ne connaîtront jamais et j'accepte ma destinée comme étant celle qui m'a été envoyée, sans pour autant être ni défaitiste ni fataliste, mais quand des forces plus fortes que les vôtres viennent vous contrer, il faut rester humble et objective, nul n'est tenu devant l'impossible, devant des concours de circonstances qui ne tiennent pas de la volonté des hommes !

Là-haut, des ondes nous sont envoyées, nous atteignent, nous commandent ?

Peut-être, ma croyance est sceptique, pourtant, je crois à des influences et bien que je ne me sente pas armée pour me défendre devant l'adversité, je suis obligée d'accepter combien je me sens petite devant l'inconnu, qu'il soit ami ou un adversaire pour m'empêcher d'aller où je veux aller.

Je m'incline et je ne renonce pas à aimer ce qui m'est envoyé, parce que je veux avancer, avancer encore pour approfondir les mystères de la vie, grandir, grandir encore et ne rien regarder lorsque l'heure aura sonné !

Pour l'instant, la route est aride et fade, selon les jours, je les vis au mieux, espérant être choisie pour découvrir une nouveauté qui me remplira de sentiments nouveaux, d'aise, je le souhaite et pour faire face afin d'étudier et répondre au mieux à l'instant, pour réagir correctement, avec intelligence humaine qui nous a été donnée à la naissance.

Je veux mettre à profit ces années dont j'ai la chance de porter sur mes jambes robustes jusqu'à présent et puis, un jour, si je flanche, j'irai moins vite, je serai moins pressée d'arriver au but que je me suis fixé. Lequel ? Ça, c'est mon secret ! Je n'en dirai pas plus, on a chacun fait le choix de son but pour avoir le sentiment d'être heureux ici-bas.

Il ne faut jamais renoncer, c'est tout ce que je puis vous confier.

Je continue, j'avance, et qui vivra verra.

Vos ouvrages sont sur CDAN

<https://www.auteursnormands.com/>

CDAW

Cercle des autrices et des auteurs normands

Contacter le cercle :

-via le site :

<https://auteurnormand.com>

-via la messagerie :

[**cercleauteursnormands@gmail.com**](mailto:cercleauteursnormands@gmail.com)

Annoncer vos salons et activités sur la page FB des auteurs normands :

<https://www.facebook.com/>

Visiter le site :

Taper sur un moteur de recherche :

[**auteursnormands.com**](https://auteurnormand.com)

Merci à chacune et chacun d'entre vous, de nous aider à faire vivre votre revue MOTAMOT et votre site : le cercle des auteurs normands CDAN.

Dans ce numéro 5 de MOTAMOT, nous tentons de vous présenter des textes qui parle de l'histoire de l'écriture des époques anciennes à la vôtre, mais aussi de l'histoire des écrits normands, du "parlé Normand" ainsi que des auteurs actuels et surtout les écrits que vous avez proposés.

Vous pouvez, bien entendu, participer à cette aventure, en proposant vos écrits, ainsi que ceux d'auteurs de notre Normandie. Il n'y a pas de sujet imposé, la liberté reste au bout de vos plumes.

Pour le numéro 6, nous attendons vos écrits et toute autre proposition sans thème imposé.

Nous n'oublions pas, non plus, les autrices et les auteurs proches ou moins de notre Normandie, que nous accueillerons avec plaisir.

Nous sommes aussi ouverts à toute autre proposition pour que cette revue devienne pérenne.